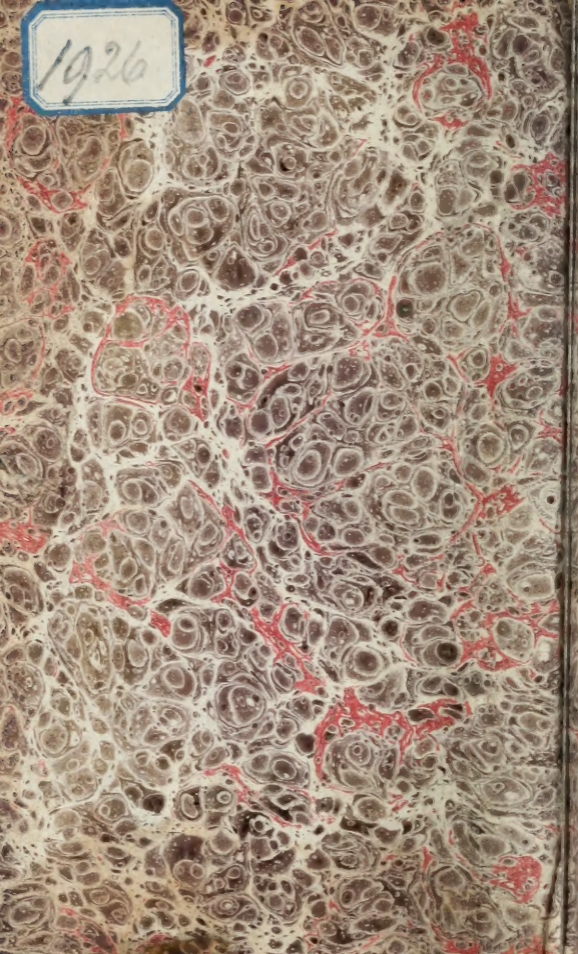
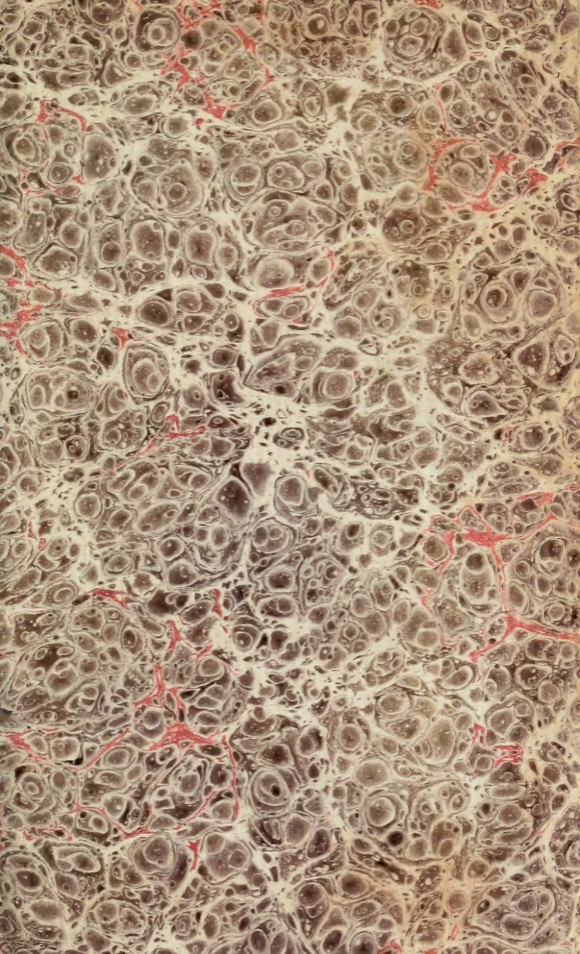




1926





776.

OEUVRES CHOISIES
DE
BEAUMARCHAIS.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 3 vol. in-18, se vend
à Paris.

Chez P. DIDOT L'AINÉ, imprimeur, rue du Pont de
Lodi, n° 6, près la rue de Thionville.

Et chez Firmin DIDOT, imprimeur de l'Institut, et
libraire, rue Jacob, n° 24.

Prix broché,

Papier ordinaire	3 fr.	
Papier fin	3	75 c.
Papier vélin	9	
Grand papier vélin.	13	50



GRANDS CHOISIS

DE

REANUM ARCHAIS

TOME PREMIER

Les éditions de ce livre, en français, ont été

à Paris

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie

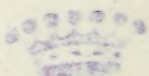
chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101

chez la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101



H. F.

CEUVRES CHOISIES
DE
BEAUMARCHAIS.

TOME PREMIER.

ÉDITION STERÉOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AÎNÉ ET DE FIRMIN DIDOT.

1813.

PQ
1956

A116
1913

v. 1

VI

LIBR. PZ

SEP 23 1977

UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT

SUR LA COLLECTION DES DIFFÉRENTS AUTEURS
DRAMATIQUES DEPUIS ROTROU JUSQU'À
NOS JOURS ; faisant suite aux œuvres complètes
déjà publiées *stéréotype* de Corneille, Molière,
Racine, Voltaire, et Crébillon.

LA stéréotypie est essentiellement consacrée aux ouvrages dont le succès est assuré pour toujours. Après avoir publié les œuvres complètes de nos premiers écrivains, nous avons cru devoir choisir dans celles des écrivains du second ordre les productions qui ont résisté à l'épreuve du temps et de la critique, et qui ont mérité de prendre place à la suite des chefs-d'œuvre de notre littérature. Le théâtre a d'abord fixé nos regards : le genre dramatique est celui qui a le plus contribué à la gloire et aux plaisirs de la nation. Après les maîtres de la scène, il est beaucoup d'écrivains trop féconds qui n'ont légué à la postérité qu'un petit nombre de pièces vraiment dignes d'elle. Ces pièces, nous les avons réunies, non point dans une même collection, sous le titre de *Théâtre* ou de *Repertoire*, mais dans des recueils séparés et sous le nom de chaque auteur. Nous ne nous sommes pas bornés rigoureusement aux ouvrages restés en possession du théâtre : nous avons admis un petit nombre de ces pièces que le vice du sujet, le défaut d'action ou quelque autre cause, privent aujourd'hui des honneurs de la représentation, mais que de véri-

tables beautés d'exécution recommandent encore à l'estime des connoisseurs. Les auteurs dramatiques s'étant quelquefois exercés avec succès dans d'autres genres, nous nous sommes déterminés à placer après leurs meilleures pieces de théâtre, celles de leurs poésies diverses qui ont conservé une réputation méritée. Un choix des œuvres de Piron, par exemple, nous eût semblé insuffisant s'il n'eût offert que son *Gustave* et sa *Métromanie*, et qu'on n'y eût point trouvé l'élite de ses épîtres, de ses contes, et de ses épigrammes. Le goût du public éclairé et l'opinion des plus judicieux critiques ont été consultés sur ces différents choix, où nous avons incliné plutôt un peu vers l'indulgence que vers une excessive sévérité.

Les auteurs que nous avons publiés jusqu'à présent sont Destouches, 2 vol. — Lachaussée, 2 vol. — Piron, 2 vol. — Dufresny, 2 vol. — Campistron, 1 vol. — Lagrange-Chancel, 1 vol. — Dancourt, 5 vol. — Bernard, 1 vol. — Houdart de Lamotte, 2 vol. — Lafosse et Duché, 1 vol. — Barthe, 1 vol. — Quinault, 2 vol. — Lemierre, 2 vol. — De Belloi, 2 vol. — Colardeau, 1 vol. — Théâtre de la Fontaine, 1 vol. — Brueys et Palaprat, 2 vol. — Saurin, 1 vol. — Boissy, 2 vol. — Desmahis, 1 vol. — Favart, 3 vol. — Champfort, 1 vol. — Le Sage, 1 vol. — Sédaine, 3 vol. — Le Franc de Pompignan, 2 vol. — Oeuvres diverses de La Fontaine, 2 vol. ; et nous publierons sous peu, La Harpe, 2 vol. — Guimond de la Touche et Chateaubrun, 1 vol. — Dorat. — Marivaux. — Pont de Veyle, 1 vol.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE BEAUMARCHAIS.

PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS naquit à Paris le 24 janvier 1732.

Dans la vie comme dans les ouvrages de Beaumarchais, l'homme et l'auteur sont tellement mêlés, confondus, qu'il est presque impossible d'observer séparément ses actions et ses écrits. Il faut tout embrasser dans un même examen, dans un même jugement. Ce caractère, composé d'audace et de circonspection, d'impétuosité et de patience, de force et de souplesse, qui lui fit entreprendre et mettre à fin tant de choses si diverses dont nul autre n'auroit seulement conçu l'idée, l'a dirigé, l'a soutenu dans ses opérations commerciales, dans ses démêlés judiciaires et dans ses travaux dramatiques. Il fit toute sa vie des plaidoyers et des pièces de théâtre : chacun de ses procès prit la forme d'un drame ; chacun de ses drames devint la matière d'un procès. Il lui fallut plaider pour sauver son honneur ou ses biens ; il lui fallut plaider pour faire jouer ses comédies ; et, quand elles eurent été jouées,

il se vit encore obligé de plaider pour se faire adjuger le succès ou pour appeler de la chute : enfin il plaida sans cesse , et c'est avec raison que l'éditeur de ses œuvres y a mis pour épigraphe ce mot de Voltaire : « Ma vie est un combat. »

Il falloit que Beaumarchais fût extraordinaire en tout , et se signalât toujours d'une maniere inusitée dans les nombreuses carrieres où il se vit engagé par l'activité de son esprit ou par la fatalité des circonstances. Fils d'un horloger ; et exerçant lui-même cette profession , il inventa une nouvelle espece d'échappement ; cette invention lui fut disputée ; il plaida devant l'Académie des sciences , qui lui donna gain de cause : voilà son premier procès et sa premiere victoire.

Introduit auprès des filles du roi par un talent agréable qu'il portoit à la perfection , il fut recommandé par elles à Paris-Duverney , à la fois homme d'état et de finance , se montra sur-le-champ capable des opérations les plus vastes et les plus compliquées du haut commerce , et paya la bienveillance de son patron d'un service inappréciable : il s'agissoit de déterminer Louis XV à visiter l'École-Militaire ; cette faveur , qui combla de joie Paris-Duverney , créateur de cet établissement : cette faveur après laquelle il soupiroit depuis neuf ans , et pour laquelle il avoit employé infructueusement tous les genres de sollicitation , il la dut au zele et

à l'adresse de Beaumarchais, qui décida les filles du roi, ses protectrices, à donner à leur pere l'exemple d'une démarche qu'il se crut obligé d'imiter, mais à laquelle on n'auroit peut-être jamais pu porter autrement ce monarque apathique, ennemi des occasions de paroître et plongé dans ses habitudes voluptueuses.

Plus tard, Beaumarchais entreprit d'armer et d'approvisionner l'Amérique septentrionale, insurgée contre la métropole; et ces contrées ne furent peut-être pas moins redevables de leur indépendance aux habiles spéculations du commerçant françois, qu'aux puissants secours de la France.

Quinze louis destinés au secrétaire d'un conseiller du parlement-Maupeou, et imprudemment retenus par la femme de ce magistrat, furent la cause d'un procès où Beaumarchais, déployant un genre de polémique inconnu au barreau de tous les pays et de tous les siècles, évoqua cette misérable cause au tribunal de l'Europe entière, y traduisit ses adversaires et ses juges, les immola les uns sur les autres avec l'arme du ridicule, triompha lui-même en succombant, et remporta, pour gage de sa victoire, une flétrissure morale qui le couvroit d'honneur. Mais ce n'est pas ici le lieu de le montrer et de le suivre dans l'arène judiciaire où il s'est signalé par plus d'un exploit : faisons-le voir dans la carrière dramatique, où il n'a pas rendu des com-

bats et n'a pas obtenu des succès moins difficiles , moins disputés , moins extraordinaires.

Le beau , le gai , l'aimable Beaumarchais débuta par deux drames d'un genre passablement sombre : il appeloit cela *le genre honnête*. Nul auteur dramatique ne fut plus accusé d'indécence , et n'eut ou du moins n'afficha plus de prétentions à la moralité. Ce qu'il y a d'un peu singulier, c'est qu'il croyoit parvenir également à ce but par *le genre honnête* et par celui qui ne l'étoit pas , en peignant des mœurs décentes et des mœurs licencieuses , en faisant les Deux Amis et le Mariage de Figaro : du moins c'étoit là ce qu'il essayoit de prouver dans ses préfaces. Mais on sait ce qu'en général il faut penser de cette logique d'un auteur qui voudroit faire apercevoir de la conséquence dans ce qui en est le moins susceptible , les caprices de l'imagination et ces inspirations qu'on appelle des idées d'ouvrages. Il vous a montré la vertu , c'est pour vous la faire aimer et suivre ; le vice , pour vous le faire hair et éviter. Rien de tout cela ; le plus souvent , il a voulu vous faire pleurer ou rire , selon l'occasion , sans projet de vous rendre meilleurs ou pires. Ce sont les indiscrets censeurs qui nous attirent ces oiseuses apologies. Si l'on ne s'avisoit pas souvent mal à propos d'accuser un auteur comique d'immoralité , celui-ci ne penseroit jamais à revendiquer plus mal à propos encore la gloire d'être un écrivain moral. Je soup-

comme que c'est à peu près là l'histoire de Beaumarchais.

En tête d'Eugénie, dans une dissertation intitulée : Essai sur le genre dramatique sérieux, il reproduit avec assez de chaleur et d'adresse tout ce qu'on avoit déjà pu alléguer en faveur du drame ; mais il dissimule, atténue ou élude les objections les plus fortes, c'est-à-dire celles qui sont tirées des conséquences du genre, plutôt que du genre même ; et ce genre, il le met sans façon au-dessus de la tragédie et de la comédie, de l'une pour la vérité, de l'autre pour l'intérêt, de toutes deux, pour la moralité. Diderot avoit dit tout cela ; Beaumarchais n'y ajoutoit rien, et son drame, qui avoit réussi, n'en avoit pas besoin ; mais, il faut l'avouer, il avoit un peu la manie des *factums*, et il vouloit, à toute force, plaider pour ou contre quelque chose. Avec toute sa moralité, Eugénie ne put échapper au reproche d'indécence ; on se récria beaucoup contre cette grossesse d'une jeune fille qui étoit tombée dans le piège odieux tendu par un séducteur, croyant se livrer aux embrassements légitimes d'un époux.

Les Deux Amis n'eurent pas, à beaucoup près, autant de succès qu'Eugénie. Il faut sans doute croire à l'équité des jugements du parterre, quand le temps les a confirmés. Cependant si l'on pouvoit opposer à l'effet de la représentation celui de la

lecture, on préféreroit peut-être à Eugénie les Deux Amis, dont le sujet est moins romanesque et en même temps moins commun, l'intrigue mieux conduite, le style plus naturel, plus soigné, de meilleur goût. Le premier acte de la pièce offre un tableau de l'intérêt le plus doux et le plus aimable. C'est une jeune fille ornée de toutes les qualités et de tous les charmes, qui fait l'orgueil et le bonheur de tout ce qui l'environne; c'est un amant rempli d'ardeur et de timidité, qui aspire au moment d'unir pour jamais son sort à celui de cette fille adorée, compagne de son enfance; ce sont deux pères, liés d'une ancienne amitié, qui se sont trop bien entendus sur l'objet de leur plus cher desir, pour avoir eu besoin de s'en faire l'aveu formel, sourient mystérieusement à la tendresse de leurs enfants, et n'ont l'air de l'ignorer que pour mêler un peu de retenue à leurs empressements, un peu d'incertitude à leur espoir, et par là rendre plus vif l'instant de bonheur qui doit les donner l'un et l'autre. Tout dans cette maison respire le calme de la prospérité et les douces agitations de l'amour; il semble qu'il ne soit pas au pouvoir du sort de troubler un état si paisible, si fortuné; et voilà que tout à coup un grand revers, fondant à la fois sur ces quatre personnages, met en danger leurs biens, leur honneur, leur vie et leur amour. On retrouve, dans le premier acte de l'opéra de Lucile, à peu près cette même situa-

tion , ce même tableau de famille , auquel succèdent des scènes orageuses ; et ce qui ajoute au rapport des deux ouvrages , c'est que , dans l'un et dans l'autre , une révélation inattendue vient changer l'état et les droits de la jeune personne.

Beaumarchais fut interrompu dans ses travaux dramatiques par ses deux fameux procès contre M. de la Blache , héritier de Paris-Duverney , et le conseiller au parlement Goëzman. De toute manière , la gloire de l'auteur et les plaisirs du public gagnèrent à cette interruption. Beaumarchais , qui avoit fait pleurer médiocrement à ses drames , ayant fait beaucoup rire dans ses plaidoyers , prit apparemment goût à ce dernier genre de succès , auquel le tour de son caractère et de son esprit lui donnoit d'ailleurs plus de droits. Il renouça donc au drame lugubre , qui ne convenoit plus à sa réputation d'homme éminemment gai , pour n'y plus revenir qu'une seule fois , comme nous le verrons bientôt ; et il se mit à composer le Barbier de Séville , pour continuer d'amuser le public et lui-même.

Cette pièce n'étoit d'abord qu'un opéra comique , dans lequel il avoit fait entrer des parodies de jolis airs italiens et espagnols ramassés dans ses voyages. L'ouvrage fut refusé par les comédiens Italiens. Qu'on ne se hâte pas trop de s'étonner ; on va voir qu'il y avoit de bonnes raisons pour cela. Le principal acteur du théâtre , celui qui devoit être chargé

du rôle de Figaro , avoit exercé dans sa jeunesse la même profession que ce personnage , et n'avoit probablement pas autant d'esprit. Il est inutile d'en dire davantage. La piece rejetée par les Italiens fut reçue par les François. Elle tomba à la première représentation. De cinq actes, l'auteur la réduisit à quatre, et, en cet état, elle obtint un succès complet qui s'est toujours soutenu. Beaumarchais s'étoit trop bien trouvé d'entretenir le public de lui, et de le rendre juge de ses démêlés, pour en laisser échapper cette occasion. Il fit imprimer le Barbier de Séville avec une longue préface qui étoit encore un *factum*, et où il s'égayoit aux dépens de ses critiques, comme naguere il avoit fait aux dépens de M. et madame Goëzman, d'Arnaud, Marin et consors. L'amour-propre y est porté à un excès que tout l'esprit de l'auteur n'empêche pas de trouver ridicule; et, sous un air d'ironie dont on n'est pas long-temps dupe, c'est de très bonne foi que Beaumarchais offre à l'admiration des lecteurs les caracteres, l'intrigue, les incidents, et jusqu'aux mots les plus insignifiants de sa piece.

On est généralement persuadé que Beaumarchais a voulu se peindre dans le personnage de Figaro. Ceci demande explication. Il est plus que douteux qu'un homme qui prétendoit à une sorte de considération publique, ait eu le projet de se mettre lui-même en scene sous les traits d'un pauvre diable de

barbier, qui, tout en menant une intrigue dont les fins sont honnêtes, laisse soupçonner qu'il en conduiroit tout aussi volontiers une autre dont les fins ne le seroient pas. Il y a dans ce masque de Figaro quelque chose d'effronté et de suspect qui empêche qu'un galant homme en veuille couvrir son visage. Mais il est certain que Beaumarchais a mis dans la bouche de ce même Figaro nombre de traits qui font une allusion directe à ses propres aventures : c'est une espece de supplément à ses Mémoires et une continuation d'hostilités contre ses parties. Une d'elles est à la fois nommée et qualifiée dans le mot de *maringouin*, sorte d'insecte très incommode ; et ce trait *loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là*, avoit évidemment pour intention de rappeler le blâme honorable dont le parlement-Maupeou venoit de le charger. C'est seulement de cette maniere et dans cette mesure qu'il faut entendre la prétendue ressemblance de Beaumarchais avec son barbier Figaro. Au reste, c'étoit une manie particuliere à cet écrivain de vouloir marquer chacune de ses pieces, pour ainsi dire, du sceau de ses opinions, de ses passions et de ses aventures personnelles. Plein de lui-même, il sembloit craindre que le public ne s'occupât plus de la piece que de l'auteur, et il plaçoit toujours l'auteur dans quelque coin de la piece. Le rôle du frere dans Eugénie retrace, à certaines circonstances près, son affaire avec Clavijo, l'amant

de sa sœur. Nous venons de voir que le Figaro du Barbier de Séville étoit chargé de rappeler de temps en temps Beaumarchais au souvenir du parterre , et de provoquer encore quelques applaudissemens pour lui. On en peut dire autant du Figaro de la Folle Journée, et l'argumentation sur *l'et* et *l'ou*, adverbe de lieu ou conjonction alternative, dans le dédit signé par Figaro à Marceline, paroît bien être une parodie de l'accusation de faux intentée si ridiculement à l'auteur par le comte de la Blache. Personne ne doute que dans *Tarare*, dont la moralité est que la grandeur d'un homme sur la terre

N'appartient point à son état ,
Qu'elle est toute à son caractère ,

Beaumarchais n'ait eu l'intention formelle d'étaler le triomphe de la qualité qui dominoit en lui, de cette force de *caractère*, qui, d'un *état* assez obscur, l'avoit élevé à une *grandeur* de fortune et de renommée fort au-dessus de la noblesse et des richesses héréditaires. Les deux Figaro avoient déjà préludé, sur un ton moins haut, à l'expression de cette vérité dont Beaumarchais étoit fier et même vain. Enfin, dans la *Mère coupable*, le nom de Bégearss, déguisant beaucoup trop mal celui d'un de ses derniers et plus rudes antagonistes, perpétuoit le bruit d'une affaire judiciaire toute récente, où malheureusement Beaumarchais n'avoit pas joué le rôle

brillant. On sent cette différence de fortune à celle de sa vengeance. Triomphant, quoique *blâmé*, il avoit achevé gaiement au théâtre ceux qu'il avoit déjà immolés si gaïement au barreau. Ici il fait un acte de fureur noire, en donnant le nom de son adversaire au machinateur des plus odieux complots : cet adversaire, il est vrai, lui en avoit donné l'exemple et presque le droit, en disant de lui dans un plaidoyer : *Ce malheureux sue le crime*. L'offense et la représaille sont également l'une et l'autre de mauvais goût et de mauvaise foi.

Le Figaro a quelque rapport avec ces personnages de convention dont l'ancienne comédie aimoit à faire usage, et qu'on voyoit paroître dans un grand nombre de piéces avec un caractere, un langage et un costume donnés ; mais il en differe en ce qu'il est un être individuel et non générique, que l'auteur nous montre successivement dans les différentes phases de sa vie. Beaumarchais, qui s'est toujours plu à présenter comme les moyens et les résultats d'un grand système combiné d'avance les actes très découus de son existence civile et littéraire, a voulu faire accroire qu'il avoit conçu simultanément l'espece d'ensemble formé par ses trois Figaro. Il prétend que *les deux comédies espagnoles ne furent faites que pour préparer le drame de la Mere coupable*. « Les deux premières époques du roman de la famille du comte Almaviva, dit-il

« encore, ne semblent pas, dans leur gaieté légère, « offrir des rapports bien sensibles avec la profonde « et touchante moralité de la dernière ; mais elles « ont, dans le plan de l'auteur, une *connexion in-* « *time* ». Beaumarchais se moque ; il suffit de le citer encore lui-même, pour renverser tout cet échafaudage de préméditation, de préparation et de *connexion intime*. On se rappelle bien d'abord que le Barbier de Séville étoit destiné à la comédie Italienne ; or il n'auroit pas posé sur cette scène légère et bouffonne les fondemens d'un édifice qu'il eût eu dessein de couronner sur la scène Française par le drame de la Mere coupable : encore moins auroit-il pu songer à faire quelque jour de ce triste sujet un opéra comique, enjolivé d'ariettes et de couplets. Mais voici qui vaut encore mieux que des raisons : ce sont des faits. Je les tire de la préface du Barbier de Séville et de celle du Mariage de Figaro. Beaumarchais, qui n'avoit voulu, dit-il, faire du Barbier qu'une pièce amusante et sans fatigue, prétend qu'au lieu de rester dans la simplicité comique, il auroit pu étendre et tourmenter son plan à la manière tragique ou *dramique* (c'est toujours lui qui parle) ; et là-dessus il imagine follement un *sixième* acte, dans lequel Bartholo et Figaro se disputant et passant des injures aux coups, le premier auroit fait tomber de dessus la tête de l'autre le *rescille* ou filet qui le coiffe, et auroit ainsi mis

à découvert la marque d'une spatule imprimée à chaud sur cette tête rasée. A cette marque, le docteur auroit reconnu son fils dans Figaro, lequel jusque-là n'auroit connu que sa mere; et cette mere, qui est Marceline, auroit été à la fin épousée par le docteur. Cette idée en l'air, que Beaumarchais donne pour tragique ou *dramique*, parut *plus gaie* à M. le prince de Conti que la piece du Barbier elle-même, et il porta à l'auteur le défi de mettre au théâtre cette famille de Figaro indiquée dans la préface. Beaumarchais accepta ce défi, et composa sa Folle Journée, dans laquelle il crut pouvoir, sans perdre la gagenre, changer quelque chose à ce plan *pour rire*, qu'il n'auroit jamais songé de lui-même à exécuter. Ainsi la spatule imprimée sur l'occiput se trouve placée plus convenablement au bras droit; ainsi Figaro, qui, dans le Barbier de Séville, connoissoit sa mere et parloit quelquefois d'elle, ne la reconnoît, dans la Folle Journée, qu'au moment où il seroit presque forcé de l'épouser. Ce qui est vrai, ce qui est prouvé, c'est que, du temps même de la Folle Journée, Beaumarchais avoit déjà l'idée de la Mere coupable, et y avoit même déjà travaillé. « Je
« garde, dit-il dans la préface du premier ouvrage,
« une foule d'idées qui me pressent, pour un des
« sujets les plus moraux du théâtre aujourd'hui
« sur mon chantier : la Mere coupable... J'éleverai
« mon sujet à la hauteur de mes situations, j'y pro-

« diguerais les traits de la plus austere morale , et je
 « tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop mé-
 « nagés. Apprétez-vous donc, M.M., à me tour-
 « menter de nouveau ; ma poitrine a déjà gronde ;
 « j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre
 « colere ». Mais il se présente ici une petite objec-
 tion. Si déjà, dans la pensee de Beaumarchais,
 l'herome de cette Mere coupable étoit la comtesse
 Almaviva , de quel front ose-t-il , au même mo-
 ment, la donner pour *la plus vertueuse des femmes
 par goût et par principes*, et s'emporter contre
 ceux qui lui trouvoient déjà un goût trop décidé et
 trop mal combattu pour Chérubin-Leon d'Astorga ?
 La camariste Suzon elle-même, *sage et attachée à
 ses devoirs*, au temps de la Foile Journée, paroît, à
 celui de la Mere coupable, n'avoir pas toujours
 marché sur cette ligne dans l'intervalie , apparem-
 ment pour que sa maîtresse n'eût pas trop à rougir.
 Begearss lui-même parle avec un ton de privauté
 fort suspect : et quand il assure de son amour
 cette femme de chambre dont il a besoin, il a d'au-
 tant plus fait de l'entretenir d'un ancien goût éteint
 par la possession et les infidelités peut-être mu-
 tuelles, que Suzon, qui avoit bien dix-huit ans à
 l'époque de son mariage, et qui a *vu pleurer sa
 maîtresse pendant vingt ans*, est une femme qui
 approche de la quarantaine. Enfin, lorsque le Comte
 lui dit : *Je t'ai vu lui rendre autrefois plus de jus-*

tice (à Bégearss), elle *baisse les yeux*. Ce jeu de figure, indiqué par l'auteur lui-même, prouve que le Comte est dans le secret de la liaison de Suzanne avec Bégearss, et ce secret est assez facilement saisi à la représentation par les spectateurs. Peut-être entroit-il dans ce système de *moralité profonde et touchante*, dont Beaumarchais parle à chaque instant, d'établir que les femmes les plus vertueuses et les plus sages finissent toujours par avoir quelque foiblesse : cela est loin de ce *genre honnête* où il n'admettoit que des femmes irréprochables. Figaro, au contraire, loin de s'être perverti, a beaucoup gagné du côté de la morale : sa probité et sa délicatesse, que je n'aurois pas voulu cautionner à Séville et au château d'Agua-Frescas, inspirent toute confiance à Paris ; il est rempli pour ses maîtres d'un zèle ardent et désintéressé, qui ne peut être égalé que par sa haine pour les fripons et les traîtres. Mais combien il a perdu sous le rapport des agréments et de l'esprit ! Comme cet animal domestique qui, dans son enfance, nous amuse par sa légèreté, sa souplesse et sa grace, et qui, devenu vieux, sommeille tristement au coin de notre foyer, et ne retrouve quelquefois son agilité que pour obéir à cet instinct qui l'anime contre d'autres habitants incommodes de nos maisons ; ce même Figaro, plein de feu, d'espièglerie et de gentillesse dans ses jeunes années, est devenu, en vieillissant, lourd, sombre,

bourru, brutal, et de plus mauvais goût que jamais. En tout, ce drame de la Mere coupable, dont l'incroyable succès ne peut s'expliquer que par le plaisir qu'ont apparemment les femmes à étouffer et à se trouver mal, est un chaos d'horreurs et de désordres, qui fatigue la tête, froisse le cœur, et souille l'imagination. Le style en est monstrueux; l'intrigue en est vicieuse: tout a bien la couleur du sujet. Et Beaumarchais prétend qu'il n'a fait le Barbier de Séville et la Folle Journée que pour arriver à ce drame révoltant! En vérité, il auroit bien dû allonger encore la route et nous faire grace du but.

La Folle Journée ou le Mariage de Figaro eut plus de cent représentations de suite. Un succès si prodigieux est loin de prouver un mérite proportionné; on pourroit même aller jusqu'à dire qu'il est peu compatible avec un véritable mérite dramatique, et les bonnes raisons ne manqueroient peut-être pas à qui voudroit soutenir ce paradoxe. Les exemples du moins y seroient bien favorables. Aucun chef-d'œuvre tragique ou comique n'eut, dans sa nouveauté, la moitié du succès qu'obtint le Mariage de Figaro, et il est même à remarquer que la plupart de ceux qui,

. . . . toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Sont au bout de cent ans encor redemandés,

ont été très froidement accueillis à leur naissance,

ou même ont eu à se relever d'une chute comp'ete. Avant la Folle Journée, les fastes de la scene françoise n'offroient qu'un seul exemple d'une réussite aussi extraordinaire; c'est celui de Timocrate, tragédie foible de Thomas Corneille, qui n'est pas restée au théâtre; et, pour en trouver d'autres exemples depuis, il faut descendre jusqu'à d'ignobles tréteaux, où ce sont peut-être encore les plus mauvais ouvrages qui ont obtenu les plus brillants succès.

Si, comme cela paroît établi en général, et pourroit l'être en particulier pour la Folle Journée, un grand succès n'est pas la preuve certaine d'un grand mérite, il faut expliquer d'une autre maniere ce succès, qui ne peut être un effet sans cause. Seroit-ce calomnier le public d'alors que d'attribuer une partie de son empressement pour la Folle Journée à la volupté de certaines situations, et même à l'indécence d'une foule de traits? Je ne sais; mais il y a dans l'ouvrage des choses tellement fortes, qu'à moins d'en être ravis, les spectateurs ne pourroient se dispenser d'en être révoltés: il n'y avoit point de milieu pour ces deux choses-là, entre les exclamations du plaisir vivement excité et les cris de la pudeur publique grièvement offensée. Beaumarchais s'étoit vanté de ce que « la comédie du Barbier de Séville, une des plus gaies qui fussent au théâtre. « étoit écrite sans la moindre équivoque, sans une

« pensée, un seul mot dont la pudeur même des
 « petites loges eût à s'alarmer » ; et il ajoutoit :
 « C'est bien quelque chose dans un siècle où l'hypo-
 « crisie de la décence est poussée aussi loin que le
 « relâchement des mœurs ». Apparemment il se lassa
 de respecter l'*hypocrisie de la décence*, et, déses-
 pérant de corriger le *relâchement des mœurs*, il
 voulut y conformer son langage. La chose fut très
 bien prise, et ce *siècle* écouta des discours indé-
 cents, tout aussi volontiers que s'il avoit eu des
 mœurs plus pures. Depuis les graveleuses plaisan-
 teries d'Hauteroche et de Montfleury, on n'avoit
 certainement rien entendu sur la scène françoise
 d'aussi leste que certains traits du Mariage de Fi-
 garo. Quant aux situations, la plupart retracent des
 entreprises galantes et libertines qu'à la vérité les
 personnages ne mettent pas à fin, mais que l'imagi-
 nation des spectateurs achève sans peine. Le rôle
 entier du jeune page étoit seul fait pour réveiller les
 idées les plus sensuelles, exciter les émotions les
 plus voluptueuses.

Une autre cause bien avérée et bien puissante du
 plaisir qu'on éprouvoit à cette pièce, c'est la har-
 diesse avec laquelle l'auteur parloit de toutes les
 institutions existantes. On les avoit attaquées dans
 mille ouvrages plus ou moins publics et tolérés ; on
 les avoit frondées plus ou moins vivement dans tous
 les cercles de la cour et de la ville ; mais jusque-là

nos théâtres n'en avoient fait la satire que d'une manière fort indirecte et qui n'avoit pas toujours été sans danger pour les auteurs. Une critique, même légère et détournée, proférée journalièrement devant un grand nombre d'hommes rassemblés qui reçoivent tous à la fois la même impression et la manifestent avec une véhémence qu'aucune crainte n'enchaîne, avoit toujours paru au gouvernement plus inquiétante pour son autorité et sa considération que les plus violentes censures énoncées dans les livres et dans les conversations, attendu qu'il n'en pouvoit jamais résulter que des impressions isolées ou du moins partielles dont la communication étoit nécessairement plus lente et plus circonspecte. Beaumarchais entreprit de vaincre cette sage peur d'un gouvernement qui ne péchoit pas par excès de prudence, et il en vint à bout. Cette réussite confond d'étonnement, lorsqu'on se rappelle les traits audacieux semés dans la comédie de la Folle Journée, et entassés dans ce fameux monologue où Figaro va jusqu'à exercer son pyrrhonisme sur la question de l'immatérialité de l'ame, qui assurément n'avoit que faire là. Le roi de Suede disoit de la piece : « Je l'ai trouvée insolente, mais « non pas indécente ». Ce monarque du nord étoit apparemment plus chatouilleux sur l'article de l'autorité, que délicat sur celui des bienséances. Il faut le dire franchement : la piece est ce qu'elle sembloit

au roi de Suede, et ce qu'elle ne lui sembloit pas. C'est ainsi qu'en pensoient le roi, la reine et tous les princes, à l'exception d'un seul, qui avoit cru trouver un moyen de consistance dans l'esprit d'opposition. Beaucoup de gens de la cour, de gens du monde, et de gens de lettres, partageoient cette opinion. Beaumarchais, qui ne connoissoit point d'obstacles, parcequ'il n'en est pas que la persévérance ne surmonte, et qu'en lui cette qualité alloit jusqu'à l'obstination; Beaumarchais lutta pendant quatre années contre la volonté du gouvernement, n'ayant d'autre auxiliaire que la curiosité publique puissamment excitée par ce long débat. Il ne se lassa point de demander ce qu'à la fin on se lassa de lui refuser, et il obtint de l'autorité suprême la permission de la couvrir de ridicule en plein théâtre, elle et toutes les institutions qui émanoient d'elle et qui lui servoient de soutien. Il eut, à ce qu'il paroît, l'art de donner le change à tous les amours-propres qui se trouvoient intéressés dans son ouvrage: en véritable auteur comique, il répéta dans le monde une scène assez commune au théâtre, celle où l'on voit un personnage confier en secret et séparément à chacun de ceux qu'il veut bafouer, le ridicule des autres, et les amener au point de se charger entre eux d'épigrammes et d'injures, sans que pas un d'eux soupçonne la ruse dont ils sont tous dupes. Il avoit mis dans sa comédie cette phrase: « Il n'y a

« que les petits hommes qui redoutent les petits
« écrits » ; et c'étoit là le texte dont il faisoit insi-
dieusement le commentaire à chacun de ceux qu'il
vouloit se rendre favorables. Chacun redoutant de
passer pour un *petit homme*, eut l'air de ne point
redouter pour soi le *petit écrit*, et ne fut point fâ-
ché dans son cœur que le *petit écrit* attaquât beau-
coup de *petits hommes* de sa connoissance. La mys-
tification ainsi ourdie, arriva le dénouement, c'est-
à-dire la représentation du Mariage de Figaro : tous
les *petits hommes* eurent le plaisir de se moquer les
uns des autres en face du public, qui prit la liberté
de se moquer d'eux tous. Il faut avouer qu'il n'y a
rien de si comique que cela dans la comédie, et que
La Harpe eut grande raison de dire à l'auteur, qui
ne s'en défendit pas très fort, que, quoiqu'il y eût
beaucoup d'esprit dans ses Noces de Figaro, il en
avoit fallu moins pour les composer que pour les
faire jouer.

C'est pour cela même que j'ai trouvé plus intéres-
sant et plus utile d'examiner l'ouvrage sous le rap-
port politique et moral, que sous le rapport drama-
tique, bien que, sous ce dernier point de vue, il
ne soit indigne ni d'attention ni d'estime. Les trois
premiers actes appartiennent à la bonne comédie
d'intrigue, mais sont pourtant inférieurs en ce
genre au Barbier de Séville. Les deux derniers ap-
partiennent, comme on l'a déjà dit, au genre de la

lanterne magique : ce sont des tableaux qui se succèdent presque sans liaison. Les scènes nocturnes, cette source de *quiproquos*, si souvent employée dans les intrigues espagnoles, qu'elle y est de costume et presque de rigueur, produisent ici des incidents dont l'in vraisemblance répugne à une scène aussi raisonnable que la nôtre, et l'on peut dire que l'auteur a étrangement abusé du privilège de la localité. Il n'a pas moins abusé du monologue, espèce de concession faite à l'art dramatique aux dépens de la vérité, en mettant dans la bouche de son Figaro cet inconcevable soliloque qui remplit cinq pages in-8°, et dont le débit dure un quart-d'heure au théâtre. Parler tout seul est d'un fou : on permet cette manie sur la scène à la passion violente et à la préoccupation excessive, parceque ce sont des espèces de folie, mais sous la condition expresse qu'elles ne laisseront ainsi échapper leur pensée qu'en peu de mots et avec une sorte de désordre, parcequ'elles sont alors dans un état d'obsession qui ne peut être de longue durée, et n'admet point l'exacte liaison des idées. Conçoit-on, d'après ce principe, qu'un homme possédé du démon de la jalousie, qui ne devrait exhaler sa rage qu'en quelques phrases brisées et tumultueuses, s'amuse à faire aux échos, pendant un bon quart-d'heure, le narré fidele et suivi de toutes ses aventures, enjolivé de réflexions morales et de problèmes métaphy-

siques? Certes, si ce monologue n'avoit pas eu pour les malins spectateurs tout l'intérêt d'un pamphlet bien hardi, ils l'auroient conspué comme la plus monstrueuse idée qui fût jamais sortie d'un cerveau dramatique. L'auteur le savoit bien, et tout son talent ici est d'avoir parfaitement jugé les dispositions de son auditoire. Le style de la Folle Journée étincelle de saillies fort gaies, de traits spirituels et satiriques, aiguisés par l'expression la plus piquante : plusieurs sont restés dans la mémoire, et prennent place comme proverbes dans la conversation. Mais le mauvais ton et le mauvais goût, le jargon barroque mêlé d'emphase et de trivialité, les plaisanteries bannaes et les froids quolibets s'y trouvent répandus avec la même profusion. Les meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de Beaumarchais ne sont pas exempts de cette fâcheuse bigarrure. Il a véritablement un style à lui, et ce style est le même dans tout ce qu'il a écrit. Que l'on compare ses mémoires et ses comédies, et que l'on fasse abstraction, comme de raison, de tout ce qui tient essentiellement au genre plus grave des *factums*, c'est-à-dire du ton d'indignation éloquent à laquelle l'auteur s'élève quelquefois, et des procédés de cette dialectique vigoureuse et puissante avec laquelle il poursuit ses adversaires, on apercevra facilement, dans ses ouvrages de barreau et de théâtre, les mêmes mouvements, les

mêmes tours , les mêmes artifices de diction , en un mot , tous les effets d'une même plume ; on y sentira sur-tout le même mélange des mêmes qualités et des mêmes défauts. Un style dont la physionomie très prononcée vise ainsi à la caricature , est sans doute un inconvénient pour le poëte comique , qui doit donner à chacun de ses personnages un langage assorti à son caractère convenu , et à tous un langage différent. Cet inconvénient , Beaumarchais l'a diminué en plaçant en première ligne , dans ses trois principaux ouvrages dramatiques , un même être imaginaire et , comme je l'ai déjà dit , un être individuel qui n'avoit point dans le monde moral de type commun auquel on pût le comparer , et à qui par conséquent l'auteur pouvoit plus impunément prêter son propre langage. Le mal est qu'il en ait fait aussi présent à ses autres personnages , qui tous parlent plus ou moins la langue de Figaro. Figaro a plus d'esprit qu'eux tous ; mais ce qu'ils en ont est de la même trempe que le sien et a la même forme.

J'ai dit plus haut quel étoit le but particulier de Beaumarchais en composant *Tarare*. Il eût de plus la prétention de faire révolution sur la scène lyrique , et il exposa fastueusement , dans une préface , son nouveau système , qui consistoit à subordonner la musique aux paroles , en simplifiant l'une et en donnant aux autres plus d'importance et d'intérêt :

l'exécution répondit mal à la grandeur du projet et à l'emphase de l'annonce. Le prologue, où l'auteur établissoit le principe de cette égalité naturelle que détruisent le hasard de la naissance et l'aveugle distribution d'états qui en résulte, parut l'idée la plus tristement bizarre qu'on eût encore mise en œuvre sur la scène de l'Opéra, ce pays des aimables chimères et du merveilleux. La pièce elle-même, malgré le fracas des événements, la singulière opposition des personnages, et le mélange de tous les tons, fut trouvée un ouvrage aussi ennuyeux que beaucoup d'autres du même genre, où seulement on n'avoit pas fait tant de frais pour cela. La versification en est un modèle achevé de dureté, de prosaïsme, de platitude et de bouffissure. On citera long-temps, comme un chef-d'œuvre de ridicule, ces vers que chantoit un chœur de paysans :

Notre amour est pour la pâture,
Et tous nos soins
Sont pour nos foins.

Beaumarchais les a retranchés à la reprise de son opéra, et c'est de sa part un acte de docilité dont il faut lui savoir gré. Personne n'étoit moins que lui propre au travail des vers, qui exige plus de soin que la prose, une plus grande délicatesse dans le choix et dans l'arrangement des mots. Il a fait dans sa vie quelques chansons, dont la meilleure, ou du

moins la plus connue , celle de *Robin* , n'a pas cette verve de gaieté polissonne et cette honnête expression des plus malhonnêtes idées qui donnent tant de prix aux bonnes chansons de Collé.

Peu d'années avant la révolution , Beaumarchais avoit entrepris une édition complète des œuvres de Voltaire. Cette entreprise , dans laquelle il perdit un million , ne répondit ni à l'énorme dépense qu'elle avoit occasionnée , ni à la gloire du grand écrivain auquel on avoit voulu élever un monument digne de lui. Pendant la révolution , Beaumarchais acheva de détruire sa fortune par plusieurs autres spéculations mal conçues ou traversées par les circonstances ; il faillit perdre la vie , fut quelque temps privé de sa liberté , et se refugia ensuite chez l'étranger. Revenu en France dans des temps un peu plus tranquilles , il mourut subitement et sans maladie le 19 mai 1799 , âgé de 67 ans et 3 mois.

L. S. A.

LES DEUX AMIS,
OU
LE NÉGOCIANT DE LYON,
DRAME EN CINQ ACTES
ET EN PROSE.

Représenté sur le théâtre de la Comédie Française,
le 13 janvier 1770.

Qu'opposerez-vous aux faux jugements, à
l'injure, aux clameurs?

Rien.

(Les Deux Amis, acte IV, scène VII.)



AVERTISSEMENT.

P

POUR faciliter les positions théâtrales aux acteurs de province ou de société qui joueront ce drame, on a fait imprimer, au commencement de chaque scene, le nom des personnages, dans l'ordre ou les Comédiens François se sont placés, de la droite à la gauche, au regard des spectateurs. Le seul mouvement du milieu des scenes reste abandonné à l'intelligence des acteurs.

Cette attention de tout indiquer peut paroître minutieuse aux indifférens ; mais elle est agréable à ceux qui se destinent au théâtre, ou qui en font leur amusement ; sur-tout s'ils savent avec quel soin les Comédiens François les plus consommés dans leur art, se consultent, et varient leurs positions théâtrales aux répétitions, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré les plus favorables, qui sont alors consacrées, pour eux et leurs successeurs, dans le manuscrit déposé à leur bibliothèque.

C'est en faveur des mêmes personnes que l'on a partout indiqué la pantomime. Elles sauront gré à celui qui s'est donné quelques peines pour leur en épargner ; et si le drame, par cette façon de l'écrire, perd un peu de sa chaleur à la lecture, il y gagnera beaucoup de vérité à la représentation.

ACTEURS.

- AURELLY**, riche négociant de Lyon, homme vif, honnête, franc et naïf.
- MELAC** pere, receveur-général des fermes, à Lyon, philosophe sensible.
- PAULINE**, mece d'Aurelly, élevée par Mèlac pere, jeune personne au-dessus de son âge.
- MELAC** fils, élevé avec Pauline, jeune homme bouillant, et d'une sensibilité excessive.
- SAINT-ALEAN**, fermier-général en tournée, homme du monde estimable.
- DABINS**, caissier d'Aurelly, protégé de Mèlac pere, homme de jugement, et fort attaché à son protecteur.
- ANDRÉ**, domestique de la maison, garçon très simple.

La scene est à Lyon, dans le salon commun d'une maison occupée par Aurelly et par Melac.

LES DEUX AMIS,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, MELAC FILS.

Il est dix heures du matin. Le théâtre représente un salon ; à l'un des côtés est un clavecin ouvert avec un pupitre chargé de musique. Pauline en peignoir est assise devant ; elle joue une pièce. Mélac debout à côté d'elle , en léger habit du matin , ses cheveux relevés avec un peigne , un violon à la main , l'accompagne. La toile se leve aux premières mesures de l'*andante* (1).

C PAULINE, après que la pièce est jouée.
COMMENT trouvez-vous cette sonate ?

MÉLAC FILS.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

(1) Pendant que les acteurs sont censés faire de la musique , les premiers violons de l'orchestre jouent avec des sourdines , un *andante* , que les seconds-dessus et les basses accompagnent en piaçant ; ce qui complète l'illusion du petit concert que le spectacle représente.

PAULINE.

C'est votre avis que je demande, et non des éloges.

MÉLAC FILS.

Je le dis aussi ; elle me plairoit moins sous les doigts d'un autre.

PAULINE, se leve.

Fort bien ; mais je m'en vais, je n'ai point encore vu mon oncle.

MÉLAC FILS, l'ariète.

Il est sorti : il va...

PAULINE.

A la Bourse, apparemment.

MÉLAC FILS.

Je le crois. Le paiement s'ouvre demain. Ce temps critique et dangereux pour les négociants de Lyon exige qu'ils se voient...

PAULINE.

Il s'est retiré bien tard cette nuit !

MÉLAC FILS.

Ils ont long-temps jase. Mon pere se plaignoit a lui des fermiers-généraux qui me refusent la survivance de sa place de receveur-général des fermes.

PAULINE.

Bien malhonnêtement, sans doute ?

MÉLAC FILS.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. « Voilà comme vous êtes, lui disoit votre oncle. Ne me demandant jamais, un autre sollicite, il obtient le prix de vos longs services ». Mais savez-vous ce que j'ai pense. Pauline ? c'est que si quelqu'un dans la compagnie nous a desservis, ce ne peut être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste ! J'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MÉLAC FILS.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MÉLAC FILS.

Pas tant que vous à te défendre.

PAULINE, fâché.

Vous m'impatientez. Depuis son départ, il faut donc se résoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci ?

MÉLAC FILS, d'un air fin.

Allons . la paix. — Ils ont ensuite parlé de votre établissement... du mien... Mon pere m'a fait signe, je me suis retiré ; mais, en sortant, j'ai entendu qu'il disoit un mot... Ah ! Pauline...

(Il veut lui prendre la main.)

PAULINE, se recule.

Eh bien, monsieur !

MÉLAC FILS.

Un certain mot...

PAULINE, l'interrompt.

Je ne suis pas curieuse. — Parlons de la petite fête que nous préparons à mon oncle, à l'occasion de ses lettres de noblesse : y sougez-vous ?

MÉLAC FILS.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous commencerons par un concert ; peu de monde, nous et nos maitres. Sur la fin on viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant son absence, un tapis, deux paravents feront l'affaire, et nous lui donnerons la plus jolie petite piece...

LES DEUX AMIS.

PAULINE.

Oh ! point de comédie.

MÉLAC FILS.

Pourquoi ?

PAULINE.

Vous connoissez la foiblesse de ma poitrine.

MÉLAC FILS.

On ne crie pas la comédie ; ce n'est qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante ! organe flexible et touchant ! de l'ame sur-tout... Que vous manque-t-il ? une jeune actrice se fait toujours assez entendre lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.

PAULINE.

Oh ! ce n'est ni d'éloquence, ni d'adresse qu'on vous accusera de manquer pour ramener les gens à vos idées... Et les couplets que je vous ai demandés.

MÉLAC FILS, tendrement.

Vous craignez qu'on ne les oublie... ? injuste Pauline..!

PAULINE, l'interrompt en s'asseyant.

Essayons encore une piece avant de m'habiller.

MÉLAC FILS, s'assurant de l'accord du violon.

Volontiers.

PAULINE.

Donnez-moi le nouveau livre.

MÉLAC FILS, avec humeur.

Pourquoi ne pas suivre le même ?

PAULINE.

Pour sortir un peu de l'ancien genre. Au reste, comme c'étoit uniquement pour vous...

MÉLAC FILS, d'un air incrédule.

Oui, pour moi !

PAULINE, riant.

Voilà bien les ingrats ! cherchant toujours à diminuer l'obligation, pour n'être point tenus de la

reconnoissance ! Cette musique n'est-elle pas plus piquante , plus variée ?

MÉLAC FILS, mécontent.

Piquante , variée , délicieuse. C'est le beau Saint-Alban qui vous l'a choisie à Paris.

PAULINE.

Et toujours Saint-Alban ? vous êtes bien étrange ! Votre souverain bonheur seroit que personne ne m'aimât.

MÉLAC FILS.

Je ne serai donc jamais heureux.

PAULINE.

Vous voudriez... qu'on ne pût me souffrir.

MÉLAC FILS.

Je ne desire point l'impossible.

PAULINE, gaiement.

Hé ! il ne faudroit pas trop vous presser pour vous le faire avouer ingénument.

MÉLAC FILS.

Non ; mais il est assez simple que je n'aime point un homme qui affiche des sentiments pour vous.

PAULINE.

Pour le venger de cet humeur, vous accompagnerez sa favorite.

MÉLAC FILS.

Oh ! non. (il pose le violon sur une chaise.)

PAULINE.

Vous m'è refusez ?

MÉLAC FILS.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit. (Il se met à genoux.)

PAULINE.

Et moi je le veux.

MÉLAC FILS.

C'est une tyrannie.

PAULINE, plaisantant.

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frere.

MÉLAC FILS, d'un air hypocrite, en se relevant.

Si ce nom vous déplaît, vous avez un autre moyen de m'y faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est?

MÉLAC FILS.

De m'en permettre un plus doux.

SCENE II.

PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PERE.

(Mélac pere paroît dans le fond.)

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS.

Vous ne m'entendez-pas? Je vais...

PAULINE, lui coupant la parole.

Je vais... Je vais jouer la piece : m'accompagnez-vous, oui ou non?

MÉLAC FILS, lui baise les mains.

Pardon, pardon; mais pour celle-ci, en vérité, elle est trop difficile.

PAULINE, avec une petite moue.

Hum... Mauvais caractere! je ne sais ce qui vous la fait voir ainsi. (Il lui baise les mains; elle se fâche.) Finissez, monsieur de Mélac, je vous l'ai déjà dit. Ces libertés m'offensent : laissez mes mains.

MÉLAC FILS.

Qui pourroit refuser... (Il continue à lui baiser les mains.) un juste hommage .. à leur dextérité. (Mélac pere se retire avec mystere.)

SCENE III.

MELAC FILS, PAULINE.

PAULINE, s'échappant.

Encore ? obstiné ! mutin ! disputeur ! audacieux ! jaloux... ! car vous méritez tous ces noms-là. Vous refusez de m'accompagner, vous en aurez ce soir la honte publique.

SCENE IV.

MELAC FILS.

Mon cœur la suit... Ah ! Pauline... Je plaisante avec elle... Je dispute... Je l'obstine... Sans ce détour, je n'oserois jamais... Si mon pere m'eût obtenu cette survivance, mon état une fois fait... « Je le veux absolument, dit-elle, obéissez... » J'aime à la voir prendre ainsi possession de moi, sans qu'elle s'en doute... (il va fermer le clavecin.) Oui ; mais elle a beau dire, je ne jouerai point la musique de son Saint-Alban... Que je le hais, avec son esprit, sa richesse et son air affectueux ! Il avoit bien affaire de rester trois semaines ici, ce beau fermier-général ! On l'envoie en tournée...

SCENE V.

MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE, jouant l'étonné.

Tout seul, mon fils ! Il me sembloit avoir entendu de la musique.

MÉLAC FILS.

C'étoit Pauline, mon père ; elle est allée s'habiller.

MÉLAC PÈRE.

Mais vous, Mélaç, vous n'êtes pas déceimment : ces cheveux...

MÉLAC FILS.

Elle étoit en peignoir elle-même.

MÉLAC PÈRE.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autorise point à lui manquer.

MÉLAC FILS.

Moi, lui manquer, mon père !

MÉLAC PÈRE.

Oui, mon fils, c'est lui manquer que de vous montrer à ses yeux dans ce désordre. Parcequ'elle ignore le danger. ou vous estime assez pour n'en point craindre avec vous ; est-ce une raison d'oublier ce que vous devez à son sexe, à son âge, à son état ?

MÉLAC FILS.

Je ne vais point chez elle ainsi. Ce sallon nous est commun, nous y avons toujours étudié le matin.... Quand on demeure ensemble.... Mais, mon père, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit... Est-ce monsieur Aurelly qui fait cette remarque ?

MÉLAC PÈRE.

Son oncle ? Non , mon ami. Aussi simple qu'honnête , Aurelly ne suppose jamais le mal où il ne le voit pas ; mais , tout occupé de son commerce , il s'est reposé sur moi des mœurs et de l'éducation de sa niece , et je dois la garantir par mes soins...

MÉLAC FILS.

La garantir !

MÉLAC PÈRE.

Elle n'est plus un enfant , mon fils ; et ces familiarités d'autrefois...

MÉLAC FILS , un peu déconcerté.

J'espère ne jamais m'oublier devant elle , et lui montrer toujours autant de respect que je renferme d'attachement.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi le renfermer , s'il n'est que raisonnable ? Riez avec elle , dans la société , devant moi , devant son oncle , très bien : mais c'est lois , ne vous la trouvez seule , mon fils , qu'il faut la respecter. La première punition de celui qui manque à la décence , est d'en perdre bientôt le goût ; une faute en amène une autre , elles s'accroissent ; le cœur se déprave ; on ne sent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui : on commence par être foible , on finit par être vicieux.

MÉLAC FILS , déconcerté.

Mon père , ai-je donc mérité une aussi sévère réprimande ?

MÉLAC PÈRE , d'un ton plus doux.

Des avis ne sont point des reproches. Allez , mon fils ; mais n'oubliez jamais que la niece de votre ami , du bienfaiteur de votre père , doit être sacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mère qui veille à sa sûreté. Songez que mon honneur et

le vôtre doivent être ici les appuis de son innocence et de sa réputation. Allez vous habiller.

SCENE VI.

MELAC PERE.

S'il s'étoit douté que je l'eusse vu , il eût mis , à se disculper , toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même ; et s'il a tort, il se fera bien sans moi l'application de la leçon. Ceci me rappelle avec quel soin Aurelly détournoit la conversation hier au soir, quand je la mis sur l'établissement de sa niece. Sa niece...! Mais est-il bien vrai qu'elle le soit...? Son embarras en m'en parlant sembloit tenir... de la confusion... Je me perds dans mes soupçons.... Quoi qu'il en soit , je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

SCENE VII.

MELAC PERE , ANDRÉ , en papillote et en veste du matin , un ballet de plumes sous le bras , entre , regarde de côté et d'autre , et s'en retourne.

ANDRÉ.

Il n'y est pas , monsieur Dabins.

MÉLAC PERE.

Qu'est-ce ?

ANDRÉ.

Ah ! ce n'est rien. C'est ce gros monsieur...

MÉLAC PERR.

Quel monsieur ?

ANDRÉ, d'un ton de niais.

Celui qui vient... Qui m'a tant fait rire le jour de cette histoire...

MÉLAC PÈRE.

Est-ce qu'il n'a pas de nom ?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom. Monsieur.... monsieur.... C'est qu'il s'appelle encore autrement.

MÉLAC PÈRE.

Autrement que quoi ?

ANDRÉ.

Je l'ai bien entendu peut-être.... Paris, deux et demi ; Marseille, Canada, trente-huit, que sais-je ?

MÉLAC PÈRE, riant de pitié.

Ah ! l'agent de change ?

ANDRÉ.

C'est ça.

MÉLAC PÈRE.

Mais ce n'est pas moi qu'il cherche.

ANDRÉ.

C'est monsieur Dabins.

MÉLAC PÈRE.

Qu'il passe à la caisse d'Aurelly.

ANDRÉ.

Il en vient. Ce caissier n'est-il pas déjà sorti !

MÉLAC PÈRE.

Un jour comme celui-ci ! Il est donc fou !

ANDRÉ.

Je ne sais pas.

MÉLAC PÈRE.

Voyez à sa chambre, au jardin, partout.

ANDRÉ, va et revient.

Moi, j'ai mon ouvrage... et si je ne le trouve pas, qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise ?

MÉLAC PÈRE.

Rien. Car on ne finiroit plus...

SCENE VIII.

MELAC PERE.

Qui croiroit qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant. d'Aurelly ? sa règle est assez juste. Aux gens de cet état, moins d'esprit, moins de corruption.

SCENE IX.

DABINS, MELAC PERE.

MÉLAC PERE.

On vous cherche, monsieur Dabins.

DABINS, d'un air effrayé.

Depuis une heure, monsieur, j'épie le moment de vous trouver seul.

MÉLAC PERE.

Que me voulez-vous ?

DABINS.

Puis-je parler en liberté ?

MÉLAC PERE.

Vous êtes pâle, défait, votre voix est tremblante !

DABINS.

Ah, monsieur !

MÉLAC PERE.

Expliquez-vous.

DABINS.

Comment vous apprendre le malheur... ?

MÉLAC PERE.

Sortez de ce trouble ; parlez.

DABINS.

Cette lettre que je reçois à l'instant...

MÉLAC PÈRE.

Que dit-elle de sinistre ?

DABINS.

Vous aimez monsieur Aurelly ?

MÉLAC PÈRE.

Si je l'aime ! Vous me faites trembler.

DABINS.

A moins d'un miracle, il faut qu'il manque à ses paiements demain. Il faut....

MÉLAC PÈRE, regardant de tous côtés.

Malheureux ! si quelqu'un vous entendoit... Vous perdez le sens... D'où savez-vous... ? Cela ne sauroit être.

DABINS.

J'ai prévu votre surprise et votre douleur ; mais le fait n'est que trop avéré.

MÉLAC PÈRE.

Avéré ! dites vous ? (à part.) Je n'ose l'interroger. (haut.) Monsieur Dabins, songez-vous à l'importance... ? Il m'a troublé.

DABINS.

Monsieur Aurelly avoit, à Paris, pour huit cent mille francs d'effets.

MÉLAC PÈRE.

Chez son ami monsieur de Préfort, je le sais.

DABINS.

Il me dit, il y a quelque temps, d'écrire à ce correspondant de les vendre, et de m'envoyer tout le papier sur Lyon qu'on pourroit trouver.

MÉLAC PÈRE.

Après ?

DABINS.

Au lieu d'argent que j'attendois aujourd'hui, son

fils me dépêche un courrier, qui a gagné douze heures sur celui de la poste.

MÉLAC PÈRE.

Hé bien ! ce courrier ?

DABINS.

M'apprend qu'au moment de négocier nos effets, monsieur de Préfort s'est trouvé atteint d'un mal violent, qui l'a emporté en deux jours, et qu'on a mis aussi-tôt le scellé sur son cabinet.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi cet effroi ? Je regrette Préfort ; mais il laisse une fortune immense. Aurelly réclamera ses effets, qui lui seront remis. C'est tout au plus un retard : achevez.

DABINS.

J'ai tout dit. Notre paiement étoit fondé sur ces rentrées qui n'ont jamais manqué ; nous n'avons pas dix mille francs en caisse.

MÉLAC PÈRE.

Et vous devez en payer demain ?

DABINS.

Six cent mille. Il y a de quoi perdre l'esprit.

MÉLAC PÈRE.

Il me quitte : il ne sait donc point... ?

DABINS.

Voilà mon embarras. Vous connoissez sa probité, ses principes... Il en mourra... Un homme si bon, si bienfaisant... Mais, monsieur, il n'y a que vous qui puissiez vous charger de lui apprendre...

MÉLAC PÈRE.

Il n'est pas possible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

DABINS.

Il a du bien, d'excellents immeubles. Cette maison, sa terre ; mais avoir à payer demain six cent mille francs, et pas un sou...

MÉLAC PÈRE.

Attendez. Je lui connois cent mille écus qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

DABINS.

Il ne les a plus : monsieur de Préfort s'étoit chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avoit procurés. Aujourd'hui tout est là ; tout manque à la fois.

MÉLAC PÈRE.

Onze cent mille francs arrêtés , au moment de payer !

DABINS.

Il périt au milieu des richesses.

MÉLAC PÈRE, se promène.

Vous l'avez dit, il en mourra ; l'homme le plus vertueux ! le plus sage... ! une réputation si intacte ! s'il suspend ses paiements, s'il faut que son honneur... Il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain. (il se promène plus vite.)

DABINS.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plus tôt...

MÉLAC PÈRE.

C'est un homme perdu.

DABINS.

Ces lettres de noblesse encore lui font tant de jaloux ! Vous verrez, monsieur, les amis que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un négociant dans Lyon qui ne fût bien-aise au fond du cœur... Trouver de l'argent ? il ne faut pas s'en flatter.

MÉLAC PÈRE se promène.

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

DABINS.

Qu'est-ce que cela !

MÉLAC PÈRE, rêvant.

En effet, qu'est-ce que cela !

D A B I N S.

A peine le sixieme de ce qu'il nous faut.

M É L A C P E R E s'arrête.

Monsieur Dabins.

D A B I N S.

Monsieur.

M É L A C P E R E.

Où est votre courrier ?

D A B I N S.

Je l'ai fait cacher.

M É L A C P E R E.

Monsieur Dabins, allez m'attendre dans mon cabinet. Ne voyez personne, enfermez-vous, enfermez-vous soigneusement. Je vous rejoins, j'ai besoin de me recueillir...

D A B I N S.

Sur la maniere de lui annoncer... ?

M É L A C P E R E.

C'est lui. Partez, sans dire un mot.

SCENE X.

MELAC PERE, DABINS, AURELLY.

A U R E L L Y.

Bonjour, Mélac. Ah ! te voilà, Dabins ? J'ai trouvé l'agent de change qui te cherche ; il emporte mes deux effets sur Pétersbourg. Eh bien, nos fonds de Paris ? (Il ôte son épée qu'il pose sur une chaise.)

M É L A C P E R E, vivement.

C'est ce dont il me parloit, en me demandant si je n'avois pas quelques papiers à échanger pour simplifier son opération.

A U R E L L Y.

Comme tu es rouge, Mélac !

MÉLAC PÈRE.

Ce n'est rien.

AURELLY, à Dabins qui sort.

Monsieur Dabins, le borderau de tous mes paiements en état pour ce soir. (Dabins sort.)

SCENE XI.

MELAC PÈRE, AURELLY.

AURELLY, gaiement.

Je t'ai bien désiré tout-à-l'heure à l'intendance ,
tu m'aurois vu batailler...

MÉLAC PÈRE.

Contre qui ?

AURELLY.

Ce nouveau noble , si plein de sa dignité , si gros
d'argent et si bouffi d'orgueil , qu'il croit toujours
se commettre lorsqu'il salue un roturier.

MÉLAC PÈRE , distrait.

Moins il y a de distance entre les hommes , plus
ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

AURELLY.

Celui-ci , qui , jusqu'à l'époque de mes lettres de
noblesse , ne m'avoit jamais regardé , s'avise de me
complimenter aujourd'hui d'un ton supérieur : « Je
« me flatte (m'a-t-il dit) que vous quittez enfin le
« commerce avec la roture ».

MÉLAC PÈRE , à part.

Ah ! dieux !

AURELLY.

Quoi ?

MÉLAC PÈRE , s'efforçant de rire.

Je crois l'entendre.

AURELLY.

Au contraire, monsieur, ai-je répondu ; je ne puis mieux reconnoître le nouveau bien que je lui dois, qu'en continuant à l'exercer avec honneur.

MÉLAC PÈRE, embarrassé.

Ah . mon ami ! le commerce expose à de si terribles revers !

AURELLY.

Tu m'y fais songer : l'agent de change ne s'explique pas ; mais , à son air, je gagerois que le paiement ne se passera pas sans quelque banqueroute considérable.

MÉLAC PÈRE.

Je ne vois jamais ce temps de crise, sans éprouver un serrement de cœur sur le sort de ceux à qui il peut être fatal.

AURELLY.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les fripons, n'est qu'une misérable foiblesse ; un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons est-elle éteinte pour...?

MÉLAC PÈRE.

Je ne parle point des fripons.

AURELLY, avec chaleur.

Les malhonnêtes gens reconnus sont moins à craindre que ceux-ci : l'on s'en méfie : leur réputation garantie au moins de leur mauvaise foi.

MÉLAC PÈRE.

Fort bien : mais...

AURELLY.

Mais un méchant qui travailla vingt ans à passer pour honnête homme, porte un coup mortel à la confiance, quand son fantôme d'honneur disparaît : l'exemple de sa fausse probité fait qu'on n'ose plus se fier à la véritable.

MÉLAC PÈRE, douloureusement.

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point de faillites excusables ? Il ne faut qu'une mort, un retard de fonds ; il ne faut qu'une banqueroute frauduleuse un peu considérable pour en entraîner une foule de malheureuses.

AURELLY.

Malheureuses ou non ; la sûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces subtiles différences ; et les faillites qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité.

MÉLAC PÈRE.

Mais c'est outrer les choses que de confondre ainsi...

AURELLY.

Je voudrais qu'il y ait là-dessus des lois si severes, qu'elles forçassent enfin tous les hommes d'être justes.

MÉLAC PÈRE.

Eh ! mon ami, les lois contiennent les méchants sans les rendre meilleurs ; et les mesures les plus pures ne peuvent sauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY.

Monsieur, la probité du négociant importe à trop de gens, pour qu'on lui fasse grace en pareil cas.

MÉLAC PÈRE.

Mais, écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin. Je soutiens que l'honneur des autres est engagé à ce que celui qui ne paye pas soit flétri publiquement.

MÉLAC PÈRE, mettant ses mains sur son visage.

Ah ! bon Dieu !

AURELLY.

Oui, flétri. S'il est malheureux, entre mourir et paroître indigne de vivre, le choix est bientôt fait, je crois; qu'il meure de douleur; mais que son exemple terrible augmente la prudence ou la bonne-foi de ceux qui l'ont sous les yeux.

MELAC PERE, s'échauffant.

Vous condamnez, sans distinction, à l'opprobre un infortuné comme un coupable?

AURELLY.

Je n'y mets pas de différence.

MELAC PERE.

Quoi! si l'un de vos amis, victime des événements...?

AURELLY.

Je serois son juge le plus sévère.

MELAC PERE, le regardant fixement.

Si c'étoit moi?

AURELLY.

Si c'étoit toi... Son air me fait trembler.

MELAC PERE.

Vous ne répondez pas?

AURELLY, fierement.

Si c'étoit vous..? (avec effusion.) Mais premièrement, tu n'es pas négociant: et voilà comme tu fais toujours; quand tu ne peux convaincre mon esprit, tu attaques mon cœur.

MELAC PERE, à part.

O ciel! comment lui apprendre...?

SCENE XII.

MELAC PERE, PAULINE, AURELLY.

PAULINE, habillée.

Ah! voilà mon oncle de retour.

MÉLAC PERE, à part, avec douleur.

Et sa nièce!

PAULINE.

Bonjour, mon cher oncle : avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente ?

AURELLY.

Fort bien : et toi ?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper m'a un peu agitée : elle m'a laissé une impression... j'ai peu dormi.

AURELLY, en riant.

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables. (Pauline l'embrasse.)

MÉLAC PERE, à part.

Sa sécurité me perce l'ame.

AURELLY.

Ah ça ! mon enfant, quel amusement nous disposes-tu aujourd'hui ?

PAULINE.

Cet après-midi, grand assaut de musique entre l'obstine Mélac et moi : vous serez les juges. Vous savez qu'il donne la préférence au violon sur tout autre instrument.

AURELLY, gaiement.

Et toi, tu défends le clavecin à outrance ?

BEAUMARCHAIS. I.

3

PAULINE.

Je soutiens l'honneur du clavecin. La loi du combat est que le vaincu sera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre, qui brillera seul tout le reste du concert, et je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo! bravo!

MÉLAC PÈRE, d'un ton pénétré.

Ne ferions-nous pas mieux, mes amis, de remettre ce concert; tant de gens sont à Lyon dans le trouble et l'inquiétude: « il semble, dira-t-on, que ceux-ci fassent parade de leur aisance, pour insulter à l'embarras où les autres sont plongés. » On comparera cette joie déplacée avec le désespoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY, riant.

Ha, ha, ha! vois-tu comment ce grave philosophe détruit nos projets d'un seul mot? il faut bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à quelque autre jour.

MÉLAC PÈRE, à part, en sortant.

Allons sauver, s'il se peut, l'honneur et la vie à ce malheureux.

SCÈNE XIII.

PAULINE, AURELLY.

AURELLY.

Mais... il a quelque chose aujourd'hui... N'as-tu pas remarqué...?

PAULINE.

En effet, j'ai cru lui voir un nuage...

AURELLY.

Ah ! la philosophie a aussi ses humeurs.

PAULINE.

Que disiez-vous donc ?

AURELLY.

Nous parlions faillites, banqueroutes.

PAULINE.

C'est cela. Son ame est si sensible, que le malheur même de ceux qu'il ne connoit pas l'afflige.

SCENE XIV.

PAULINE, ANDRÉ, AURELLY.

ANDRÉ, criant et courant.

Monsieur ! monsieur !

PAULINE fait un cri de surprise.

Ah...!

AURELLY.

Qu'est-ce que c'est donc ?

ANDRÉ, avec joie.

Le valet de chambre de monsieur le (1) grand fermier descend de cheval dans la cour.

AURELLY, avec humeur.

Eh bien ! vous ne pouvez pas dire cela sans courir, et nous crier aux oreilles ?

PAULINE.

Il m'a fait une frayeur...

ANDRÉ.

Dame ! est-ce que ce n'est rien donc ? monsieur le grand fermier qui arrive !

(1) Les gens du peuple de toutes les provinces méridionales de France nomment ainsi les fermiers du roi.

AURELLY.

Saint-Alban?

ANDRÉ.

Monsieur de la Fleur l'a laissé à la dernière poste.

PAULINE, avec humeur.

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard ?

AURELLY, à Pauline.

Quel dommage que le concert soit dérangé ! Tu voulois des juges ; en voici un que tu ne récuserois pas... Il repasse bientôt ! Qu'on fasse rafraichir son courrier.

ANDRÉ.

Bon ! il n'a fait qu'un saut dans l'office. Pour un valet de chambre , on ne dira pas qu'il est fier, lui.

AURELLY.

Suis-moi.

ANDRÉ.

Quel appartement faut-il disposer ?

AURELLY.

Suis-moi , te dis-je ; je vais donner des ordres.

SCENE XV.

PAULINE, avec chagrin.

Saint-Alban...! C'est son amour qui le ramene.... J'ai le cœur serré. (elle soupire.) La persécution de celui-ci , la jalousie qu'elle donne à Melac , et surtout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis domter... En vérité , mon état devient plus pénible de jour en jour.

FIN DU PREMIER ACTE.

 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELAC FILS, en habit de ville, PAULINE.

PAULINE, avec une gaieté affectée.
POUR quelqu'un qui a fait une aussi belle toilette, vous avez une terrible humeur.

MÉLAC FILS.

C'est votre gaieté qui me la donne, mademoiselle ; c'est ce retour précipité. Saint-Alban doit rester trois mois en tournée ; il en passe un ici ; et à peine est-il parti, qu'on le voit revenir.

PAULINE.

S'il a des affaires à Paris ?

MÉLAC FILS.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empressement ne regarde que vous, mademoiselle.

PAULINE, en riant.

Depuis quand suis-je, mademoiselle ? les doux noms de frere et de sœur...

MÉLAC FILS, avec feu.

Saint-Alban vous aime : il est riche, en place, estimé ; je vois tout mon malheur. Il vous aime, il vous obtiendra, et j'en mourrai de chagrin.

PAULINE, gaiement.

Dites-moi, je vous prie, où vous prenez toutes les folies qui vous échappent ?

MÉLAC FILS.

Ecoutez, Pauline. Vous faites profession de sincérité, assurez-moi qu'il ne vous a rien dit, et je serai calmé.

PAULINE.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit ?

MÉLAC FILS.

Que vous êtes belle ; qu'il vous aime.

PAULINE.

C'est une phrase si commune ; et vous aussi vous me l'avez dit : tous les jeunes gens reçus dans cette maison, ne se donnent-ils pas les airs de tenir le même langage ?

MÉLAC FILS.

Aucun d'eux, sans doute, n'a pu vous voir avec indifférence ; mais s'ils vous connoissoient comme moi...

PAULINE.

Ils me verroient bien haïssable.

MÉLAC FILS.

Ils n'auroient plus besoin de vous trouver si belle, pour vous aimer éperdument. Revenons..

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage et sans conséquence ; de la part des autres, c'est pure étourderie... de la vôtre...

MÉLAC FILS.

De la mienne ?

PAULINE, gaiement.

De la vôtre... Mais je voudrois bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger ?

Il faut avoir de grands titres, pour user de pareils privilèges.

MÉLAC FILS.

Ah, Pauline ! il arrive, et vous plaisantez !

PAULINE, sérieusement.

Brisons là, je vous prie. Peut-être auriez-vous à vous plaindre de moi, si quelque autre avoit lieu de s'en louer.

MÉLAC FILS, avec feu.

Ce Saint-Alban me fait trembler ; ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun !

MÉLAC FILS.

Défendez-moi seulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh ! quand il veut une chose.. ! (étourdim.) Si je vous le défends, m'obéirez-vous ?

MÉLAC FILS, lui baisant les mains avec transport.

Ma chère Pauline !

PAULINE, s'échappant.

Toujours le même ! on ne peut dire un mot, sans être forcé de quereller, ou de vous fuir. (elle sort.)

SCÈNE II.

MÉLAC FILS, avec joie.

« M'obéirez-vous.. ! » A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le sentiment que j'y aperçois ? « M'obéirez-vous ! » Mais pourquoi cet heureux présage est-il troublé par l'arrivée du fermier général ?

SCENE III.

MELAC PERE, en habit de campagne, entre en rêvant, un crayon et du papier à la main; MELAC FILS.

MÉLAC FILS, avec surprise.

Ah, mon pere ! vous avez changé d'habit ?

MÉLAC PERE, sans regarder, d'un ton sombre.
Voyez si ma chaise est prête.

MÉLAC FILS.

Vous partez, mon pere ?

MÉLAC PERE, du même ton.

Oui.

MÉLAC FILS.

Vous ne prenez pas votre carrosse ?

MÉLAC PERE.

Non.

MÉLAC FILS.

Vous n'allez donc pas à... ?

MÉLAC PERE.

Je vais à Paris.

MÉLAC FILS, inquiet.

Un voyage aussi subit...

MÉLAC PERE.

Il ne sera pas long.

MÉLAC FILS.

N'annoncerait-il aucun accident ?

MÉLAC PERE.

Affaires de compagnie.

MÉLAC FILS.

Ah...! Mais savez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui ?

MÉLAC PÈRE.

Qui que ce soit, qu'on m'avertisse quand les chevaux seront venus.

MÉLAC FILS.

C'est que cela pourroit déranger...

MÉLAC PÈRE.

Rien, rien. Quelle heure est-il?

MÉLAC FILS.

Il n'est pas midi.

MÉLAC PÈRE.

Avant deux heures je suis en route.

MÉLAC FILS.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon père?

MÉLAC PÈRE.

Laissez-moi seul un moment ; je ne puis vous écouter en celui-ci.

MÉLAC FILS, en sortant.

En poste... à Paris... Si promptement... Un air glacé...! Je ne comprends pas, moi... (Il se retire lentement, en examinant son père.)

SCÈNE IV.

MÉLAC PÈRE, se promenant.

Entre une action criminelle et une acte de vertu, l'on n'est pas incertain... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient et s'excluent... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver ; mon ingratitude... son malheur... mes reproches... sa douleur... la mienne... Je sens tout cela... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me laisse... (Après tout ils ne courent aucuns risques.) (il soupire.) Scrupules ! prudence !

je vous entends : vous m'éloignez du malheureux qui souffre ; mais la compassion qui m'en rapproche est si puissante.... Voudrois-je être plus heureux , à condition de devenir dur, inhumain , ingrat.... — C'en est fait ; où la raison est insuffisante , le sentiment doit triompher : s'il m'égare , au moins , je serai le seul à plaindre ; et mon ami sauvé , mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

SCENE V.

MELAC PERE , DABINS arrive avec un gros paquet de lettres de change dans une main , un papier dans l'autre.

MÉLAC PERE.

Le compte est-il juste , monsieur Dabins ? Dans le trouble où nous sommes , on se trompe aisément. Rappelons les articles avant de nous séparer. Sept mille cinq cents louis en or que vous avez passés vous-même par le jardin.

DABINS.

Monsieur , le bordereau des sommes est en tête de ma reconnoissance. (Il la lui remet.)

MÉLAC PERE lit.

« Je soussigné , caissier de monsieur Aurelly , ai
« reçu de monsieur de Mélac , receveur général des
« fermes , à Lyon , la somme de six cent mille
« livres... » Cela va bien ; disposez vos paiements sans éclat , comme si vos effets eussent été négociés à Paris : moi , j'attends ma chaise pour partir.

DABINS.

Et vous insistez sur ce qu'il ne sache pas..?

MÉLAC PERE.

Quel que soit son danger , je le connois ; la crainte de me nuire lui feroit tout refuser.

DABINS.

Ainsi vous le quittez de la reconnoissance.

MÉLAC PÈRE.

Exiger de la reconnoissance, c'est vendre ses services ; mais ce n'est pas ici le cas. Aurelly m'a souvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

DABINS.

Oh ! monsieur ! votre vertu s'exagere...

MÉLAC PÈRE.

Non, cher Dabins ; depuis trente ans que je lui dois mon état et mon bien-être, voici la seule occasion que j'aie eue de prendre ma revanche. Je quittois le service, où j'avois eu bientôt consumé le chétif patrimoine d'un cadet de ma province. Je revenois chez moi, blessé, réformé, ruiné, sans biens ni ressources. Le hasard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendresse il m'offrit un asile ! Il sollicita, il obtint, à mon insu, la place que j'occupe encore ; il fit plus, il vainquit ma répugnance pour un état aussi éloigné de celui que j'avois embrassé. « Prenez, prenez, « (me dit-il) ; et si vous craignez que l'état n'honore pas assez l'homme, ce sera l'homme qui honorerà l'état. Plus l'abus d'un métier est facile, « moins il faut l'être au choix des gens qui doivent « l'exercer ; et qui sait, dans celui-ci, le bien qu'un « homme vertueux peut faire ? tout le mal qu'il peut « empêcher ? » Son zèle éloquent me gagna ; il m'instruisit au travail ; il me servit de père : ô mon cher Aurelly !

DABINS.

Vous m'avez interdit toute représentation.

MÉLAC PÈRE.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en lettres de change, sont à moi ; puis-je en user mieux au gré de mon cœur ? A l'égard du

reste, Saint-Alban est en tournée pour trois mois... Aurelly aura le temps nécessaire...

DABINS.

Mais, d'un moment à l'autre, il peut vous venir tel ordre...

MÉLAC PÈRE.

Je vous ai dit que je vais à Paris : j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly ; j'en ferai de l'argent, si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office, comme vous voyez.

DABINS.

Monsieur, je vous admire.

MÉLAC PÈRE.

Allez, mon ami, qu'il ne vous retrouve point avec moi.

SCÈNE VI.

MELAC PÈRE. Il s'assied.

Ah ! respirons un moment. Cette nouvelle m'a-voit étouffé... Il rioit, le malheureux homme, en regardant sa niece. Chaque plaisanterie qui lui échappoit me faisoit fremir. (Il se leve.) Quand je pense qu'il étoit possible que cet argent m'eût été redemandé ! au lieu de venir à son secours, il eût fallu lui annoncer... Ah, Dieux...!

SCÈNE VII.

DABINS, accourant avec effroi ; MELAC PÈRE.

DABINS.

Monsieur de Saint-Alban...

MÉLAC PÈRE.

Hé bien ?

DABIÏS.

Il arrive.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban ?

DABIÏS.

On le conduit ici. Je suis rentré pour vous sauver la première surprise. (il s'enfuit.)

SCENE VIII.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban..! Que ne suis-je parti ! S'il alloit me parler d'argent ! au pis aller, je lui dirois... Je pourrois lui dire que les receveurs particuliers n'ont pas encore.... Un mensonge...! Il vaudroit mieux cent fois.... Mais je m'alarme, et peut-être il ne fait que passer.

SCENE IX.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE,
MÉLAC FILS.

SAINT-ALBAN.

Pardonnez à mon empressement, messieurs, l'incivilité de me montrer en habit de voyage.

MÉLAC FILS, à part, avec humeur.

Son empressement ! il n'en dit pas l'objet.

MÉLAC PÈRE, à Saint-Alban.

Vous voyez que j'y suis moi-même.

BEAUMARCHE. I.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous?

MÉLAC PÈRE.

Avec bien du regret , monsieur , puisque vous arrivez.

AURELLY.

Cette course est brusquée.

MÉLAC PÈRE.

Elle est nécessaire.

AURELLY.

Si c'est , comme le dit ton fils , des affaires de compagnie...

MÉLAC PÈRE, embarrassé.

De compagnie... relatives à la compagnie... Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelque étranger?

AURELLY, riant.

Ha, ha, ha, ha.

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à temps pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurois laissé partir! (à Mélaç père.) Tu peux renvoyer les chevaux de poste.

MÉLAC PÈRE.

Pour quelle raison?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter est accordée à monsieur votre fils.

MÉLAC FILS, avec surprise.

L'emploi de mon père?

AURELLY, le contrefait plaisamment.

Hé oui! l'emploi de mon père.

MÉLAC FILS , à part.

Ah , Pauline !

SAINT-ALBAN , remet un papier à Mélaç pere.

En voici l'assurance. Quelque desir que j'aie eu de vous servir en cette affaire , je ne puis vous cacher que vous en devez toute la faveur aux sollicitations de monsieur Aurelly.

MÉLAC PERE.

Monsieur , son généreux caractere ne se dément point. Mais un autre avoit , dit-on , obtenu cette grace.

AURELLY, gaiement.

C'étoit moi.

MÉLAC PERE.

Ce solliciteur dont le crédit...?

AURELLY.

C'étoit moi.

MÉLAC FILS.

Cet homme qui avoit pris les devants...?

AURELLY.

C'étoit moi. Je m'en occupois depuis long-temps : ne m'a-t-il pas élevé une niece charmante ?

MÉLAC FILS , vivement.

Oui , charmante !

SAINT-ALBAN.

Ah ! charmante , en effet. (Mélaç fils rougit de son transport ; Saint-Alban le fixe avec curiosité.)

AURELLY, prenant les mains de Mélaç pere.

Ne m'a-t-il pas promis d'étendre ses soins jusqu'à mon fils , lorsqu'il sera en âge d'en profiter ! Il faut bien que j'établisse le sien , ha , ha , ha , ha...!

MÉLAC PERE , à part.

A quel ami je rends service !

MÉLAC FILS , vivement à Aurelly.

C'étoit donc cela qu'hier au soir... vous feigniez...

Quelle surprise , ah ! monsieur...! (à part.) Je ne me sens pas de joie : courons annoncer cette nouvelle à Pauline. (Il sort en courant.)

SCENE X.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MELAC PERE.

MÉLAC PERE.

Hé bien...! l'étourdi , qui oublie de vous faire ses remerciements !

AURELLY.

Tu renvoies les chevaux ?

MÉLAC PERE.

Mon voyage est indispensable.

AURELLY.

Encore ?

SAINT-ALBAN , à Aurelly.

Si c'est pour ce que je présume , je suppléerai à sa course. Mais , avant d'en parler, recevez mon compliment , monsieur, sur la distinction flatteuse que vous venez d'obtenir. Le plus digne usage des lettres de noblesse est sans doute de décorer des citoyens aussi utiles que vous.

AURELLY.

« Utiles ! voilà le mot. Qu'un homme, soit philosophe, qu'il soit savant, qu'il soit sobre, économe, ou brave : hé bien...! tant mieux pour lui. Mais , qu'est-ce que je gagne à cela , moi ? L'utilité dont nos vertus et nos talents sont pour les autres , est la balance où je pese leur mérite.

SAINT-ALBAN.

C'est à peu près sur ce pied que chacun les estime.

MÉLAC PÈRE, à part.

Comment faire maintenant pour partir ?

AURELLY.

Moi, par exemple. je me cite, parcequ'il en est question, je fais battre journellement deux cents métiers dans Lyon. Le triple de bras est nécessaire aux apprêts de mes soies. Mes plantations de mûriers, et mes vers en occupent autant. Mes envois se détaillent chez tous les marchands du royaume ; tout cela vit, tout cela gagne : et l'industrie portant le prix des matières au centuple, il n'y a pas une de ces créatures, à commencer par moi, qui ne rende gaiement à l'État un tribut proportionné au gain que son émulation lui procure.

SAINT-ALBAN.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

AURELLY.

Et tout l'or que la guerre disperse, messieurs, qui le fait rentrer à la paix ? Qui osera disputer au commerce l'honneur de rendre à l'État épuisé le nerf et les richesses qu'il n'a plus ? Tous les citoyens sentent l'importance de cette tâche : le négociant seul la remplit. Au moment que le guerrier se repose, le négociant a le bonheur d'être à son tour l'homme de la patrie.

SAINT-ALBAN.

Vous avez raison.

AURELLY.

Mais laissons cette conversation, monsieur : qui vous ramène sitôt en cette ville ?

SAINT-ALBAN.

Probablement le même objet qui faisoit partir monsieur de Mélaç. Ma compagnie me rappelle ; elle me charge... Vous permettez que nous traitions devant vous...

AURELLY.

Vous vous moquez. Pour peu que...

SAINT-ALBAN.

Il n'y a point de mystère. L'objet de ma mission est de rassembler tous les fonds de cette province éparés dans les caisses de nos divers receveurs, et de les faire passer sur-le-champ à Paris.

MÉLAC PÈRE, à part.

Qu'entends-je ?

AURELLY.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment.

SAINT-ALBAN.

J'avois d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris, dans ma tournée, que j'avois des grâces à rendre à l'exactitude de monsieur de Mélac : il m'a sauvé les trois quarts de l'ouvrage.

MÉLAC PÈRE, interdit.

Monsieur...

AURELLY.

Ah ! vous pouvez vous flatter, messieurs, que vous n'avez pas beaucoup de receveurs de cette fidélité : il est exact et toujours prêt. Il ne fait pas travailler vos fonds, lui.

SAINT-ALBAN.

Nous estimons trop monsieur de Mélac pour lui faire un mérite d'une chose aussi simple. Commençons donc par envoyer cet argent si désiré. Alors, dégagé de tous soins, je pourrai jouir du plaisir de philosopher quelques jours avec vous. (Mélac père paroît plongé dans une profonde rêverie. Saint-Alban continue à Aurelly.) A propos, monsieur, vous ne me dites rien de mademoiselle votre niece, la plus aimable...

AURELLY.

Monsieur, il lui est arrivé un grand malheur.

SAINT-ALBAN.

Un malheur !

AURELLY.

Oui, monsieur. Elle avoit arrangé pour ce soir le plus beau, le plus brillant concert...

SAINT-ALBAN.

Qui peut avoir renversé ce charmant projet ?

AURELLY.

Faut-il le demander ? notre philosophe. Il nous a remontré qu'en ce temps de crise, mille honnêtes gens étoient peut-être au désespoir sur les paiements ; et que ce ton de fête... Voyez son air consterné dès qu'on en parle.

MÉLAC PÈRE, revenant à lui.

Je... je rêveois aux diverses sommes qui m'ont été remises.

SAINT-ALBAN.

J'ai l'étatîci. Environ cinq cent mille francs. Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet ?

MÉLAC PÈRE, embarrassé.

Si vous vous reposiez quelques jours.

AURELLY.

Eh mais, tu pars...

MÉLAC PÈRE, plus troublé.

Je différerois...

SAINT-ALBAN.

Ah ! bon Dieu ! me reposer ! Il y a cinq nuits que je n'arrête point ; et ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la province étoient en vos mains, que j'ai repris ma route pour cette ville.

MÉLAC PÈRE, à part.

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, d'un ton dégagé.

Je suis d'une paresse... l'ennemi jure du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inac-

tion pour m'occuper d'affaires : mais aussi , quand je suis lancé , je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire aux yeux de ma compagnie.

AURELLY.

Moi , je vous conseille de vous enfermer avant le dîner ; la diligence part cette nuit , vous pourrez y placer le caisson.

SAINT-ALBAN.

C'est bien dit.

AURELLY.

S'ils font les difficiles , ils ont un fort ballot à moi ; votre argent prendra sa place : il est plus pressé que mon envoi.

SAINT-ALBAN.

Rien de plus obligeant.

AURELLY.

Allons , allons , débarrassez-vous la tête.

MÉLAC PÈRE , outré , à Aurelly.

Et vous..... n'embarrassez pas la vôtre , mon officieux ami.

AURELLY.

Comment donc !

MÉLAC PÈRE , déconcerté , à Saint-Alban.

Monsieur , vous me prenez dans un moment... au dépourvu...

SAINT-ALBAN.

Que dites-vous , monsieur ?

MÉLAC PÈRE.

Je dis... (à part.) Ah ! je sens la rougeur qui me surmonte.... Il faut l'avouer ; ce que vous me demandez est impossible.

SAINT-ALBAN.

Impossible ! Et vous partiez ?

MÉLAC PÈRE.

Il est vrai.

SAINT-ALBAN.

Savez-vous, monsieur, quels soupçons l'on pourroit prendre..?

AURELLY, vivement.

Fi donc, monsieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN, à Aurelly.

Je vous demande pardon ; mais l'air, le ton, les discours me paroissent si clairs. Ce voyage...

AURELLY.

N'y a-t-il pas mille raisons..?

SAINT-ALBAN.

Un instant, je vous prie. (à Mélaç pere.) Avez-vous touché le montant de toutes les recettes, monsieur, de Mélaç ?

MÉLAC PÈRE, accablé.

Je ne puis le nier.

SAINT-ALBAN.

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir ? (Mélaç pere ne répond rien.) Parlez, monsieur ; car mes ordres sont tels, que, sur votre réponse, il faut que je prenne un parti sur-le-champ. (Mélaç pere rêve, sa tête appuyée sur sa main.)

AURELLY, vivement.

Vous ne répondez pas ?

MÉLAC PÈRE, outré, à Aurelly.

Cruel homme ! (à Saint-Alban, d'un air accablé.) Je ne le puis, avant trois semaines au moins.

SAINT-ALBAN.

Trois semaines ! Il ne m'est pas permis d'accorder trois jours. L'argent est annoncé. — C'est avec regret, monsieur..

MÉLAC PÈRE.

Je ne saurois l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à la fois n'ont assailli un honnête homme.

(Il sort.)

AURELLY, criant.

Vous sortez ?

SCÈNE XI.

AURELLY, SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN.

Y concevez-vous quelque chose ?

AURELLY.

Je crois que la tête lui a tourné.

SAINT-ALBAN.

Vous sentez que je ne peux me dispenser...

AURELLY.

Ne prenez point encore de parti.

SAINT-ALBAN.

Monsieur... quoi que vous puissiez dire...

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Mélaç n'est pas capable d'une action vile ni malhonnête.

SAINT-ALBAN.

Songez donc qu'il partoît. Je répondrois de l'événement à ma compagnie.

AURELLY, vivement.

Monsieur... vous allez perdre un honnête homme, son fils, son état, son honneur, tout est abîmé, ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en suis au désespoir ; mais, n'étant que chargé d'ordres, il ne m'est pas permis de faire de grâces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ses cautions ? Que voulez-vous de plus ? Ne me fais garant de tout. Donnez-moi le temps d'éclaircir...

SAINT-ALBAN.

Un mot, à mon tour. Je ne dois pas prendre le change. Il ne s'agit plus de caution ici. C'est cinq cent mille francs qu'il faut, que j'ai annoncés, que la compagnie attend : avancerez-vous cette somme aujourd'hui ?

AURELLY.

A la veille du paiement ? Tout le crédit du plus riche banquier ne lui feroit pas trouver un sac dans Lyon.

SCÈNE XII.

AURELLY, PAULINE, SAINT-ALBAN.

PAULINE, inquiète.

Qu'a donc monsieur de Mélaç, mon oncle ? il sort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler, il s'est enfermé brusquement sans me répondre.

AURELLY.

Eh ! mon enfant ! Il se trouve un vide de cinq cent mille francs dans sa caisse, on ne sait ni comment, ni pourquoi. Je veux m'éclaircir : monsieur de Saint-Alban refuse le temps nécessaire.

PAULINE, effrayée.

Ah, monsieur ! si vous aviez de l'estime pour nous...

SAINT-ALBAN, tendrement.

De l'estime..!

AURELLY.

Seulement jusqu'à demain, que je puisse découvrir...

PAULINE.

Jusqu'à demain, monsieur, nous refuserez-vous cette grace ?

SAINT-ALBAN.

Ah ! mademoiselle, je donnerois ma vie pour vous obliger : mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnoître, vous qui remplissez si bien tous les vôtres.

AURELLY.

Différer d'un jour, est-ce une faveur incompatible... ?

SAINT-ALBAN.

N'abusez point de votre ascendant : il ne convient à ma mission, ni à mon honneur, que je vous écoute plus long-temps.

PAULINE, outrée.

Comme il vous plaira, monsieur ; mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de monsieur de Méjac, pour croire qu'on se trompe à son égard, et qu'il n'aura be-oïn ni de l'appui de ses amis ni des graces de ses chefs.

SAINT-ALBAN.

Puissiez-vous dire vrai, mademoiselle ! mais, dans l'état où sont les choses, il n'est pas décent que j'accepte un logement dans cette maison. Pardon, si je vous quitte.

AURELLY, avec chaleur.

Et moi, je ne vous quitte pas, en quelque endroit que vous alliez.

SCENE XIII.

PAULINE, dans l'accablement.

Qu'ai-je dit...! Un trouble affreux m'avoit saisie...
 Je ne l'ai pas assez ménagé.... Ma frayeur a-t-elle
 trahi mon secret...? O Mélac! S'il avoit lu dans mon
 cœur...! Quel mal j'aurois peut-être fait à ton pere!
 Il vient.

SCENE XIV.

PAULINE, MELAC FILS.

MÉLAC FILS entre d'une air transporté.

Pauline, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos
 yeux.

PAULINE.

Votre joie!

MÉLAC FILS.

Vous savez que rien ne m'intéresse, que ce qui
 peut nous rapprocher...

PAULINE.

Quel moment prenez-vous...! Et quel ton...!

MÉLAC FILS.

Dussiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux,
 c'est celui d'un amant qui peut désormais vous of-
 frir son cœur et sa main.

PAULINE.

L'un de nous est hors de sens.

MÉLAC FILS.

C'est moi! C'est moi! la joie qui me transporte...

PAULINE.

La joie!

MÉLAC FILS.

Votre oncle ne sort-il pas d'ici ?

PAULINE.

Tout ce que j'entends est si contraire à ses discours...

MÉLAC FILS.

Il aura voulu vous inquiéter.

PAULINE.

M'inquiéter...! Comment...? Pourquoi m'effrayer...?

MÉLAC FILS.

Ce n'est qu'un badinage obligeant.

PAULINE, avec dépit.

On n'en fait pas d'aussi cruel.

MÉLAC FILS.

Quelle charmante colere ! Elle me ravit : elle me touche plus que ma survivance même.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS, vivement.

Ils n'ont rien dit...! La survivance, oui, je l'ai enfin : Saint-Alban nous en a remis l'assurance ; votre oncle, qui le savoit, ne nous l'a caché que pour jouir de notre surprise. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle ; et , depuis un quart d'heure, je maudis les lâcheux qui m'arrêtent. Ah, Pauline ! au lieu de partager cette joie...

PAULINE, d'un ton étouffé.

Vous n'avez rien appris de plus ?

MÉLAC FILS.

Non.

PAULINE.

Je ne puis me résoudre à lui percer l'ame.

MÉLAC FILS.

Vous pleurez, ma chere Pauline !

PAULINE.

Malheureux...! Vous venez m'annoncer une nouvelle charmante, il faut que je vous en apprenne une horrible.

MÉLAC FILS.

On veut nous séparer?

PAULINE, hésitant.

Ah, Mélac! si ce qu'on dit est vrai... votre pere...

MÉLAC FILS.

Mon pere?

PAULINE.

On soupçonne...

MÉLAC FILS.

Quoi?

PAULINE.

Qu'il auroit détourné les fonds...

MÉLAC FILS.

L'argent de sa caisse?

PAULINE.

Voilà ce qu'ils ont dit.

MÉLAC FILS.

Quelle horreur!

PAULINE.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

MÉLAC FILS.

C'est une imposture; hier au soir j'y comptai cinq cent mille livres; mais il vous aime; et, s'il cherche à nuire à mon pere, croyez que c'est pour m'éloigner de vous.

PAULINE.

Puissiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter! Non, mon cher Melac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

MÉLAC FILS.

Vous m'aimez!

PAULINE.

Que cet aveu soutienne votre courage ! nous en aurons besoin. Saint-Alban est jaloux. Le sort de votre pere me fait trembler.

MÉLAC FILS.

Lui faites-vous , Pauline, l'injure de le croire coupable ?

PAULINE.

Ah ! ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un temps précieux. Courez à votre pere , allez le consoler.

MÉLAC FILS.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avoit que Saint-Alban qui l'accusât... mais mon oncle lui-même.

MÉLAC FILS.

Votre oncle !

PAULINE.

Il va revenir. Vous connoissez sa franchise , elle ne lui permet pas toujours de garder avec les malheureux les ménagements dont ils ont tant besoin...

MÉLAC FILS.

Vous me glacez le sang.

PAULINE.

Soyez présent aux explications : que votre bon esprit en previenne l'aigreur. Si votre pere est embarrassé, mon oncle est le seul dont on puisse esperer un prompt secours.

MÉLAC FILS, troublé.

Quoi ! votre oncle est persuadé...

PAULINE.

Craignez sur-tout de vous oublier avec lui : songez que notre sort en dépend. (avec une grande effusion.) Mon cher Melac... Dans le péril qui nous mé-

nace, ah...! vous m'aurez assez méritée, si vous réussissez à m'obtenir.

MÉLAC FILS.

O mélange inouï...! Non, je ne puis comprendre... N'importe, vous serez obéie. Je me contienrai. Vous connaîtrez, Pauline, s'il est des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute. (Il lui baise la main et ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MELAC PERE, MELAC FILS.

NÉLAC PERE, avec chagrin.
 Ne me suivez pas, mon fils.

MÉLAC FILS.

Lh! le puis-je, mon pere!

MÉLAC PERE.

Je vous l'ordonne.

MÉLAC FILS.

Vous abandonner dans un moment si fâcheux!

MÉLAC PERE.

Votre douleur m'importune... elle m'offense.

MÉLAC FILS.

Je connois trop mon pere pour soupçonner rien qui lui soit injurieux. Mais si votre bonté me laissoit percer un mystere...

MÉLAC PERE.

Mon fils!

MÉLAC FILS.

Refuserez-vous de m'indiquer les moyens de vous servir? d'adoucir au moins vos peines?

MÉLAC PERE.

Il est des devoirs dont ton âge et ta vivacité t'empêcheroient de sentir toute l'obligation.

MÉLAC FILS.

Vous m'avez appris à respecter tous ceux qui sont sacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils ; ce sont les vôtres.

MÉLAC PÈRE, avec bonté.

Mon ami, tu commences ta carrière quand je finis la mienne ; et l'on voit différemment. L'intérêt du passé touche peu les jeunes gens, ils sacrifient beaucoup à l'espérance. Mais quand la vieillesse vient nous rider le visage et nous courber le corps, dégoûtés du présent, effrayés sur l'avenir, que reste-t-il à l'homme ? L'unique plaisir d'être content du passé. (d'un ton plus ferme.) J'ai fait ce que j'ai dû ; je vous défends de me presser davantage.

MÉLAC FILS.

Les suites de cette journée me font mourir de frayeur.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban est généreux, il ne se déterminera pas légèrement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

MÉLAC FILS.

Ah ! mon père, si c'est là l'espérance qui soutient votre courage, le mien m'abandonne entièrement. Saint-Alban est notre ennemi.

MÉLAC PÈRE.

Ne faisons point injure, mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

MÉLAC FILS, vivement.

Il aime Pauline. Il n'est revenu que pour elle, il me croit son rival. Jugez s'il nous hait, et si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses...

MÉLAC PÈRE.

Elle pourroit l'indisposer. Mais quelle apparence que Saint-Alban... ?

MÉLAC FILS.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'alarme pour vous.

MÉLAC PÈRE.

D'où naîtroit sa jalousie? — Nuire à ses desseins! Nous! Y a-t-il un seul instant de notre vie où nous ne passions pas tous nos soins à faire entrer Aurelly dans des vues au si avantageuses pour sa nièce, si il avoit la folie de s'y refuser? Courez donc le tirer d'erreur, mon fils. — Mais non, il convient que ce soit moi-même; et ce soir... (Il fait un mouvement pour sortir.)

MÉLAC FILS, se mettant devant lui.

Ah, mon père! arrêtez... Elle m'aime, elle vient de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu sa foi que pour la trahir à l'instant!

MÉLAC PÈRE, surpris.

Reçu sa foi!

MÉLAC FILS.

Le premier usage que je ferois des droits qu'elle m'a donnés, seroit de les transmettre à mon ennemi!

MÉLAC PÈRE, s'échauffant.

Des droits? Quel discours! Quel délire!

MÉLAC FILS.

La céder à Saint-Alban me couvreroit de honte inutilement.

MÉLAC PÈRE.

Mon fils...

MÉLAC FILS.

Pauline outragée me mépriseroit sans ratifier cet indigne traité.

MÉLAC PÈRE, en colère.

Quoi donc, monsieur! me croyez-vous déjà si méprisable? Mon infortune a-t-elle éteint en vous le respect? Vous ne m'écoutez plus...

MÉLAC FILS.

Ah ! mon pere. Ah ! Pauline.

MÉLAC PERE.

Vous seriez-vous flatté qu'elle se donneroit à vous malgré son oncle ? vous la connoissez mal. Aurelly n'a jamais eu de vues sur vous : j'en suis certain. Quels sont donc vos projets ?

MÉLAC FILS.

Je suis au désespoir.

SCENE II.

AURELLY, MELAC PERE, MELAC FILS.

AURELLY, se met dans un fauteuil en s'essuyant le visage, et dit :

Me voilà revenu.

MÉLAC FILS, tremblant.

Vous quittez Saint-Alban, monsieur ; n'avez-vous rien gagné sur cet homme impitoyable ?

AURELLY, brusquement.

Saint-Alban n'est point dur : c'est un homme juste. Chargé par sa compagnie d'ordres pressants, il trouve un vide immense dans la caisse où il venoit puiser des ressources : il m'a objecté mes principes, je suis resté muet. Il alloit faire saisir les papiers de monsieur...

MÉLAC FILS, effrayé.

Saisir les papiers !

AURELLY.

A peine ai-je obtenu de lui le temps de venir prendre quelqu'éclaircissement sur une aventure aussi incroyable.

MÉLAC PÈRE.

Il m'est affreux de vous affliger : mais je n'en puis donner aucun, mon ami.

AURELLY.

Je rougirois toute ma vie d'avoir été le vôtre, si vous étiez coupable d'une si basse infidélité.

MÉLAC PÈRE.

Rougissez donc... car je le suis.

AURELLY, s'échauffant.

Vous l'êtes !

MÉLAC FILS.

Cela ne se peut pas.

AURELLY, d'un ton plus doux.

Avez-vous eu l'imprudencce d'obliger quelqu'un avec ces fonds ? Parlez. — Au moins vous avez une reconnaissance, un titre, une excuse qui permette à vos amis de s'employer pour vous ?

MÉLAC PÈRE, vivement.

Je n'ai pas dit que j'eusse prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MÉLAC FILS, tremblant.

Hier encore je l'ai vu, mon père.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, destinés à l'établissement de votre fils, où sont-ils ?

MÉLAC PÈRE.

Toutes les pertes du monde me toucheroient moins que l'impossibilité de justifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le silence avec moi ?

MÉLAC FILS.

Mon père...

MÉLAC PÈRE.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami...! je ne le suis plus.

MÉLAC FILS.

Ah, monsieur!

AURELLY.

« Si c'étoit moi », me disoit-il ce matin. — Ainsi donc, en défendant les malhonnêtes gens, c'étoit ta cause que tu plaidois?

MÉLAC PÈRE.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

AURELLY.

Avec quel sang froid...! Je mourois de douleur, si rien de semblable...

MÉLAC PÈRE, vivement.

Ami, je n'en suis que trop certain.

AURELLY.

Et tu soutiens mes reproches!

MÉLAC PÈRE.

Plût au ciel que j'eusse pu les éviter!

AURELLY.

En fuyant hontusement.

MÉLAC PÈRE.

Moi, fuir!

AURELLY.

Ne partiez-vous pas? — Je ne parle point du tort que tu fais à tes garants : mais, malheureux! n'avez-vous attendu pour vous deshonorer que le temps nécessaire pour apprendre à n'en point rougir?

MÉLAC FILS, pénétré.

Ah! monsieur.

MÉLAC PÈRE, avec dignité.

N'avez-vous jamais été le à né pour l'action même dont votre vertu se glorifioit?

AURELLY, s'échauffant.

Invoker la vertu lorsqu'on manque à l'honneur!

MÉLAC FILS, d'un ton sombre.

Monsieur...

MÉLAC PÈRE, avec douceur.

Aurelly, je puis beaucoup souffrir de vous.

AURELLY, avec feu.

Les voilà donc ces philosophes ! Ils font indifféremment le bien ou le mal, selon qu'il sert à leurs vues... !

MÉLAC FILS, plus fort.

Monsieur Aurelly... !

AURELLY.

Vantant à tous propos la vertu, dont ils se moquent, et ne songeant qu'à leurs intérêts, dont ils ne parlent jamais.. !

MÉLAC FILS, s'échauffant.

Monsieur Aurelly... !

AURELLY, plus vite.

Comment un principe d'honnêteté les arrêterait-il, eux qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes !

MÉLAC PÈRE, avec douleur.

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même...

AURELLY, en fureur.

Un honnête homme qui s'est trompé ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

MÉLAC PÈRE.

Il est des moments où, forcé de se taire, il doit se contenter du témoignage de son cœur.

AURELLY, hors de lui.

Le témoignage de son cœur ! L'intérêt personnel renverse ici toutes les idées !

MÉLAC PÈRE, emporté par la chaleur d'Aurelly.

Eh bien ! injuste ami... (à part.) Ah dieux ! qu'allois-je faire !

AURELLY.

Tu voulais parler.

MÉLAC PÈRE, avec chagrin.

Je ne répondrai plus. (Il va s'asseoir.)

AURELLY, indigné.

Va! tu me fais bien du mal; tu me rends à jamais soupçonneux, méfiant et dur. Toutes les fois que je verrai l'empreinte de la vertu sur le visage de quelqu'un, je me souviendrai de toi.

MÉLAC FILS, en colère.

Finissez, monsieur.

AURELLY.

Je dirai : ce masque imposteur m'a séduit trop long-temps, et je fuirai cet homme.

MÉLAC FILS.

Finissez, vous dis-je. Quittez ce ton outrageant! De quel droit osez-vous le prendre avec mon père?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme? Celui que toute une honnête a sur un coupable.

MÉLAC FILS.

L'est-il à votre égard?

AURELLY.

Oui, puisqu'il se manque à lui-même,

MÉLAC FILS, outré.

Arrêtez, ou je ne garde plus de mesures avec vous...

MÉLAC PÈRE, se levant.

Quel emportement, mon fils! il a raison; et si j'avois à rougir de ma conduite, les reproches de cet honnête homme... Laissez-nous.

SCÈNE III.

AURELLY, PAULINE, MELAC FILS,
MELAC PERE.

PAULINE.

Un instant a détruit le bonheur et la paix de notre maison! — Ah! mon oncle.

AURELLY.

Tu me vois entre la conduite du père qui m'indigne, et la présomption du fils qui me menace.

PAULINE.

Lui...! vous, Mélac!

MÉLAC FILS, tremblant.

Il outrage mon père sans ménagement. J'ai longtemps souffert...

PAULINE, bas.

Imprudent!

MÉLAC FILS.

Pauline!

MÉLAC PERE, à son fils.

Sortez, je vous l'ordonne.

MÉLAC FILS, furieux.

Oui, je sors. (à part.) Mais l'odieux instigateur de tant de cruauté...

PAULINE, avec effroi.

Il va se perdre.

MÉLAC PERE, saisit le bras de son fils.

Qu'avez-vous dit?

MÉLAC FILS, hors de lui.

J'ai dit... (il se retient pour cacher son projet.) que je ne vis jamais tant de cruauté. (Il sort.)

SCENE IV.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC PÈRE.

PAULINE, le regardant aller avec effroi.

Ciel! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

AURELLY.

Il s'obstine au silence; et je ne puis rien découvrir.

PAULINE, à Mélac père.

Ah! mon bon ami! Pourquoi craignez-vous de déposer votre secret dans le sein de mon oncle? Il vous aime de si bonne foi!

AURELLY, indigné.

Moi! je l'aime?

PAULINE, avec ardeur.

Oui, vous l'aimez : ne vous en défendez pas.

AURELLY, douloureusement.

Eh bien! oui, je l'aime, et c'est ma honte; mais je ne l'estime plus, voilà mon malheur. Il m'est affreux de renoncer à l'opinion que j'avois de lui. La perte entière de ma fortune m'eût été moins sensible.

MÉLAC PÈRE, attendri.

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta généreuse colère me pénètre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons...

AURELLY.

En est-il contre mes instances? Parle, malheureux. Coupable ou non, si je puis te servir...

PAULINE.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

MÉLAC PÈRE, péné ré.

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable — je le deviendrais si je restois ici plus long-temps. La moindre indiscretion... Ce moment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous? Croyez que pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens il faut l'être soi-même. (Il sort.)

SCÈNE V.

AURELLY, PAULINE.

PAULINE.

Je sens qu'il dit vrai.

AURELLY, encore échauffé.

Quel argument. Et les fripons aussi se plaisent avec les honnêtes gens: car ils trouvent leur compte dans la bonne foi de ceux-ci. (plus doux.) Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué jusqu'au fond de l'ame.

PAULINE.

Non, il n'est pas coupable. — Il aura rendu quelque grand service, dont tout le mérite, à ses yeux, est peut-être de rester ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité...!

PAULINE.

Avec un homme du caractère de monsieur de Mélaç, je suis tentée de respecter tout ce que je ne puis comprendre.

AURELLY.

Quelqu'usage qu'il ait fait de ces fonds, il est inexusable... Et partir!

PAULINE.

Une voix intérieure me dit que ce crime appa-

rent est peut-être en lui le dernier effort d'une vertu sublime. (d'un ton moins assuré.) Et son malheureux fils, mon oncle, ne vous fait-il pas compassion? A quelle extrémité l'amour de son père vient de le porter contre vous, qu'il chérit si parfaitement!

AURELLY.

Il est vif; mais son cœur est honnête. Eh! ma Pauline! ce que je regrette le plus est de n'avoir pu fonder sur lui le bonheur de mes vieux jours.

PAULINE, à part.

Qu'entends-je! (haut.) Ah! monsieur, n'abandonnez pas votre ami : soyez sûr qu'il justifiera ce que vous aurez fait pour lui.

AURELLY.

Ta faiblesse diminue la honte que j'avois de la mienne. Tu me presses de le servir... apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Albau.

PAULINE.

Il la refuse?

AURELLY.

Il m'a montré des ordres si formels..! Il ne peut différer d'envoyer la somme annoncée.

PAULINE, d'un ton insinuant.

N'y a-t-il donc aucun moyen de la faire cette somme?

AURELLY.

Cinq cent mille francs! A la veille du paiement? Crois, mon enfant, que, sans les fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment, j'eusse été moi-même fort embarrassé.

PAULINE.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez beaucoup de ces effets que l'on pouvoit fondre au besoin.

AURELLY,

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cent mille francs chez mon ami Préfort.

PAULINE.

Chez monsieur de Préfort.. Et ne sont-ils pas bons?

AURELLY.

Excellents, pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas : il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt... sacré.

PAULINE.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

AURELLY, avec chaleur.

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux? La seule chose peut-être sur laquelle il ne puisse y avoir de composition, c'est un dépôt. De l'argent prêté, on l'a reçu pour s'en servir; mille raisons peuvent en faire excuser le mauvais emploi; mais un dépôt... Il faut mourir auprès.

PAULINE.

Si l'on parloit à celui de qui vous le tenez?

AURELLY.

Apprends qu'il n'en a ramassé les fonds que pour acquitter une dette immense. Il les destine à réparer, s'il peut, des torts..! Mais tu m'accuserois de dureté... Tu veux le voir - parle-lui, j'y consens : il est prêt à l'entendre; et cet homme... c'est moi.

PAULINE, avec joie.

Ah! je respire. Nos amis seront sauvés.

AURELLY.

Avant que d'être généreux, Pauline, il faut être juste.

PAULINE.

Qui oseroit vous taxer de ne pas l'être?

AURELLY.

Toi-même, à qui je vais enfin confier le secret de cet argent. Écoute, et juge-moi... Je fus jeune et sensible autrefois. La fille d'un gentilhomme (peu riche à la vérité) m'avoit permis de l'obtenir de ses parents. Ma demande fut rejetée avec dédain. Dans le désespoir où ce refus nous mit, nous n'écoutâmes que la passion. Un mariage secret nous unit. Mais la famille hautaine, loin de le confirmer, renferma cette malheureuse victime, et l'accabla de tant de mauvais traitemens qu'elle perdit la vie en la donnant à une fille... que les cruels déroberent à tous les yeux.

PAULINE.

~~Cela est bien inhumain!~~

AURELLY.

Je la crus morte avec sa mère : je les pleurai long-temps. Enfin j'épousai la nièce du vieux Charadin, celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hasard me fit découvrir que ma fille étoit vivante. Je me donnai des soins. Je la retirai secrètement; et, depuis la mort de ma femme, j'ai pris tous les ans sur ma dépense une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu, mon enfant, qu'il y ait un dépôt plus sacré?

PAULINE.

Non, il n'en est pas.

AURELLY.

Puis-je toucher à cet argent?

PAULINE.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Mélac! Mais vous êtes attendri; je le suis moi-même. Pourquoi donc cette infortunée m'est-elle inconnue? Pourquoi me

faites-vous jouir d'un bien-être et d'un état qui lui sont refusés?

AURELLY.

Tu connois le préjugé. Ma niece est honorablement chez moi ; ma fille ne pouvoit y demeurer sans scandale ; et celui qui a manqué à ses mœurs n'en est pas moins tenu de respecter celles des autres.

PAULINE, avec chaleur.

Je brûle de m'acquitter envers elle de tout ce que je vous dois ; allons la trouver. Faisons-lui part de nos peines. Elle est votre fille ; peut-elle n'être pas compatissante et généreuse ?

AURELLY.

Que dis-tu, Pauline ? Tout son bien ! le seul dédommagement de son infortune, tu veux le lui arracher !

PAULINE.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

AURELLY.

Elle se doit la préférence.

PAULINE.

Elle peut nous l'accorder.

AURELLY.

Mettez-vous en sa place... Une telle proposition...

PAULINE.

Ah ! comme j'y répondrois !

AURELLY.

Si elle nous refuse ?

PAULINE.

Nous ne l'en aimerons pas moins ; mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

AURELLY.

Tu l'exiges ?

PAULINE, vivement.

Mille, mille raisons me font un devoir de la connoître.

AURELLY, d'une voix étouffée.

Ah! ma Pauline.

PAULINE.

Qu'avez-vous?

AURELLY.

Ta sensibilité m'ouvre l'ame ; et mon secret...

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon secret... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE.

Mon oncle...

AURELLY.

Ton oncle!

PAULINE.

Quels soupçons!

AURELLY.

Tu vas me hair.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY.

O précieux enfant!

PAULINE.

Achevez.

AURELLY, lui tend les bras.

Tu es cette fille chérie.

PAULINE, s'y jette à corps perdu.

Mon pere!

AURELLY, la soutient.

Ma fille! ma fille! la premiere fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer si douloureusement!

PAULINE, veut se mettre à genoux.

Ah, mon pere!

AURELLY, la retient.

Mon enfant..., console-moi : dis-moi que tu me

pardonne le malheur de ta naissance ; combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un sort si cruel !

PAULINE, avec un grand trouble.

N'empoisonnez pas la joie que j'ai d'embrasser un pere si digne de toute mon affection.

AURELLY.

Eh bien ! ma Pauline ! Ma chere Pauline ! (car ta mere que j'ai tant aimée se nommoit ainsi.) ordonne, exige. Tu m'as arraché mon secret : mais pouvois-je disposer de ton bien sans ton aveu ?

PAULINE.

C'est le vôtre, mon pere. Ah ! s'il m'appartenoit... !

AURELLY.

Il est à toi : plus des deux tiers est le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maison. Prescris-moi seulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui.

PAULINE, vivement.

Peut-elle être doutense ! Mon pere, allez, prenez ce bien ; offrez ces effets à Saint-Alban : qu'ils servent à le désarmer, à sauver nos amis.

AURELLY.

Que te restera-t-il ?

PAULINE.

Vos bontés.

AURELLY.

Je puis mourir.

PAULINE.

Cruel, que vous êtes !

AURELLY, la serre contre son sein.

Mon cœur est plein : le tien l'est aussi. Retire-toi. Il faut que je me remette un moment du trouble où cette conversation m'a jeté.

PAULINE, avec un sentiment profond.

Ah, Mèlac... ! Que je suis heureuse... ! (Elle sort.)

SCENE VI.

AURELLY.

Je suis tout ému. Quel prix la reconnoissance de cette enfant met aux soins qu'il s'est donnés pour son éducation...! Allons donc. Il faut le tirer de ce mauvais pas, toute misérable qu'est sa conduite. Ce qu'il ne mérite plus, je me le dois... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans... pour son fils, qui est un bon sujet... Le plus pressé maintenant, c'est de voir le fermier-général. (Il soupire.) Non, je ne regrette point l'argent; mais c'est qu'au fond du cœur, je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

FIN DU TROISIEME ACTE.

 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ.

IMBÉCILLE ! benêt ! Fais par-ci , va-t'en là . Qu'on
 « ferme ma porte pour tout le monde . Laisse entrer
 « monsieur Saint-Alban » . Mille ordres à la fois !
 Comme si on étoit un sorcier pour retenir tout ça... !
 Parcequ'ils sont en querelle , il faut qu'un pauvre
 domestique... Euh ! que je voudrois bien... ! Je vou-
 drois que chacun ne fût pas plus égaux l'un que
 l'autre . Les maîtres seroient bien attrapés... ! Oui !
 et mes gages , qui est-ce qui me les paieroit ?

SCÈNE II.

SAINT-ALBAN, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN.

Monsieur Aurelly est-il au logis , André ?

ANDRÉ.

Non , monsieur . pour personne ; mais ce n'est pas
 pour monsieur que je dis ça : il faut que vous en-
 triez , vous . Il va descendre ; monsieur veut-il que
 je l'aille avertir ?

SAINT-ALBAN.

Non; il peut être occupé; j'attendrai. (il se promene, et dit à lui-même :) Le devoir me presse d'agir... l'amour me retient... la jalousie... Non! jamais mon cœur ne fut plus tourmenté. S'aimeroient-ils? La douleur qu'elle a laissé voir ce matin étoit trop vive...! André?

ANDRÉ.

Monsieur m'appelle?

SAINT-ALBAN, à part.

Ce garçon est naïf; faisons-le jaser. (haut, en s'asseyant.) Mon cher André?

ANDRÉ.

Monsieur est plus bon que je ne mérite.

SAINT-ALBAN.

Où est ta jeune maîtresse?

ANDRÉ.

Ah! monsieur, on étoit si gai les autres voyages, quand vous arriviez! ce n'est pas par intérêt que je le dis: mais de ce que vous ne logez plus ici, ça fait une peine à tout le monde... Mamselle, pleure, pleure, pleure; et notre maître...! On a servi le dîner: monsieur de Mélac, son fils, personne ne s'est mis à table; ni Monsieur non plus... ni mamselle, non plus.

SAINT-ALBAN, à lui-même.

Ni mademoiselle non plus! pleurer! ne rien prendre! il y a plus que de l'amitié; la reconnoissance ne va pas si loin.

ANDRÉ.

Moi, je suis si triste, qu'en vérité, hors mes repas, tout est resté à faire aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Mais, dis-moi, André, est-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier?

BEAUMARCHAIS. I.

7

ANDRÉ.

Oh ! que oui , très souvent : bien des gens de Lyon l'ont demandée ; mais bernique , pas pour un diantre , notre maître s'y entête.

SAINT-ALBAN.

Et ces refus paroissent-ils la contrarier , l'affliger ?

ANDRÉ.

Elle ! ah ! vous la connoissez bien ! un mari ! elle s'en soucie... comme moi ; pourvu qu'elle soit obligee à ravir , qu'elle veille sur toute la maison , qu'elle épargne le bien de son oncle , et qu'elle donne tout son chétif avoir aux pauvres gens , elle est gaie comme pinçon.

SAINT-ALBAN , à part.

Quel éloge ! dans un bouche mal-adroite ! il m'enflamme. (il tire sa bourse.) Tiens , ami , prends ceci , et dis-moi encore...

ANDRÉ.

Un louis ! Oh ! mais... si ce que monsieur voudroit savoir étoit un mal !...

SAINT-ALBAN.

Non ; c'est ton honnêteté que je récompense. Nous raisonnons... entre tous les gens qui ont des vues sur la demoiselle , j'aurois pensé que le jeune Mélac...

ANDRÉ.

Eh bien ! Monsieur me croira s'il voudra ; mais cette idée-là m'est aussi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça feroit un bien gentil ménage ?

SAINT-ALBAN , avec chagrin.

Elle et lui ?

ANDRÉ.

Ah ! c'est qu'elle est si joliment tournée à son humeur ! et c'est qu'il l'aime ! il l'aime !

SAINT-ALBAN, à lui-même.

Il l'aime!... Pourquoi m'en troubler? J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimeroit pas!

ANDRÉ.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

SAINT-ALBAN.

Et... crois-tu que ta jeune maîtresse lui accorde du retour?

ANDRÉ, cherchant à comprendre.

Du retour?

SAINT-ALBAN.

Oui.

ANDRÉ, riant naïvement.

Ha, ha, ha! je vois bien à peu près ce que Monsieur veut dire. — Mais tenez, il ne faut point mentir; en conscience, tout ce que je sais, c'est que je sais bien que je n'en sais rien.

SAINT-ALBAN, à lui-même.

S'il en étoit préféré; dans l'intimité où vivent leurs parents, auroit-on manqué de les unir?

ANDRÉ.

Ils ne sont pas désunis pour ça. Quoiqu'elle le gronde toujours, il ne sauroit être une heure sans venir faire le patelin autour d'elle, et, quand il peut attraper quelque morale, il s'en va content...!

SAINT-ALBAN.

C'est assez, ami. (à lui-même.) Sans doute ils attendoient cette survivance pour conclure... et moi je l'apporte! Je forge l'obstacle que je redoute! ah! ma jalousie s'en irrite... Qu'on est prêt d'être injuste quand on est amoureux!

ANDRÉ, à part.

Il faut que ces grands génies aient bien de l'esprit, de pouvoir penser comme ça tout seul à quelque chose. J'ai beau faire, moi; dès que je veux son-

ger à penser, je m'embrouille, et l'envie de dormir me prend tout de suite.

(Il sort, voyant entrer son maître.)

SCENE III.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

AURELLY.

Ah! monsieur, pardon; vous m'avez prévenu, j'allois passer chez vous.

SAINT-ALBAN.

Je viens vous dire qu'il m'est impossible de différer plus long-temps. Cette journée presque entière, accordée à vos instances, n'a mis aucun changement dans nos affaires.

AURELLY.

Elle en a mis beaucoup.

SAINT-ALBAN.

A-t-on trouvé les fonds?

AURELLY.

J'en fais bon pour Mélac.

SAINT-ALBAN.

Vous payez les cinq cent mille francs?

AURELLY.

Cent mille écus que j'emprunte, le reste à moi; le tout en un mandat sur mon correspondant de Paris, payable à votre arrivée.

SAINT-ALBAN, à part.

Le mariage est certain, on ne fait pas de tels sacrifices... (Haut.) J'admire votre générosité. Je recevrai la somme que vous offrez; mais... je ne puis me dispenser de rendre compte...

AURELLY.

Quelle nécessité?

SAINT-ALBAN.

Ce que vous faites pour Mélac ne le lave pas de l'abus de confiance dont il s'est rendu coupable.

AURELLY.

Lorsqu'on ne vous fait rien perdre ?

SAINT-ALBAN.

La même chose peut arriver encore, et vous ne serez pas toujours d'humeur...

AURELLY.

En ce cas, monsieur... je reprends ma parole : c'est son honneur seul qui me touche ; et si je ne le sauve pas en acquittant sa dette, il est inutile que je me dépouille gratuitement.

SAINT-ALBAN.

Vous désapprouvez ma conduite ?

AURELLY.

Je n'entends rien à votre politique. Que Mélac soit coupable de mauvaise foi, ou seulement d'imprudence, en rejetant mes conditions, vous risquez...

SAINT-ALBAN.

Je ne les rejette pas ; mais il faut m'expliquer.

AURELLY.

J'écoute.

SAINT-ALBAN.

Vous voulez sa grace entière ?

AURELLY.

Sans restriction.

SAINT-ALBAN.

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

AURELLY.

Quelle étendue y donnez-vous ?

SAINT-ALBAN.

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous

n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur ?

AURELLY.

Il y auroit encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

SAINT-ALBAN.

Les intérêts de la compagnie à convert par vos offres, on peut faire grace à votre homme de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrois coupable, si je lui confiois plus long-temps une recette...

AURELLY.

Vous lui ôtez sa place !

SAINT-ALBAN.

La lui laisseriez-vous ?

AURELLY.

Ah, monsieur ! je vous prie...

SAINT-ALBAN.

Faites un pas de plus.

AURELLY.

Comment ?

SAINT-ALBAN.

Vous avez de l'honneur : osez me le conseiller. (Aurelly baisse la tête sans répondre.) J'espère que vous distinguerez ce que je puis accorder, et ce que le devoir m'interdit ; j'accepte l'argent, je me tairai : mais j'exige qu'il se défasse, à l'instant, de son emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

AURELLY.

J'avoue qu'il n'est pas digne de le garder ; mais son fils ? cette survivance ? tant de démarches pour l'obtenir... ?

SAINT-ALBAN.

Son fils ! qui nous en répondroit ?

AURELLY.

Moi.

SAINT-ALBAN.

C'est beaucoup faire pour eux.

AURELLY.

J'ai vingt moyens de m'assurer de lui.

SAINT-ALBAN, rêvant.

J'avoue que... je... je n'ai point d'objection personnelle contre le jeune homme ; et, dans le dessein où je suis de vous demander une grace pour moi-même...

AURELLY.

Je pourrais vous obliger ?

SAINT-ALBAN.

Sur un point de la plus haute importance.

AURELLY, vivement.

Tenez-moi bien déshonoré si je vous refuse.

SAINT-ALBAN.

Puisque vous m'encouragez, je vais parler. Vous connoissez ma fortune, mes mœurs ; vous avez une niece adorable ; elle m'a charmé ; je l'aime, et je vous demande sa main, comme la plus précieuse faveur...

AURELLY, stupéfait.

Vous me demandez... ma Pauline ?

SAINT-ALBAN.

Auriez-vous pris des engagements ?

AURELLY, embarrassé.

En vérité, ce n'est pas cela ; mais si vous la connoissiez mieux...

SAINT-ALBAN.

Je l'ai plus étudiée que vous ne pensez

AURELLY.

Cette enfant n'a pas de fortune.

SAINT-ALBAN.

Sur un mérite comme le sien, c'est une différence imperceptible.

AURELLY, à part.

Comment sortir de ce nouvel embarras !

SAINT-ALBAN.

Vous m'avez flatté que je ne serois point rejeté.

AURELLY.

Monsieur... ! vous n'êtes pas fait pour l'être...

SAINT-ALBAN.

Et cependant...

AURELLY, embarrassé.

Soyez certain qu'elle est trop honorée de votre recherche, et que l'obstacle ne viendra pas de ma part. Mais...

SAINT-ALBAN.

Vous me la refusez ?

AURELLY.

Croyez que... Avant de vous répondre, il faut que je prévienne ma niece.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, monsieur, que vous n'avez point d'engagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Mélac ?

SAINT-ALBAN.

Ce soir nous en terminerons deux à la fois.

SCENE IV.

AURELLY.

Il sort mécontent. Qu'est-ce que ce monde, et comme on est ballotté... ! Le pere et le fils sont perdus, s'il se croit refusé... Et comment oser l'accepter — L'argent ! l'argent les sauvera-t-il encore ? N'importe, ôtons-lui ce prétexte de leur nuire... et demandez-moi pourquoi tout ce désordre ? Parce-

qu'un misérable homme, qu'il ne faudroit jamais regarder, si l'on faisoit son devoir, oublie le sien, et pour un vil intérêt...

SCÈNE V.

AURELLY, DABINS.

AURELLY continue.

D'où sortez-vous donc ? Dabins ? Voilà quatre fois que j'entre au bureau pour vous parler.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY.

AURELLY, apercevant M. de Mélac.

Ah ! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller que de se mettre en colere.

SCÈNE VII.

DABINS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE, le regardant aller.

O respectable ami ! (à Dabins.) Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, monsieur Dabins ?

DABINS.

Monsieur, c'est avec douleur que je le dis : il n'est plus temps de se taire, il faut tout déclarer.

MÉLAC PÈRE, échauffé.

Qu'est-ce à dire ? tout déclarer !

DABINS.

L'affaire est sur le point d'éclater : les apparences vous accusent.

MÉLAC PÈRE.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'est jugé coupable.

DABINS.

Qu'opposerez-vous aux faux jugemens, à l'injure, aux clameurs?

MÉLAC PÈRE.

Rien : le silence, et la fermeté que donne l'estime de soi-même.

DABINS.

Les biens de votre ami sont suffisants... on prendra des mesures....

MÉLAC PÈRE, impatient.

Et, si je dis un mot, il manque demain matin.

DABINS, du même ton.

Et, si vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce soir même... Non, je ne puis souffrir...

MÉLAC PÈRE, violemment.

Monsieur Dabins, souvenez-vous que votre père mourant ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfaisance : souvenez-vous que je vous ai élevé ; que je vous ai placé chez Aurelly ; que mon estime seule vous a valu sa confiance : voulez-vous la perdre cette estime ? et le premier devoir de l'honnête homme n'est-il pas de garder le secret confié ?

DABINS.

Eh ! monsieur, quand la discrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir...

MÉLAC PÈRE.

A qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts ? -- Mais, je m'échauffe, et deux mots vous fermeront la bouche. De quoi s'agit-il en ce

commun effroi? De peser les risques de chacun, et d'écarter le plus pressant?

D A B I N S.

Oui, monsieur.

M É L A C P E R E.

Si je me préfère à mon ami, quel sera son sort? La confiance publique dont un négociant est honoré ne souffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puisse alléguer, après un défaut de paiement, le coup fatal au crédit est porté : c'est un mal sans remède; et, pour Aurelly, c'est la mort.

D A B I N S.

Il y a tout lieu de le craindre.

M É L A C P E R E.

Si je me tais, un soupçon tient, il est vrai, mon honneur en souffrance; mais, à l'aveu d'un service que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me juge, il est même douteux qu'on m'en fasse un reproche. Ayant donc à choisir entre sa perte inévitable et le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aie pris conseil d'une aveugle amitié qui pût déshonorer mon jugement? Non, monsieur; j'ai prononcé comme un tiers l'auroit fait, en préférant, non ce qui me convient, mais ce qui convient aux circonstances; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu?

D A B I N S.

Monsieur, je me tairai; mais, pour l'exemple des hommes, il faudroit bien que de pareils traits....

M É L A C P E R E.

Laissons la maxime et l'éloge aux oisifs. Faisons notre devoir : le plaisir de l'avoir rempli est le seul prix vraiment digne de l'action. — Que fait mon fils? J'en suis inquiet : l'avez-vous vu?

DABINS.

Ah ! c'est pour lui sur-tout que je vous presse ; il a répandu devant moi des larmes si ameres, et m'a quitté avec une impatience, un sentiment si douloureux !... Mais quel danger de vous confier à lui ! Encouragé par votre exemple, il se calmeroit, il vous consoleroit.

MÉLAC PÈRE.

Me consoler ! Mon ami, l'expérience de toute ma vie m'a montré que le courage de renfermer ses peines augmente la force de les repousser : je me sens déjà plus foible avec vous que dans la solitude. Eh ! quel secours tirerois-je de mon fils ? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme ; et, si je suis à peine maître de mon secret, comment contiendrois-je cette ame neuve et passionnée ?...

SCÈNE VIII.

MELAC PÈRE, DABINS ; MELAC FILS, plonge dans une noire rêverie.

MÉLAC PÈRE.

Le voici. Vous l'avez bien dépeint. (Ils se retirent au fond du salon.)

DABINS.

Eh ! parlez-lui, Monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Sauvons-nous d'un attendrissement inutile.

SCENE IX.

MELAC FILS.

(Il marche lentement , d'un air absorbé , et s'échauffe par degrés en parlant.)

Ah ! cet odieux Saint-Alban , je l'ai cherché partout sans le rencontrer... Le déshonneur de mon pere est-il déjà public ? On s'éloigne... on me fuit... Je perds en un instant la fortune , l'honneur, toutes mes espérances... et Pauline... Pauline !... Elle m'évite à présent... La générosité est un accès... la chaleur d'un moment... mais la réflexion a bientôt détruit ce premier prestige de la sensibilité.

SCENE X.]

PAULINE, MELAC FILS.

(Pauline a entendu les dernières phrases de son amant ; elle voit sa douleur, et s'approche avec une vive émotion.)

MÉLAC FILS l'aperçoit, et continue.

Qu'une stérile compassion ne vous ramene pas , mademoiselle : je sais que je vous ai perdue : je connois toute l'horreur de mon sort : laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel... !

MÉLAC FILS.

Vos consolations ne pourroient que l'irriter.

BEAUMARCHAIS. I.

8

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste et dur ! La crainte qu'on ne pense mal de vous vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déjà fait manquer à mon oncle...

MÉLAC FILS, avec feu.

Il insultait mon pere. Avec quelle cruauté il lui développait tout ce que notre situation a d'odieux ! S'il n'eût pas été votre oncle...

PAULINE.

Ingrat ! à l'instant où vous allez tout lui devoir, pendant que son attachement lui fait payer toute la somme à Saint-Alban...

MÉLAC FILS, avec joie.

Que dites-vous ? Il nous sauve l'honneur.

PAULINE.

Il va plus loin... son cœur, qui vous chérit...

MÉLAC FILS, vivement.

Achievez, Pauline, achevez : ne craignez pas de mettre le comble à ma joie. Il me donne sa niece ?

PAULINE, timidement.

Ah, Mélac... ! ne parlez plus de sa malheureuse niece.

MÉLAC FILS.

Comment ?

PAULINE.

Sa fille...

MÉLAC FILS.

Sa fille !

PAULINE.

Sa fille, fruit d'une union ignorée, qui vous connoît, qui vous aime, offre à votre pere cent mille écus qu'elle tient des dons et des épargues du sien...

MÉLAC FILS, avec indignation.

Au prix de m'épouser !... Nous n'étions pas assez avilis ; il nous manquoit cet opprobre.

PAULINE, pleurant.

J'ai bien prévu que votre ame orgueilleuse rejetteroit un pareil bienfait.

MÉLAC FILS, furieux.

Il me fait horreur. Le service, et celui qui l'offre, et celle qui le rend, je les déteste tous... C'étoit donc pour cela qu'il éloignoit toute idée de notre union ? Il me gardeit cette honte : il me méprisoit, même avant que le malheur m'eût réduit à souffrir tous les outrages. Mais, je le jure à vos pieds, Pauline, fût-elle cent fois plus généreuse, la fille sans nom, sans état, et désavouée de ses parents, ne m'appartiendra jamais.

PAULINE.

Vous la connoissez mal ; elle n'a eu en vue que votre pere.

MÉLAC FILS.

Mon pere ! faut-il donc nous sauver d'une infamie par une autre ?... Vous pleurez, ma chere Pauline ! Craignez-vous que la nécessité ne me fasse enfin contracter un indigne engagement ?

PAULINE, outrée.

Non, je ne suis plus même assez heureuse pour le craindre. Vous avez prononcé votre arrêt et le mien. Cette infortunée, que vous insultez avec tant d'inhumanité...

MÉLAC FILS, effrayé.

Cette infortunée ?

PAULINE.

Elle est devant vos yeux.

MÉLAC FILS.

Vous ?

PAULINE , tombant sur un siège.

J'avois le cœur percé de cette nouvelle , et vous avez achevé de le déchirer.

MÉLAC FILS , à ses pieds.

O douleur !... Pauline ! ne me tendiez-vous ce piège que pour me rendre aussi coupable ?

PAULINE.

Laissez-moi.

MÉLAC FILS.

Pourquoi ne pas m'apprendre ?...

PAULINE.

L'avez-vous permis . Votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité. Monsieur, il n'est plus temps de désavouer vos sentiments.

MÉLAC FILS se relève furieux.

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur qui fut votre ouvrage ? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir que vous avez causé vous-même ? Je voyois les puissants ressorts qu'on faisoit agir contre nous. Je disois : je la perds. Je m'armoiois , à vos yeux , de toute la force dont je prévoyois avoir besoin. Suis-je donc un dénature ! un monstre ! Et quel est l'homme assez barbare pour imputer à d'innocentes créatures un mal qu'elles ne purent empêcher ?

PAULINE , pleurant.

Non , non.

MÉLAC FILS , plus vite.

La faute de leurs parents leur ôte-t-elle une qualité ? une seule vertu ? Au contraire , Pauline , et vous en êtes la preuve , il semble que la nature se plaise à les dédommager de nos cruels préjugés par un mérite plus essentiel.

PAULINE.

Ce préjugé n'en est pas moins respectable.

MÉLAC FILS , avec chaleur.

Il est injuste , et je mettrai ma gloire à le fouler
aux pieds.

PAULINE.

Il subsistera dans les autres.

MÉLAC FILS.

Mon bonheur dépend de vous seule.

PAULINE.

On se lasse bientôt d'un choix qui n'est approuvé
de personne.

MÉLAC FILS.

Le mien mérite une honorable exception.

PAULINE.

Il ne l'obtiendra pas.

MÉLAC FILS.

Il m'en sera plus cher. N'aggravez pas un mal-
heur idéal. Ah ! soyez plus juste envers vous : tout
ce qui ne dépend pas du caprice des hommes, vous
l'avez avec profusion ; et , si mon amour pouvoit
augmenter, cette injure du sort l'accroîtroit encore.

PAULINE , avec dignité.

Mélaç , une femme doit avoir droit au respect de
son mari. Je rougirois devant le mien... N'en par-
lons plus. Je n'en fais pas moins à votre pere le sa-
crifice de toute ma fortune. Une retraite profonde
est l'asile qui me convient ; heureuse si votre souve-
nir n'y trouble pas mes jours ! (Elle se leve.)

MÉLAC FILS , au désespoir.

Quel cœur avez-vous donc reçu de la nature ?
Vous vous jouez de mon tourment ! Pauline , re-
noncez à cet odieux projet, ou je ne répons plus...
Jour à jamais détestable !... Je sens un désordre...
Ah ! j'en perdrai la vie... (Il se jette sur un siège.)

PAULINE.

Il m'effraie ! je ne puis le quitter. Mélac , mon ami , mon frere.

MÉLAC FILS, avec égarement.

Moi votre ami ! moi votre frere ! Non , je ne vous suis rien. Allez , cruelle , vous ne me surprendrez plus. Le trait empoisonné que vous avez enfoncé dans mon cœur n'en sortira qu'avec ma vie. Me tendre un piège affreux ! et me rendre garant des propos insensés que le désespoir m'a fait tenir ! ah ! cela est d'une cruauté !

PAULINE.

Ecoutez-moi , Mélac.

MÉLAC FILS.

Je ne vous écoute plus : vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui emploie un indigne détour pour renoncer à moi.

PAULINE, avec un grand trouble.

Eh bien ! mon cher Mélac , je n'y renonce pas. Tant d'amour me touche , plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuse Pauline. Je n'y renonce pas ; mais , au nom de ton pere , sors de cet égarement qui me tue.

MÉLAC FILS, se levant.

Vous voyez bien , Pauline , ce que vous me promettez... vous le voyez bien. Si jamais vous rappelez... si jamais... (il tombe à ses genoux avec ardeur.) Jurez-moi que vous oublierez les blasphèmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous : jurez-le moi.

PAULINE.

Puisse-tu les oublier toi-même !

MÉLAC FILS.

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

PAULINE.

Te le rendre , ingrat ! il n'a pas cessé d'être à toi.

MÉLAC FILS, se relevant.

Eh bien ! pardon. Je suis indigne de toute grace ; et , si j'ai l'audace de la solliciter...

SCÈNE XI.

AURELLY, PAULINE, MELAC FILS.

PAULINE, à Mélac, avec effroi.

Voici mon pere.

MÉLAC FILS va au-devant d'Aurelly.

Ah, monsieur ! si le plus amer repentir pouvoit effacer de coupables emportements ! si le plus vif regret de vous avoir offensé...

AURELLY.

Offensé ! non, mon ami ; j'ai moins vu ta colere que l'honnête sentiment qui la rachetoit. Ton respect filial m'a touché. — Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MÉLAC FILS.

Je connois les effets de votre amitié, et ma reconnaissance...

AURELLY.

Elle me plaît ; mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté : tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres ?

MÉLAC FILS.

Qui donc a suspendu... ?

AURELLY.

La chose le plus étonnante. Je parle à Saint-Alban, il accepte le paiement, mais il n'en alloit pas moins écrire à sa compagnie. L'honneur, l'état, la survivance, tout était perdu.

MÉLAC FILS.

Le cruel !

AURELLY.

Grands débats. Il paroît se rendre. Je crois tout fini : je l'embrasse, en souhaitant de pouvoir l'obliger à mon tour. Il me prend au mot : dans l'excès de ma joie, j'y engage mon honneur. (à Pauline. Ecoute la conclusion.

MÉLAC FILS, à part.

Je tremble.

AURELLY.

« Vous avez une niece charmante ; je l'aime, je l'adore, et je vous demande sa main. »

PAULINE.

Juste ciel !

MÉLAC FILS, à part.

Je l'avois prévu.

AURELLY, à Pauline.

Tu conçois quel a été mon embarras pour lui répondre.

PAULINE.

Je vois le mal ; il est irréparable.

AURELLY, bas, à Pauline.

Non ; mais lorsqu'il m'a demandé ta main, je n'ai pas dû, sans te consulter, aller lui confier le secret de ta naissance. Je viens exprès pour cela : que lui dirai-je ?

PAULINE, d'un ton réfléchi.

Croyez-vous qu'il traitât rigoureusement monsieur de Mélac, s'il étoit refusé ?

AURELLY.

Refusé ? De quel droit le sommerois-je de sa parole en manquant à la mienne ? C'est bien alors que tout seroit perdu... Mais que faire ? Il veut tout terminer à la fois : il attend une réponse.

PAULINE regarde Mélac, et dit en soupirant :
Permettez qu'il la reçoive de moi. — Qu'il vienne.

MÉLAC FILS, à part, avec effroi.

Qu'il vienne !

PAULINE.

Il est important que je lui parle.

AURELLY.

Il sera ici dans un moment. Mon enfant, je connois tes principes ; dispose de toi-même à ton gré : je ne puis mettre en de plus sûres mains des intérêts si chers à mon cœur.

SCÈNE XII.

PAULINE, MELAC FILS.

MÉLAC FILS, tremblant.

Mademoiselle...

PAULINE.

Vous voyez que le danger de votre pere est pressant : quel intérêt oseroit se montrer auprès de celui-là ?

MÉLAC FILS.

Ah, mon pere ! mon pere !... (en hésitant.) Ainsi vous rappelez Saint-Alban ?

PAULINE.

Il est indispensable que je le voie ; consentez-y, Mélac, il le faut ;... il faut me rendre ma parole.

MÉLAC FILS, avec une colere renfermée.

Non, vous pouvez me trahir ; mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE, tendrement.

Te le demanderois-je, ingrat ! si j'avois dessein

d'en abuser! — Qui vous dit que je veuille l'épouser?

MÉLAC FILS.

Serez-vous la maîtresse de vos refus?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon ame. Ah! j'avois des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la vôtre.

MÉLAC FILS.

Pauline!

PAULINE.

Pense à ton pere, à ton pere respectable, et tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devois me donner.

MÉLAC FILS, étouffé par la douleur

Je sens que je ne puis vivre sans votre estime, il me faut la mienne: il faut sauver mon pere.... aux dépens de mes jours... Ah, Pauline!

PAULINE.

Ah, Mélac! (Ils sortent chacun de leur côté.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, tenant un billet à la main.

(Elle paroît dans une grande agitation; elle se promene, s'assied, se leve, et dit :)

VOICI l'instant qui doit décider de notre sort. (elle lit.) Il attend mes ordres, dit-il.... Audacieux qu'ils sont, avec leur soumission insultante!.. Pourquoi trembler? L'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. — Ah!... je pleure, et je me soutiens à peine. — Mon état ne se conçoit pas. — S'il me surprenoit à pleurer... (elle s'assied.) hé bien! qu'il me voie! Ne suis-je pas assez malheureuse pour qu'on me pardonne un peu de foiblesse?

SCENE II.

ANDRÉ, PAULINE.

ANDRÉ, annonçant.

Monsieur Saint-Alban.

PAULINE.

Un moment, André. (Elle essuie ses yeux, se promène, se regarde dans une glace, et soupire.)

ANDRÉ.

Mais, mamselle, monsieur Saint-Alban.

PAULINE, avec impatience.

Répétez encore.

ANDRÉ.

Il sort de chez votre oncle : oh ! il a un habit...

PAULINE, à elle-même.

C'est en vain ; il m'est impossible... (s'asseyant.)
Faites entrer.

SCENE III.

SAINT-ALBAN, PAULINE, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN, en habit de ville, entre d'un air mal assuré : il reste assez loin derrière Pauline.

Je me rends à vos ordres, mademoiselle.

PAULINE, se lève et salue. (à part.)

A mes ordres ! (sa respiration se précipite et l'empêche de parler ; elle lui montre un siège, en l'invitant du geste à s'y reposer.)

SAINT-ALBAN s'approche, la regarde, et après un assez long silence :

Ma vue paroît vous causer quelque altération ; et cependant monsieur Aurelly vient de m'assurer... (André avance un siège à Saint-Alban.)

PAULINE, avec peine d'abord, et prenant du courage par degrés.

Oui... c'est moi qui l'en ai prié. — Asseyez-vous, monsieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins qu'à celle que vos intentions rendent confuse et malheureuse. (Elle s'assied ; André sort.)

SCENE IV.

SAINT-ALBAN, PAULINE.

SAINT-ALBAN.

Malheureuse ! à Dieu ne plaise que je voulusse vous obtenir à ce prix !

PAULINE.

Cependant vous abusez de la reconnoissance que je dois à monsieur de Mélac pour exiger ma main...

SAINT-ALBAN s'assied.

Faites-moi la grace de vous souvenir que mon amour n'a pas attendu cet événement pour se déclarer. Vous savez si j'ai souhaité vous devoir à vous-même, et commencer ma recherche par acquérir votre estime...

PAULINE.

Que vous comptez pour assez peu de chose.

SAINT-ALBAN.

Daignez m'apprendre comment je prouverois mieux le cas que j'en fais.

PAULINE.

Le voici, monsieur. Si vous croyez votre honneur engagé de rendre un compte rigoureux à votre compagnie, puis-je estimer un homme qui ne paroît se souvenir de ses devoirs que pour les sacrifier au premier goût qu'il veut satisfaire ? Et, si vous avez feint seulement de croire à cette obligation pour vous en prévaloir ici, que penser de celui qui se joue de l'infortune des autres, et fait dépendre l'honneur d'une famille respectable du caprice de l'amour et des refus d'une jeune fille ?

BEAUMARCHAIS. I.

- 9

SAINT-ALBAN, un peu déconcerté.

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs ; mais , en supposant que le desir de vous plaire eût été capable de m'égarer... je l'avouerai , mademoiselle , je n'en attendois pas de vous le premier reproche.

PAULINE.

Le premier ! vous l'avez reçu de vous-même , lorsque vous avez mis votre silence à prix.

SAINT-ALBAN, vivement.

Mon silence ! Quelque importance qu'on y attache , il est promis sans conditions ; et c'est sans craindre pour vos amis , que vous êtes libre de me percer le cœur en refusant ma main.

PAULINE, fermement.

Peut-être avez-vous cru que j'avois quelque fortune , ou que mon oncle suppléeroit...

SAINT-ALBAN, vivement.

Pardon, si je vous interromps encore ; je me suis déclaré sur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous : c'est vous seule que je desire.

PAULINE.

Votre générosité, monsieur, excite la fierté ; car il y en a , sans doute , à vous avouer (quand je pourrois le taire) un motif de refus plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

SAINT-ALBAN.

Votre pere m'a tout dit. (Pauline paroît extrêmement surprise.) Je vous admire, et voici ma réponse. Je suis indépendant : l'amour vous destina ma main, la réflexion en confirme le don, si votre cœur est aussi libre que le mien vous est engagé ; mais, sur ce point seulement, j'ose exiger la plus grande franchise.

PAULINE.

Vous agissez si noblement, que le moindre détour seroit un crime envers vous : sachez donc mon secret le plus pénible. (ils se lèvent; Pauline soupire et baisse les yeux.) Toute ma jeunesse passée avec Mélac, la même éducation reçue ensemble, une conformité de principes, de talents, de goût, peut-être d'infortunes...

SAINT-ALBAN, péniblement.

Vous l'aimez ?

PAULINE.

C'est le dernier aveu que vous devoit ma reconnaissance.

SAINT-ALBAN.

A quelle épreuve mettez-vous ma vertu ?

PAULINE.

J'ai beaucoup compté sur elle.

SCENE V.

SAINT-ALBAN, PAULINE ; MELAC FILS paroît dans le fond.

SAINT-ALBAN.

Je vois ce que vous espérez de moi.

PAULINE, avec chaleur.

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu des armes contre le malheur. Mélac avoit mon cœur et ma parole ; mais lorsque mon pere nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grace du sien, il a sacrifié toutes ses espérances au salut de son pere.

SAINT-ALBAN, lentement.

Avant ce jour... savoit-il votre sort ?

PAULINE.

Nous l'ignorions également.

SAINT-ALBAN, très vivement.

Il ne vous aime pas.

PAULINE.

Il mourra de douleur.

SAINT-ALBAN.

A l'instant qu'il apprend le secret de votre naissance, il vous cède ! il affecte une générosité. Mademoiselle, je n'entendais pas des réflexions, dans la crainte de vous déplaire ; mais il ne vous aime pas.

MÉLAC FILS, s'avance furieux.

O ciel ! je ne l'aime pas !

SAINT-ALBAN, froidement.

Monsieur... qui vous savoit si près ?

MÉLAC FILS.

Je ne l'aime pas, dites-vous ?

SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais déguisé ma pensée.

MÉLAC FILS.

Vous m'imputez à crime un sacrifice que vous avez rendu nécessaire.

SAINT-ALBAN, froidement.

Le sort de ceux qui écoutent est d'entendre rarement leur éloge.

MÉLAC FILS.

M'accuser de ne pas l'aimer !

SAINT-ALBAN.

J'en suis fâché, je l'ai dit.

MÉLAC FILS, avec douleur.

L'avez-vous cru, Pauline ?

PAULINE.

Vous nous perdez.

MÉLAC FILS, avec emportement.

N'attendons rien d'un homme aussi injuste.

SAINT-ALBAN, fermement.

Monsieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

MÉLAC FILS, d'un ton amer.

Et trop de prudence, monsieur...

PAULINE, à Mélac, vivement.

Je vous défends d'ajouter un mot.

MÉLAC FILS, à Pauline.

M'accuser de ne pas vous aimer, quand on me réduit à l'extrémité de renoncer à vous, ou d'en être à jamais indigne !

PAULINE.

Vous oubliez votre pere.

MÉLAC FILS, regardant Saint-Alban d'un air menaçant.

Si je l'oubliois, Pauline...

PAULINE, à Saint-Alban.

Le désespoir l'aveugle.

MÉLAC FILS, avec une fureur froide.

Un mot va nous accorder. Vous avez, dit-on, promis de ne rien écrire contre mon pere ?

SAINT-ALBAN, se possédant.

Vous m'interrogez ?

MÉLAC FILS.

L'avez-vous promis ?

PAULINE, à Mélac.

Il s'y est engagé.

SAINT-ALBAN, avec chaleur à Pauline.

Pour aucune autre considération que la vôtre, mademoiselle.

MÉLAC FILS, les dents serrées de fureur.

Ah... ! c'est aussi ce qui m'empêche de vous disputer sa main. Elle est à vous... mais soyez galant

homme. (il s'approche de lui.) Osez tenir parole à mon pere, et vous verrez...

SAINT-ALBAN, surpris.

Oser...!

PAULINE, se jetant entre deux.

Monsieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN, fierement.

Oui, monsieur, j'oserai tenir parole à votre pere.

PAULINE, éperdue.

Ah! grands dieux!

SAINT-ALBAN, du même ton.

Et toute nouvelle qu'est cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à monsieur de Mélac.

PAULINE, à Saint-Alban.

Il va tomber à vos genoux. Il ne sait pas... (à Mélac.) Cruel ennemi de vous-même! apprenez qu'il s'engage au silence, que lui seul peut vous conserver l'emploi...

MÉLAC FILS.

Je le refuse.

PAULINE.

Insensé!

MÉLAC FILS.

Quel bienfait, Pauline! J'en dépourverois mon pere! je le payerois de votre perte, et j'en serois redevable à mon ennemi!

SAINT-ALBAN, avec dignité.

Monsieur...

PAULINE, à Mélac.

Quel est donc le but de ces fureurs?

MÉLAC FILS.

S'il ménage mon pere, il vous épouse, il est trop récompensé; mais attaquer mes sentimens pour vous...!

PAULINE, outrée.

Vos sentiments...! Quel droit osez-vous faire valoir! — Ne m'avez-vous pas rendu ma parole?

MÉLAC FILS.

L'honneur m'a-t-il permis de la garder? vous vous privez de tout pour sauver mon pere...

SAINT-ALBAN.

Quoi! ces cent mille écus qu'on dit empruntés...?

MÉLAC FILS.

Sont à elle; c'est son bien, tout ce qu'elle possède au monde.

SAINT-ALBAN.

Sont à elle! (à part.) Ah, dieux! que de vertus!
(Il rêve profondément.)

MÉLAC FILS, avec force.

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me sacrifiant, que l'un n'insultât pas à l'infortuné qu'il opprime, que l'autre honorât ma perte d'une larme, d'un regret! Il vous épousoit de même, et je mourais en silence.

PAULINE, à Mélac, avec colere.

Eh! falloit-il venir ainsi... (les pleurs lui coupent la parole; elle se jette sur un siège, et dit à elle-même :)
Malheureuse foiblesse!

MÉLAC FILS, vivement.

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline : c'est le seul bien qui me reste au monde.

PAULINE, outrée, se relevant.

Oui, je pleure : mais... c'est de dépit de ne pouvoir m'en empêcher.

MÉLAC FILS.

J'ai donc tout perdu!

PAULINE.

Votre violence a tout détruit.

SCENE VI.

SAINT-ALBAN, MELAC FILS, AURELLY,
PAULINE.

AURELLY, accourant.

On se querelle ici! — Mèlac?

SAINT-ALBAN, après un peu de silence.

Non, monsieur; on est d'accord. Vous m'avez assuré que vous laissiez mademoiselle absolument libre sur le choix d'un époux : ce choix est fait. (à Pauline.) Non, je n'établirai point mon bonheur sur d'aussi douloureux sacrifices. Il n'en seroit plus un pour moi, s'il vous coûtoit le vôtre.

MÉLAC FILS, pénétré.

Qu'entends-je! — Ah, monsieur!

SAINT-ALBAN.

Faisons la paix, mon heureux rival. Je pouvois épouser une femme adorable, dont l'honneur et la générosité eussent assez assuré son repos; mais son cœur est à vous.

MÉLAC FILS.

Combien je suis coupable!

SAINT-ALBAN.

Amonreux; et les plus ardents sont ceux qui of-
fensent le moins. J'étois moi-même injuste.

AURELLY, à Pauline.

Tu l'aimois donc?

PAULINE, baisant la main de son pere.

Ce jour m'a éclairée sur tous mes sentiments.

AURELLY.

Mes enfants, vous êtes bien sûrs de moi; mais
abuserons-nous du service que nous rendons à son

pere, pour lui arracher un consentement que sa fierté désavouera peut-être ?

PAULINE.

Ah ! quelle triste lumiere ! ai-je pu m'aveugler à ce point !

MÉLAC FILS.

Pauline, vous savez s'il vous chérit !

SAINT-ALBAN, à Mélac.

Priez-le de passer ici : n'armez pas son ame, en le prévenant, contre les coups qu'on va lui porter. Ne lui dites rien.

MÉLAC FILS.

Monsieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un temps précieux. (Mélac sort.)

SCENE VII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE.

AURELLY.

En l'attendant, dégageons notre parole envers vous, monsieur. Voici un ordre à monsieur de Préfort, mon correspondant de Paris, de vous compter à votre arrivée cinq cent mille francs.

SAINT-ALBAN.

Monsieur de Préfort, dites-vous ?

AURELLY.

En bons papiers : lisez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'ils puissent être, vous savez que ce n'est pas là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui se négocient d'un moment à l'autre?

SAINT-ALBAN.

Depuis six jours, celui à qui vous m'adressez n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela? J'ai reçu de lui, ce matin, six cent mille francs échangés cette semaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort?

AURELLY.

Mon paiement ne roule pas sur autre chose.

SAINT-ALBAN.

Le courrier d'aujourd'hui m'apprend qu'il est mort.

AURELLY.

Quelle histoire?

SAINT-ALBAN.

On n'a pas dû me tromper.... Mais n'avez-vous pas vos lettres?..

AURELLY.

Je les attends. (il sonne.)

SCENE VIII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE,
ANDRÉ.

AURELLY, à André.

Qu'on appelle Dabins, et qu'il vienne au plutôt. (à Saint-Alban.) C'est mon homme de confiance et mon caissier; il nous mettra d'accord... (André sort.)

SCENE IX.

SAINT-ALBAN, AURELLY, DABINS, PAULINE.

AURELLY, à Dabins.

Ah... ! mes lettres ?

DABINS, lui en présente un gros paquet.
Les voici... je venois...

AURELLY.

Réponds à monsieur.

SAINT-ALBAN.

Ces papiers...

AURELLY.

Oui... (à Dabins.) N'as-tu pas reçu, ce matin, six cent mille francs échangés contre une partie de mes effets ?

DABINS, hésitant, à Aurelly.

Monsieur...

AURELLY, en colere.

Les avez-vous reçus, oui ou non ?

SAINT-ALBAN.

Il faut répondre.

AURELLY.

Où donc est le mystere ? Il a été comme un fou toute la journée. Les avez-vous reçus ?

DABINS, embarrassé, à Aurelly.

Monsieur... on peut voir ma caisse ; elle est au comble.

AURELLY, à Saint-Alban.

J'en étois bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets pour monsieur de Mélac...

DABINS, étonné.

Vous acquittez monsieur de Mélac ?

AURELLY.

Que va-t-il dire ?

DABINS.

Dans quelle erreur étois-je ?

AURELLY.

Parlez.

SAINT-ALBAN.

Je vois clairement qu'il n'est point venu de fonds de Paris.

AURELLY, à Dabins.

Mes effets n'ont pas été vendus ?

DABINS, vivement.

Non, monsieur, ils n'ont pu l'être ; c'est la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

AURELLY, hors de lui.

Avec quoi donc payes-tu ?

DABINS, un moment sans parler, étouffé par la joie.

Avec six cent mille francs que m'a prêtés monsieur de Mélaç.

AURELLY.

Juste ciel !

PAULINE.

Mon pere !

SAINT-ALBAN.

Ah, quel homme !

DABINS, criant.

Cinq cent mille francs de sa caisse, cent mille à lui ; je ne puis me taire plus long-temps.

PAULINE.

Que j'en suis glorieuse ! mon ame a deviné la sienne... ;

SCÈNE X.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MELAC PERE
PAULINE, DABINS.

PAULINE, apercevant Mèlac pere, se précipite à ses pieds.
O le plus généreux...!

MÉLAC PERE.

Que faites-vous, Pauline?

AURELLY.

Je dois les embrasser aussi. (Il veut se jeter à genoux.)

MÉLAC PERE, le retient.

Mes amis...!

SCÈNE XI.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MELAC PERE,
PAULINE, MELAC FILS, DABINS.

MÉLAC FILS, s'écriant :

Aux pieds de mon pere !

MÉLAC PERE.

Dabins! vous m'avez trahi!

DABINS, avec joie.

Pouvois-je garder votre secret, en apprenant que monsieur acquittoit votre dette?

MÉLAC PERE.

Il vient à mon secours. (à part.) O vertu ! voilà ta récompense. (à Aurelly.) Ami, quelles sont donc tes ressources?

SAINT-ALBAN.

Tout le bien de mademoiselle en dépôt dans ses mains.

MÉLAC PÈRE.

De notre Pauline? — Ah! mon cher Aurelly!

AURELLY.

Tu te perdois pour moi!

MÉLAC PÈRE.

Mais, toi...?

AURELLY.

Peux-tu comparer de l'argent, lorsqu'il t'en cou-
toit l'état et l'honneur?

MÉLAC PÈRE.

Je m'acquittois envers mon bienfaiteur malheu-
reux; mais toi, dans tes soupçons sur ma probité,
devois-tu quelque chose à ton coupable ami?

MÉLAC FILS, avec joie.

Ah, mon père!

SAINT-ALBAN.

Eh bien! monsieur Aurelly! — Puis-je accepter
en paiement le mandat que vous m'offrez?

MÉLAC PÈRE, avec effroi.

Quel mandat?

AURELLY, pénétré, à Saint-Alban.

Vous serez satisfait, monsieur: mon premier
sentiment lui étoit bien dû; le second me rend tout
entier à mon malheur.

MÉLAC PÈRE.

Voilà ce que j'ai craint!

AURELLY.

Je n'avois à vous offrir, pour mon ami, que des
effets qui se trouvent embarrassés: je reprends mon
mandat. Votre argent est encore dans ma caisse, et
Dieu me garde d'en user. Dabins, reportez-le chez
monsieur de Mélac, et moi... je vais subir mon sort.

MÉLAC PÈRE.

Arrêtez: je ne le reçois pas.

AURELLY.

Qu'est-ce à dire, Mélac?

MÉLAC PÈRE.

Malheureux Dabins...!

AURELLY.

Me croyez-vous assez indigne...

MÉLAC PÈRE.

Monsieur de Saint-Alban, il seroit horrible à vous d'abuser d'un secret que vous ne devez qu'à notre confiance. — Non, je jure que l'argent n'y rentrera pas.

AURELLY.

Veux-tu me causer plus de chagrins que tu n'as espéré de m'en épargner?

MÉLAC FILS, avec ardeur.

Monsieur Aurelly, ne refusez point...

PAULINE.

Monsieur de Saint-Alban...!

MÉLAC FILS, à Saint-Alban.

Vous aimez la vertu.

MÉLAC PÈRE.

Laissez-vous périr son plus digne soutien?

AURELLY, avec enthousiasme.

Que faites-vous, mes amis? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de générosité vient d'égarer l'homme le plus juste? Et, s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuseroit d'oser le retenir?

MÉLAC PÈRE.

Le consentement que nous lui demandons.

AURELLY.

Qu'il se laisse soupçonner? L'amitié t'a rendu capable de cet effort; mais si je n'ai pu sans crime accepter ce service de toi, quel nom mérite la séduction que vous employez tous pour l'obtenir de lui? (à Saint-Alban.) Vous êtes de sang froid, monsieur; jugez-nous.

SAINT-ALBAN.

De sang froid ! Ah , messieurs ! ô famille respectable ! me croyez-vous une ame insensible pour l'attaquer avec cette violence ? Vous demandez un jugement... !

MÉLAC FILS.

Et nous jurons de l'accomplir.

SAINT-ALBAN.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes ; permettez seulement que j'y ajoute un mot. — Aurelly, prouvez-moi votre estime en m'acceptant pour seul créancier.

AURELLY.

Vous , monsieur... !

SAINT-ALBAN.

Je l'exige. Et vous , monsieur de Mélac , conservez votre place , honorez-là long-temps. Unissez à votre fils cette jeune personne , qui s'en est rendue si digne en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

MÉLAC PÈRE.

Ce seroit ma plus chere envie. Mon fils l'adore ; et , si mon ami ne s'y opposoit pas...

AURELLY, confus.

Savez-vous qui elle est ?

MÉLAC PÈRE, avec effusion.

J'aurois bien dû le deviner ! le cœur d'un pere se trahit mille fois le jour. Elle est ta fille , ta généreuse fille , et je te la demande pour mon fils.

AURELLY.

Tu me la demandes ! Ah , mon ami ! (ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

MÉLAC FILS, à Pauline.

Mon pere consent à notre union !

PAULINE.

C'est le plus grand de ses bienfaits,

SAINT-ALBAN.

Aurelly, rendez-moi votre mandat, je pars ; soyez tranquille. Vos effets de Paris me seront remis promptement, ou je supplée à tout.

AURELLY.

De vos biens ?

SAINT-ALBAN.

Puissent-ils être toujours aussi heureusement employés ! Vous m'avez appris comme on jouit de ses sacrifices. En vain je vous admire, si votre exemple ne m'élève pas jusqu'à l'honneur de l'imiter. — Nous compterons à mon retour. (chacun exprime son admiration.)

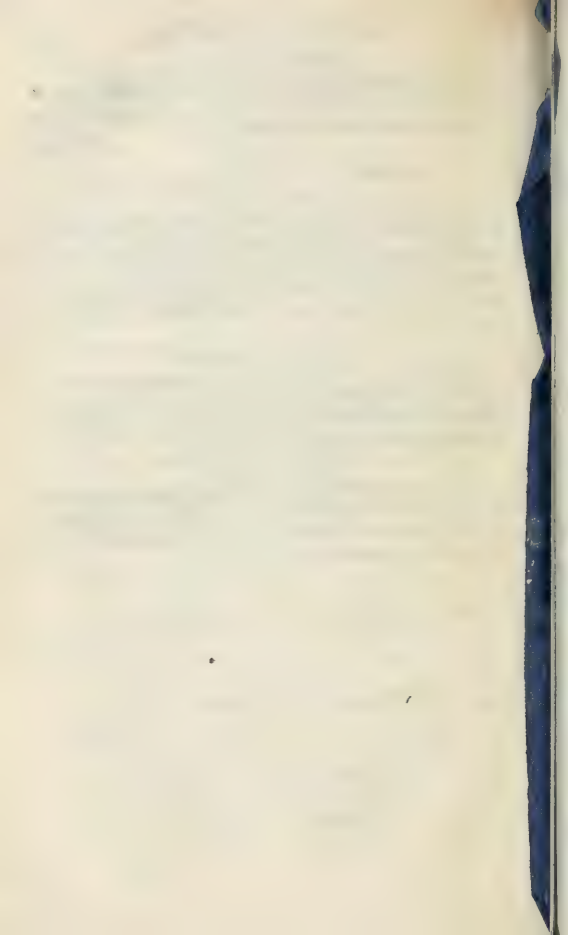
AURELLY, transporté.

Monsieur... je me sens digne d'accepter ce service ; car, à votre place, j'en aurois fait autant. Pressez donc votre retour ; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi retarder leur bonheur ? Unissons-les ce soir même. Eh ! quelle joie, mes amis, de penser qu'un jour aussi orageux pour le bonheur n'a pas été tout-à-fait perdu pour la vertu !

FIN DES DEUX AMIS.



EUGÉNIE,
DRAME EN CINQ ACTES
ET EN PROSE.

1767.

Une seule démarche hasardée m'a mis à la
merci de tout le monde.

Eugénie, acte III, scene IV.



ESSAI

SUR

LE GENRE DRAMATIQUE SÉRIEUX.

J'É n'ai point le mérite d'être auteur ; le temps et les talents m'ont également manqué pour le devenir : mais il y a environ huit ans que je m'amusai à jeter sur le papier quelques idées sur le drame sérieux ou intermédiaire entre la tragédie héroïque et la comédie plaisante. De plusieurs genres de littérature sur lesquels j'avois le choix d'essayer mes forces , le moins important peut-être étoit celui-ci ; ce fut par là même qu'il obtint la préférence. J'ai toujours été trop sérieusement occupé pour chercher autre chose qu'un délassement honnête dans les lettres. *Neque semper arcum tendit Apollo.* Le sujet me plaisoit : il m'entraîna ; mais je ne tardai pas à sentir que j'avois tort de vouloir convaincre par le raisonnement dans un genre où il ne faut que persuader par le sentiment. Alors je desirai avec passion de pouvoir substituer l'exemple au précepte : moyen infailible de faire des prosélytes lorsqu'on réussit , mais qui expose le malheureux qui échoue au double chagrin de manquer son but , et de rester chargé du ridicule d'avoir présumé de ses forces.

Trop échauffé pour être capable de cette dernière réflexion , je composai le drame que je donne aujourd'hui. Miss Fanny, Miss Jenny, Miss Polly, etc... Charmantes productions ! Eugénie eût gagné sans

doute à vous avoir pour modeles ; mais elle étoit , avant que vous eussiez vous-mêmes l'existence , sans laquelle on ne sert de modele à personne. Je renvoie vos auteurs à la petite nouvelle Espagnole du comte de Belflor , dans le Diable boiteux. Elle fut la source où j'en puisai l'idée. Le foible parti que j'en ai tiré leur laissera peu de regrets de n'avoir pu m'être bons à quelque chose.

La fabrique du plan , ce travail rapide , qui ne fait que jeter des masses , indiquer des situations , donner l'ébauche aux caracteres , marchant avec chaleur , ne vit point ralentir mon courage ; mais lorsqu'il fallut couper le sujet , l'étendre , le mettre en œuvre , ma tête , refroidie par les détails de l'exécution , connut la difficulté , s'effraya de l'entreprise , abandonna drame et dissertation. Et , tel qu'un enfant rebuté des efforts qu'il a faits pour dérober des fruits trop élevés , se depite et finit par se consoler en cueillant des fleurs au pied de l'arbre même , une chanson ou des vers à Thémire me firent oublier la peine inutile que j'avois prise.

Peu de temps après , M. Diderot donna son Pere de Famille. Le génie de ce poète , sa maniere forte , le ton mâle et vigoureux de son ouvrage devoient m'arracher le pinceau de la main ; mais la route qu'il venoit de frayer avoit tant de charmes pour moi , que je consultai moins ma foiblesse que mon goût. Je repris mon drame avec une nouvelle ardeur. J'y mis la dernière main , et je l'ai depuis donné aux comédiens. Ainsi l'enfant que le succès d'un homme rend opiniâtre , atteint quelquefois aux fruits qu'il avoit désirés. Heureux , en les goûtant , s'il ne les trouve pas remplis d'amertume ! Voilà l'histoire de ma piece.

Maintenant qu'elle est jouée , je vais examiner toutes les clameurs et les censures qu'elle a occa-

sionnées ; mais je ne releverai que celles qui frappent directement sur le genre dans lequel je me suis plu à travailler , parceque c'est le seul point qui puisse intéresser aujourd'hui le public. Je m'impose à jamais silence sur les personnalités. *Jam dolor in morem venit meus* (Ovid.). Je laisserai de même sans réponse tout ce qu'on a dit contre l'ouvrage , persuadé que le plus grand honneur qu'on ait pu lui faire , après celui de s'en amuser au théâtre , a été de ne pas le juger indigne de toute critique.

Et que l'on ne croie pas que je me pare ici d'une fausse modestie. Mon sang-froid , sur la censure rigoureuse de la première représentation , ne parloit ni d'indifférence , ni d'orgueil ; il fut le fruit de ce raisonnement qui me parut net et sans réplique : si la critique est judicieuse , l'ouvrage n'a donc pu l'éviter : ce n'est point le cas de m'en plaindre , mais celui de le rectifier au gré des censeurs , ou de l'abandonner tout-à-fait. Si quelque animosité secrète échauffe les esprits , j'ai deux motifs de tranquillité pour un. Voudrois-je avoir moins bien fait au prix de fermer la bouche à l'envie ? et pourrois-je me flatter de la désarmer quand je ferois mieux ?

J'ai vu des gens se fâcher de bonne foi , de voir que le genre dramatique sérieux se faisoit des partisans. « Un genre équivoque , disoient-ils , on ne sait ce que c'est : qu'est-ce qu'une pièce dans laquelle il n'y a pas le mot pour rire , où cinq mortels actes de prose traînante , sans sel comique , sans maximes , sans caractères , nous tiennent suspendus au fil d'un événement romanesque , qui n'a souvent pas plus de vraisemblance que de réalité ? N'est-ce pas ouvrir la porte à la licence , et favoriser la paresse , que de souffrir de tels ou-

« vrages ? La facilité de la prose dégoûtera nos jeu-
 « nes gens du travail pénible des vers , et notre
 « théâtre retombera bientôt dans la barbarie , d'où
 « nos poètes ont eu tant de peine à le tirer. Ce n'est
 « pas que quelques unes de ces pièces ne m'aient
 « attendri , je ne sais comment , mais c'est qu'il se-
 « roit affreux qu'un pareil genre prît ; outre qu'il
 « ne convient point du tout à notre nation , chacun
 « sait ce qu'en ont pensé des auteurs célèbres , dont
 « l'opinion fait autorité. Ils l'ont proscrit comme
 « un genre également désavoué de Melpomene et de
 « Thalie. Faudra-t-il créer une muse nouvelle pour
 « présider à ce cothurne trivial , à ce comique échas-
 « sé ? Tragi-comédie , tragédie bourgeoise , comédie
 « larmoyante , on ne sait quel nom donner à ces
 « productions monstrueuses ! Et qu'un chétif auteur
 « ne vienne pas se targuer des suffrages momenta-
 « nés du public ! juste salaire du travail et du ta-
 « lent des comédiens... ! Le public ! Qu'est-ce encore
 « que le public ? Lorsque cet être collectif vient à
 « se dissoudre , que les parties s'en dispersent , que
 « reste-t-il pour fondement de l'opinion générale ,
 « sinon celle de chaque individu , dont les plus
 « éclairés ont une influence naturelle sur les autres
 « qui les ramène tôt ou tard à leur avis ? D'où l'on
 « voit que c'est au jugement du petit nombre , et
 « non à celui de la multitude qu'il faut s'en rap-
 « porter. »

C'est assez : osons répondre à ce torrent d'objec-
 tions , que je n'ai affaiblies , ni fardées en les rap-
 portant. Commencons par nous rendre notre juge
 favorable , en défendant ses droits. Quoi qu'en di-
 sent les censeurs , le public assemblé n'en est pas
 moins le seul juge des ouvrages destinés à l'amuser ,
 tous lui sont également soumis ; et vouloir arrêter
 les efforts du génie dans la création d'un nouveau

genre de spectacle, ou dans l'extension de ceux qu'il connoit déjà, est un attentat contre ses droits, une entreprise contre ses plaisirs. Je conviens qu'une vérité difficile sera plutôt rencontrée, mieux saisie, plus sainement jugée par un petit nombre de personnes éclairées que par la multitude en rumeur, puisque sans cela cette vérité ne devoit pas être appelée difficile; mais les objets de goût, de sentiment, de pur effet, en un mot de spectacle, n'étant jamais admis que sur la sensation puissante et subite qu'ils produisent dans tous les spectateurs, doivent-ils être jugés sur les mêmes règles? Lorsqu'il est moins question de discuter et d'approfondir, que de sentir, de s'amuser ou d'être touché, n'est-il pas aussi hasardé de soutenir que le jugement du public ému, est faux et mal porté, qu'il le seroit de prétendre qu'un genre de spectacle, dont toute une nation auroit été vivement affectée, et qui lui plairoit généralement, n'auroit pas le degré de bonté convenable à cette nation? De quel poids seront contre le goût du public les satires de quelques auteurs sur le drame sérieux, sur-tout lorsque leurs plaisanteries calomnient des ouvrages charmants en ce genre sortis de leur plume? Outre qu'il faut être conséquent, c'est que l'arme légère et badine du sarcasme n'a jamais décidé d'affaires; elle est seulement propre à les engager, et tout au plus permise contre ces poltrons d'adversaires, qui, retranchés derrière des monceaux d'autorités, refusent de prêter le collet aux raisonneurs en rase campagne. Elle convient encore à nos beaux esprits de sociétés qui ne font qu'effleurer ce qu'ils jugent, et sont comme les troupes légères, ou les enfants perdus de la littérature. Mais ici, par un renversement singulier, les graves auteurs plaisantent, et les gens du monde discutent. J'entends citer par-tout de

grands mots, et mettre en avant, contre le genre sérieux, Aristote, les anciens, les poétiques, l'usage du théâtre, les règles, et sur-tout les règles, cet éternel lieu commun des critiques, cet épouvantail des esprits ordinaires. En quel genre a-t-on vu les règles produire des chefs-d'œuvre? N'est-ce pas au contraire les grands exemples qui de tout temps ont servi de base et de fondement à ces règles, dont on fait une entrave au génie en intervertissant l'ordre des choses? Les hommes eussent-ils jamais avancé dans les arts et les sciences, s'ils avoient servilement respecté les bornes trompeuses que leurs prédécesseurs y avoient prescrites? Le nouveau monde seroit encore dans le néant pour nous, si le hardi navigateur génois n'eût pas foulé aux pieds ce *nec plus ultra* des colonnes d'Alcide, aussi menteur qu'orgueilleux. Le génie, curieux, impatient, toujours à l'étroit dans le cercle des connoissances acquises, soupçonne quelque chose de plus que ce qu'on sait; agité par le sentiment qui le presse, il se tourmente, entreprend, s'agrandit; et, rompant enfin la barrière du préjugé, il s'élançe au-delà des bornes connues. Il s'égare quelquefois, mais c'est lui seul qui porte au loin dans la nuit du possible le fanal vers lequel on s'empresse de le suivre. Il a fait un pas de géant, et l'art s'est étendu... Arrêtons-nous. Il ne s'agit point ici de disputer avec feu, mais de discuter froidement. Réduisons donc à des termes simples une question qui n'a jamais été bien posée. Pour la porter au tribunal de la raison, voici comment je l'énoncerois.

Est-il permis d'essayer d'intéresser un peuple, au théâtre, et de faire couler ses larmes sur un événement, tel, qu'en le supposant véritable, et passé

sous ses yeux entre des citoyens , il ne manqueroit jamais de produire cet effet sur lui ? car tel est l'objet du genre honnête et sérieux. Si quelqu'un est assez barbare , assez classique pour oser soutenir la négative , il faut lui demander si ce qu'il entend par le mot drame ou pièce de théâtre , n'est pas le tableau fidèle des actions des hommes. Il faut lui lire les romans de Richardson qui sont de vrais drames , de même que le drame est la conclusion et l'instant le plus intéressant d'un roman quelconque. Il faut lui apprendre , s'il l'ignore , que plusieurs scènes de l'Enfant prodigue , Nanine tout entière , Mélanide , Cénie , le Père de Famille , l'Écossaise , le Philosophe sans le savoir , ont déjà fait connoître de quelles beautés le genre sérieux est susceptible , et nous ont accoutumés à nous plaire à la peinture puissante d'un malheur domestique , d'autant plus touchante sur nos cœurs , qu'il semble nous menacer de plus près. Effet qu'on ne peut jamais espérer au même degré de tous les grands tableaux de la tragédie héroïque.

Avant que d'aller plus loin , j'avertis que ce qui me reste à dire est étranger à nos fameux tragiques. Ils auroient également brillé dans toute autre carrière ; le génie naît de lui-même , il ne doit rien aux sujets , et s'applique à tous. Je discute sur le fond les choses , en respectant le mérite des auteurs. Je compare les genres , et ne discute point les talents. *Epici* donc mon assertion.

Il est de l'essence du genre sérieux d'offrir un intérêt plus pressant , une moralité plus directe que la tragédie héroïque , et plus profonde que la comédie plaisante ; toutes choses égales d'ailleurs.

J'entends déjà mille voix s'élever , et crier à l'impie ; mais je demande pour toute grâce qu'on m'é-

coute avant que de prononcer l'anathème. Ces idées sont trop neuves pour n'avoir pas besoin d'être développées.

Dans la tragédie des anciens, une indignation involontaire contre leurs dieux cruels est le sentiment qui me saisit à la vue des maux dont ils permettent qu'une innocente victime soit accablée. OEdipe, Jocaste, Phedre, Ariane, Philoetete, Oreste, et tant d'autres, n'inspirent moins d'intérêt que de terreur. Etres dévoués et passifs, aveugles instruments de la colere ou de la fantaisie de ces dieux je suis effraye bien plus qu'attendri sur leur sort. Tout est énorme dans ces drames : les passions toujours effrénées, les crimes toujours atroces y ont aussi loin de la nature qu'inouïs dans nos mœurs : on n'y marche que parmi des décombres, à travers des flots de sang, sur des monceaux de morts, et l'on n'arrive à la catastrophe que par l'empoisonnement, l'assassinat, l'inceste ou le parricide. Les larmes qu'on y répand quelquefois sont pénibles, rares, brûlantes ; elles serrent le front long-temps avant que de couler. Il faut des efforts incroyables pour nous les arracher, et tout le génie d'un sublime auteur y suffit à peine.

D'ailleurs les coups inévitables du destin n'offrent aucun sens moral à l'esprit. Quand on ne peut que trembler et se taire, le pire n'est-il pas de réfléchir ? Si l'on tiroit une moralité d'un pareil genre de spectacle, elle seroit affreuse, et porteroit au crime autant d'ames, à qui la fatalité serviroit d'excuse, qu'elle en décourageroit de suivre le chemin de la vertu, dont tous les efforts dans ce système ne garantissent de rien. S'il n'y a pas de vertus sans sacrifices, il n'y a point aussi de sacrifices sans espoir de récompense. Toute croyance de fatalité dé-

grade l'homme en lui ôtant la liberté, hors laquelle il n'y a nulle moralité dans ses actions.

D'autre part, examinons quelle espece d'intérêt les héros et les rois proprement dits, excitent en nous dans la tragédie héroïque, et nous reconnoissons peut-être que ces grands évènements, ces personnages fastueux qu'elle nous présente, ne sont que des pièges tendus à notre amour-propre, auxquels le cœur se prend rarement. C'est notre vanité qui trouve son compte à être initiée dans les secrets d'une cour superbe, à entrer dans un conseil qui va changer la face d'un Etat, à percer jusqu'au cabinet d'une reine, dont la vue du trône nous seroit permise à peine. Nous aimons à nous croire les confidens d'un prince malheureux, parceque ses charmes, ses larmes, ses foiblesses semblent rapprocher sa condition de la nôtre, ou nous consolent de son élévation : sans nous en apercevoir, chacun de nous cherche à agrandir sa sphere, et notre orgueil se nourrit du plaisir de juger au théâtre ces maîtres du monde, qui par-tout ailleurs peuvent nous fouler aux pieds. Les hommes sont plus dupes d'eux-mêmes qu'ils ne le croient : le plus sage est souvent mù par des motifs dont il rougiroit s'il s'en étoit mieux rendu compte. Mais si notre cœur entre pour quelque chose dans l'intérêt que nous prenons aux personnages de la tragédie, c'est moins parcequ'ils sont héros ou rois, que parcequ'ils sont hommes et malheureux. Est-ce la reine de Messene qui me touche en Mérope ? c'est la mere d'Egiste : la seule nature a des droits sur notre cœur.

Si le théâtre est le tableau fidele de ce qui se passe dans le monde, l'intérêt qu'il excite en nous a donc un rapport nécessaire à notre maniere d'envisager les objets réels. Or je vois que souvent un grand

prince, au faite du bonheur, couvert de gloire, et tout brillant de succès, n'obtient de nous que le sentiment stérile de l'admiration qui est étranger à notre cœur. Nous ne sentons peut-être jamais si bien qu'il nous est cher, que lorsqu'il tombe dans quelque disgrâce : cet enthousiasme si touchant du peuple, qui fait l'éloge et la récompense des bons rois, ne le saisit guere qu'au moment qu'il les voit malheureux, ou qu'il craint de les perdre. Alors sa compassion pour l'homme souffrant est un sentiment si vrai, si profond, qu'on diroit qu'il peut acquitter tous les bienfaits du monarque heureux. Le véritable intérêt du cœur, sa vraie relation est donc toujours d'un homme à un homme, et non d'un homme à un roi. Aussi, bien loin que l'éclat du rang augmente en moi l'intérêt que je prends aux personnages tragiques, il y nuit au contraire. Plus l'homme qui pâtit est d'un état qui se rapproche du mien, et plus son malheur a de prise sur mon ame.

« Ne seroit-il pas à désirer (dit M. Rousseau) que nos sublimes auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation, et nous attendre quelquefois pour l'humanité souffrante, de peur que n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. »

Que me font à moi, sujet paisible d'un état monarchique du dix-huitième siècle, les révolutions d'Athènes et de Rome ? quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponèse ? au sacrifice d'une jeune princesse en Aulide ? Il n'y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. Car qu'est-ce que moralité ? C'est le résultat fructueux et l'application personnelle des réflexions qu'un événement nous arrache. Qu'est-ce que l'intérêt ? C'est le sentiment invo-

lontaine, par lequel nous nous adaptons cet événement, sentiment qui nous met en la place de celui qui souffre, au milieu de sa situation. Une comparaison prise au hasard dans la nature, achèvera de rendre mon idée sensible à tout le monde. Pourquoi la relation du tremblement de terre qui engloutit Lima et ses habitants à trois mille lieues de moi, me trouble-t-elle, lorsque celle du meurtre juridique de Charles I, commis à Londres, ne fait que m'indigner? C'est que le volcan, ouvert au Pérou pouvoit faire son explosion à Paris, m'ensevelir sous ses ruines, et peut-être me menacer encore; au lieu que je ne puis jamais appréhender rien d'absolument semblable au malheur inouï du roi d'Angleterre: ce sentiment est dans le cœur de tous les hommes; il sert de base à ce principe certain de l'art, qu'il n'y a moralité, ni intérêt au théâtre, sans un secret rapport du sujet dramatique à nous. Il reste donc pour constant que la tragédie héroïque ne nous touche que par le point où elle se rapproche du genre sérieux, en nous peignant des hommes, et non des rois; et que les sujets qu'elle met en action étant si loin de nos mœurs, et les personnages si étrangers à notre état civil, l'intérêt en est moins pressant que celui d'un drame sérieux, et la moralité moins directe, plus aride, souvent nulle et perdue pour nous, à moins qu'elle ne serve à nous consoler de notre médiocrité, en nous montrant que les grands crimes et les grands malheurs sont l'ordinaire partage de ceux qui se mêlent de gouverner le monde.

Après ce qu'on vient de lire, je ne crois pas avoir besoin de prouver qu'il y a plus d'intérêt dans un drame sérieux que dans une pièce comique. Tout le monde sait que les sujets touchants nous affectent davantage que les sujets plaisants à égal d'

de mérite. Il suffira seulement de développer les causes de cet effet aussi constant que naturel, et d'examiner l'objet moral dans la comparaison des deux genres.

La gaieté légère nous distrait ; elle tire, en quelque façon notre ame hors d'elle-même, et la répand autour de nous : on ne rit bien qu'en compagnie. Mais si le tableau gai du ridicule amuse un moment l'esprit au spectacle, l'expérience nous apprend que le rire qu'excite en nous un trait lancé, meurt absolument sur sa victime, sans jamais réfléchir jusqu'à notre cœur. L'amour-propre, soigneux de se soustraire à l'application, se sauve à la faveur des éclats de l'assemblée, et profite du tumulte général pour écarter tout ce qui pourroit nous convenir dans l'épigramme. Jusque-là le mal n'est pas grand, pourvu qu'on n'ait livré à la risée publique qu'un pédant, un fat, une coquette, un extravagant, une imbécille, une bamboche, en un mot, tous les ridicules de la société. Mais la moquerie qui les punit est-elle l'arme avec laquelle on doit attaquer le vice ? Est-ce en plaisantant qu'on croit l'altérer ? Non seulement on manqueroit son but, mais on feroit précisément le contraire de ce qu'on s'étoit proposé. Nous le voyons arriver dans la plupart des pièces comiques, à la honte de la morale, le spectateur se surprend trop souvent à s'intéresser pour le fripon contre l'honnête homme, parceque celui-ci est toujours le moins plaisant des deux. Mais si la gaieté des scènes a pu m'entraîner un moment, bientôt humilié de m'être laissé prendre au piège des bons mots ou du jeu théâtral, je me retire mécontent de l'auteur, de l'ouvrage, et de moi-même. La moralité du genre plaisant est donc ou peu profonde, ou nulle, ou même inverse de ce qu'elle devoit être au théâtre.

Il n'en est pas ainsi de l'effet d'un drame touchant, puisé dans nos mœurs. Si le rire bruyant est ennemi de la réflexion, l'attendrissement au contraire est silencieux : il nous recueille, il nous isole de tout. Celui qui pleure au spectacle est seul, et plus il le sent, plus il pleure avec délices, et surtout dans les pièces du genre honnête et sérieux qui remuent le cœur par des moyens si vrais, si naturels. Souvent au milieu d'une scène agréable, une émotion charmante fait tomber des yeux des larmes abondantes et faciles, qui se mêlent aux traces du sourire, et peignent sur le visage l'attendrissement et la joie. Un conflit si touchant n'est-il pas le plus beau triomphe de l'art, et l'état le plus doux pour l'âme sensible qui l'éprouve ?

L'attendrissement a de plus cet avantage moral sur le rire, qu'il ne se porte sur aucun objet sans agir en même temps sur nous par une réaction puissante.

Le tableau du malheur d'un honnête homme frappe au cœur, l'ouvre doucement, s'en empare, et le force bientôt à s'examiner soi-même. Lorsque je vois la vertu persécutée, victime de la méchanceté, mais toujours belle, toujours glorieuse, et préférable à tout, même au sein du malheur, l'effet du drame n'est point équivoque, c'est à elle seule que je m'intéresse ; et alors si je ne suis pas heureux moi-même ; si la basse envie fait ses efforts pour me noircir ; si elle m'attaque dans ma personne, mon honneur ou ma fortune, combien je me plais à ce genre de spectacle ! et quel beau sens moral je puis en tirer ! le sujet m'y porte naturellement. Comme je ne m'intéresse qu'au malheureux qui souffre injustement, j'examine si par légèreté de caractère, défaut de conduite, ambition démesurée, on concurrence malhonnête, je me suis attiré la haine qui

me poursuit, et ma conclusion est sûrement de chercher à me corriger : ainsi je sors du spectacle meilleur que je n'y suis entré, par cela seul que j'ai été attendri.

Si l'injure qu'on me fait est criante, et vient plus du fait d'autrui que du mien, la moralité du drame attendrissant sera plus douce encore pour moi. Je descendrai dans mon cœur avec plaisir ; et là, si j'ai rempli tous mes devoirs envers la société, si je suis bon parent, maître équitable, ami bienfaisant, homme juste, et citoyen utile ; le sentiment intérieur me consolant de l'injure étrangère, je chérirai le spectacle qui m'aura rappelé que je tire de l'exercice de la vertu la plus grande douceur à laquelle un homme sage puisse prétendre, celle d'être content de lui, et je retournerai pleurer avec délices au tableau de l'innocence ou de la vertu persécutée.

Ma situation est-elle heureuse au point que le drame ne puisse m'offrir aucune application personnelle, ce qui est pourtant assez rare, alors la moralité tournant tout au profit de ma sensibilité, je me saurai gré d'être capable de m'attendrir sur des maux qui ne peuvent me menacer ni m'atteindre : cela me prouvera que mon âme est bonne et ne s'éloigne pas de la pratique des vertus bienfaisantes. Je sortirai satisfait, ému, et aussi content du théâtre que de moi-même.

Quoique ces réflexions soient sensiblement vraies, je ne les adresse pas indistinctement à tout le monde. L'homme qui craint de pleurer, celui qui refuse de s'attendrir, a un vice dans le cœur, ou de fortes raisons de n'oser y renoncer pour compter avec lui-même : ce n'est pas à lui que je parle, il est étranger à tout ce que je viens de dire. Je parle à l'homme sensible, à qui il est souvent arrivé de s'en aller aussitôt après un drame attendrissant. Je m'adresse

à celui qui préfère l'utile et douce émotion où le spectacle l'a jeté, à la diversion des plaisanteries de la petite pièce, qui, la toile baissée, ne laissent rien dans le cœur.

Pour moi, lorsqu'un sujet tragique m'a vivement affecté, mon ame s'en occupe délicieusement pendant l'intervalle des deux pièces, et je sens longtemps que je me prête à regret à la seconde. Il me semble alors que mon cœur se referme par degrés, comme une fleur ouverte aux premiers soleils du printemps, se resserre le soir à mesure que le froid de la nuit succède à la chaleur du jour.

Quelqu'un a prétendu que le genre sérieux devoit avoir plus de succès dans les provinces qu'à Paris, parceque, disoit-il, on vaut mieux là qu'ici, et que plus on est corrompu, moins on se plaît à être touché. Il est certain que celui qui fit interdire son pere, enfermer son fils, qui vit dans le divorce avec sa femme, qui dédaigne son obscure famille, qui n'aime personne, et qui fait, en un mot, profession publique de mauvais cœur, ne peut voir dans ce genre de spectacle qu'une censure amere de sa conduite, un reproche public de sa dureté; il faut qu'il fuie ou qu'il se corrige, et le premier lui convient toujours davantage. Son visage le trahiroit, son maintien accuseroit sa conscience: *Heu quam difficile est crimen non prodere vultu!* dit Ovide. Et l'on ne peut s'empêcher d'avouer que ces désordres sont plus sensibles dans la capitale que partout ailleurs. Mais cette réflexion est aussi trop affligeante pour la pousser trop loin; j'aime mieux tourner son propre argument contre mon observateur, et le succès d'Eugénie m'y servira d'autant mieux, que cette pièce, foiblement travaillée, fait peut-être moins d'honneur à l'esprit qu'au cœur de son auteur. Puisque c'est en faveur du sentiment et de

l'honnêteté de la morale qu'on a fait grace aux défauts de l'ouvrage : il en faut conclure que Paris ne le cede point en sensibilité aux provinces du royaume ; et pour moi , je crois que si les vices qui frappent mon censeur y semblent plus communs , c'est seulement en raison composée du plus grand nombre d'hommes que cette ville rassemble , et de l'élevation du théâtre sur lequel ils sont placés.

On reproche au genre noble et sérieux de manquer de nerf , de chaleur , de force ou de sel comique : car le *vis comica* des Latins renferme toutes ces choses : voyons si ce reproche est fondé. Tout objet trop neuf pour présenter en soi des règles positives de discussion , se juge par analogie à des objets de même nature , mais plus connus. Appliquons cette méthode à la question présente. Le drame sérieux et touchant tient le milieu entre la tragédie héroïque et la comédie plaisante. Si je l'examine par le côté où il s'élève au tragique , je me demande , la chaleur et la force d'un être théâtral se tirent-elles de son état civil ou du fond de son caractère ? Un coup d'œil sur les modèles que la nature fournit à l'art imitateur m'apprend que la vigueur de caractère n'appartient pas plus au prince qu'au particulier. Trois hommes s'élèvent du sein de Rome , et se partagent l'empire du monde. Le premier est lâche et pusillanime : le second , vaillant , présomptueux , et féroce : et le troisième , un fourbe adroit , qui dépouille les deux autres. Mais Octave , Antoine et Lépide monterent au triumvirat avec un caractère qui décida seul de la différence de leur sort dans la jouissance de l'usurpation commune. Et la mollesse de l'un , la violence de l'autre , et l'astuce du dernier , auroient eu également leur effet , quand il ne se fût agi entre eux que du partage d'une succession privée. Tout homme est lui-même par son

caractere, il est ce qu'il plaît au sort par son état sur lequel ce caractere influe beaucoup ; d'où il suit que le drame sérieux qui me présente des hommes vivement affectés par un évènement, est susceptible d'autant de nerf, de force ou d'élévation, que la tragédie héroïque, qui me montre aussi des hommes vivement affectés, dans des conditions seulement plus relevées. Si j'observe le drame noble et grave par le point où il touche au comique, je ne puis disconvenir que le *vis comica* ne soit un moyen indispensable de la bonne comédie : mais alors je demanderai pourquoi l'on imputerait au genre sérieux un défaut de chaleur qui, s'il existe, ne peut provenir que de la mal-adresse de l'auteur ? Puisque ce genre prend ses personnages au sein de la société, comme la comédie gaie ; les caracteres qu'il leur suppose doivent-ils avoir moins de vigueur, sortir avec moins de force, dans la douleur ou la colere d'un évènement qui engage l'honneur et la vie, que lorsque ces caracteres sont employés à démêler des intérêts moins pressants, dans de simples embarras, ou dans des sujets purement comiques ? Aussi quand tous les drames que j'ai ci-devant cités manqueroient de force comique, ce que je suis bien loin de penser ; quand même Eugénie, dont j'ose à peine parler après tous ces modeles, seroit encore plus foible, la question ne devoit jamais rouler que sur le plus ou le moins de capacité des auteurs, et non sur un genre, qui de sa nature est le moins boursofflé, mais le plus nerveux de tous. De même qu'il seroit imprudent de dire du mal de l'épopée, quand l'Iliade et la Henriade n'existeroient pas, et encore que nous n'eussions à citer pour tout exemple en ce genre, que le Clovis ou la Pucelle (j'entends celle de Chapelain.)

Il s'eleve une autre question, sur laquelle je dirai

mon sentiment avec d'autant plus de liberté qu'elle n'est point formée en objection contre le genre que je défends. On demande si le drame sérieux ou tragédie domestique doit s'écrire en prose ou en vers. Par cette question, je vois déjà qu'il n'est point indifférent de l'écrire d'une ou d'autre manière; et c'est beaucoup. Mais il n'y a pas moyen d'appliquer à ce fait la méthode analogique comme au précédent : ici toutes raisons de préférence manquent, hors celles qui peuvent se tirer de la nature même des choses. Etablissons-les donc avec soin : l'exemple de M. de Lamothe, quoiqu'un peu étranger à la question, ne servira pas moins à y répandre un grand jour. L'essai malheureux qu'il fit de la prose dans son OEdipe entraîne beaucoup d'esprits, et les porte à se décider en faveur des vers. D'un autre côté, M. Diderot, dans son admirable ouvrage sur l'art dramatique, se décide pour la prose; mais seulement par sentiment, et sans entrer dans les raisons qu'il a de la préférer. Les partisans des vers dans le fait de M. de Lamothe, avoient aussi jugé par sentiment; les uns et les autres ont également raison, parcequ'ils sont d'accord au fond. Ce n'est que faute d'explication qu'ils semblent divisés, et cette opposition apparente est précisément ce qui juge la question.

Puisque M. de Lamothe vouloit rapprocher son langage de celui de la nature, il ne devoit pas choisir le sujet tragique de son drame dans les familles de Cadmus, de Tantale, ou d'Atreé et Thieste. Ces temps heroiques et fabuleux, où l'on voit agir pêle-mêle et se confondre par-tout les dieux et les héros, grossissent à notre imagination les objets qu'ils présentent, et portent avec eux un merveilleux, pour lequel le rythme pompeux et cadencé de la versification semble avoir été inventé, et auquel il

s'amalgame parfaitement. Ainsi les héros d'Homere, qui ne paroissent que grands et superbes dans l'épopée, seroient gigantesques dans l'histoire en prose. Son langage, trop vrai et trop voisin de nous, est comme l'atelier du sculpteur où tout est colossal. La poésie est le vrai piédestal qui met ces groupes énormes au point d'optique favorable à l'œil; et il en est de la tragédie héroïque comme du poëme épique. On eut donc raison de blâmer M. de Lamothe d'avoir traité le sujet héroïque d'OE'dipe en langage familier. Peut-être eût-il fait une faute non moins grande contre la vérité, la vraisemblance, et le bon goût, s'il eût traité en vers magnifiques un événement malheureux, arrivé parmi nous entre des citoyens. Car suivant cette regle de la poétique d'Aristote : *Comedia enim deteriores, tragediæ meliores quam nunc sunt, imitari conantur.* Si la tragédie doit nous représenter les hommes plus grands, et la comédie moindres qu'ils ne sont réellement, l'imitation de l'un et l'autre genre n'ayant pas une exacte vérité, leur langage n'a pas besoin d'être rigoureusement asservi aux regles de la nature. On fait faire à l'esprit humain autant de pas qu'on veut vers le merveilleux, dès qu'on lui a fait une fois franchir les barrières du naturel; les sujets n'ayant plus alors qu'une vérité poétique ou de convention, il s'accommode aisément de tout. Voilà pourquoi la tragédie s'écrit avec succès en vers, et la comédie indifféremment de l'une ou de l'autre manière. Mais le genre sérieux, qui tient le milieu entre les deux autres, devant nous montrer les hommes absolument tels qu'ils sont, ne peut pas se permettre la plus légère liberté contre le langage, les mœurs ou le costume de ceux qu'il met en scène. « Mais, di-
« rez-vous, le langage de la tragédie est très diffé-
« rent de celui de l'épopée : plus uni, moins chargé

« de métaphores, et se rapprochant davantage de la nature, qui empêche qu'il ne s'adapte avec succès au genre sérieux? » C'est bien dit. Faites seulement un pas de plus, et concluez avec moi que plus ce langage s'en rapprochera, mieux il conviendra au genre; ce qui ramène tout naturellement à préférer la prose, et c'est ce qu'a sous-entendu M. Diderot. En effet, si l'art du comédien consiste à me faire oublier le travail que l'auteur s'est donné d'écrire son ouvrage en vers, autant valoit-il qu'il ne prit pas une peine dont tout le mérite est dans la difficulté vaincue: genre de beauté, qui fait peut-être honneur au talent, mais qui n'intéresse jamais personne en faveur du fond de l'ouvrage. Qu'on ne perde pas de vue cependant que c'est relativement au drame sérieux que je raisonne ainsi: si je traitois un drame comique, peut-être voudrois-je à la gaieté du sujet joindre encore le charme de la poésie. Son coloris, moins vrai, mais plus brillant que celui de la prose, donne à l'ouvrage l'air riche et fleuri d'un parterre. Si l'harmonie des vers ôte un peu de naturel aux choses fortes, en revanche elle échauffe les endroits foibles, et sur-tout est très propre à embellir les détails badins d'une pièce sans intérêt. Je ne sais point mauvais gré à l'homme qui me conduit à la promenade, de me faire admirer toutes les beautés qui ornent son parc, et d'éloigner le terme de mon plaisir par l'agrément des détails et la variété des objets; mais celui qui m'arrache à ma tranquillité pour m'entraîner avec lui dans une poursuite pénible; celui dont on enlève la femme, la fille, l'honneur ou le bien, peut-il s'amuser en chemin? Nous ne marchons que pour arriver; s'il s'arrête en une carrière douloureuse, s'il me laisse entrevoir qu'il est moins pressé que moi de sortir des éternels embarras que ma compassion seule me fait

partager, j'abandonne l'insensé, ou je fais un barbare qui se joue de ma sensibilité.

Le genre sérieux n'admet donc qu'un style simple, sans fleurs ni guirlandes; il doit tirer toute sa beauté du fond, de la texture, de l'intérêt et de la marche du sujet. Comme il est aussi vrai que la nature même, les sentences et les plumes du tragique, les pointes et les cocardes du comique lui sont absolument interdites; jamais de maximes, à moins qu'elles ne soient mises en action. Ses personnages doivent toujours y paroître sous un tel aspect, qu'ils aient à peine besoin de parler pour intéresser. Sa véritable éloquence est celle des situations, et le seul coloris qui lui soit permis est le langage vif, pressé, coupé, tumultueux, et vrai des passions, si éloigné du compas de la césure, et de l'affectation de la rime, que tous les soins du poëte ne peuvent empêcher d'apercevoir dans son drame s'il est en vers. Pour que le genre sérieux ait toute la vérité qu'on a droit d'exiger de lui; le premier objet de l'auteur doit être de me transporter si loin des coulisses, et de faire si bien disparaître à mes yeux tout le badinage d'acteurs, l'appareil théâtral, que leur souvenir ne puisse pas m'atteindre une seule fois dans tout le cours de son drame. Or le premier effet de la conversation rimée, qui n'a qu'une vérité de convention, n'est-il pas de me ramener au théâtre, et de détruire par conséquent toute l'illusion qu'on a prétendu me faire? C'est dans le salon de Vanderk que j'ai tout-à-fait perdu de vue Prévillè et Brisard, pour ne voir que le bon Antoine et son excellent maître, et m'attendrir véritablement avec eux. Croyez-vous que cela me fût arrivé de même, s'ils m'eussent récité des vers? Non seulement j'aurois retrouvé les acteurs dans les personnages, mais, qui pis est, à chaque rime, j'aurois aperçu le poëte dans

les acteurs. Alors toute la vérité si précieuse de cette pièce s'évanouissoit ; et cet Antoine, si vrai, si pathétique, m'eût paru aussi gauche et maussade avec son langage emprunté, qu'un naïf paysan qu'on affubleroit d'un riche habit de livrée, avec la prétention de me le montrer au naturel. Je pense donc, comme M. Diderot, que le genre sérieux doit s'écrire en prose. Je pense qu'il ne faut pas qu'elle soit chargée d'ornemens, et que l'élégance doit toujours y être sacrifiée à l'énergie, lorsqu'on est forcé de choisir entre elles.

Mon ouvrage est fort avancé, si j'ai réussi à convaincre mes lecteurs, que le genre sérieux existe, qu'il est bon, qu'il offre un intérêt très vif, une moralité directe et profonde, et ne peut avoir qu'un langage qui est celui de la nature ; qu'outre les avantages communs avec les autres genres, il a de grandes beautés propres à lui seul ; que c'est une carrière neuve, où le génie peut prendre un essor étendu, puisqu'elle embrasse tous les états de la vie et toutes les situations de chaque état ; où l'on peut de nouveau s'emparer avec succès des grands caractères de la comédie, qui sont à-peu-près épuisés sous leur titre propre ; enfin qu'il peut sortir de ce genre de spectacle une source abondante de plaisirs et de leçons pour la société. Reste à savoir si j'ai rempli, dans le drame d'Eugénie, tout ce que cet essai semble exiger de son auteur ; je suis loin de m'en flatter. La théorie de l'art peut être le fruit de l'étude et des réflexions ; mais l'exécution appartient au génie, qui ne s'apprend point.

Je n'ajouterois pas un mot de plus, si je n'avois aujourd'hui qu'à venger de sa chute un ouvrage tombé que j'aurois eu la foiblesse de croire bon. Mais il n'est peut-être pas indifférent d'assigner ici les véritables causes du succès d'une pièce dont on a dit

autant de mal en y pleurant de bonne grace. Cette contradiction apparente a cela de bon, qu'elle ne peut faire la critique du drame sans faire en même temps l'éloge du genre, et c'est ce que je voulois sur-tout établir.

Un intérêt vif et soutenu, dit-on, a fait seul le succès d'Éugénie. D'accord; mais cet intérêt n'est ni l'effet du hasard ni celui d'une boutade heureuse, comme on m'a fait l'honneur de le penser; il est la conséquence naturelle de principes vrais, qui n'ont pas besoin, comme les modèles de convention, d'être aperçus pour être sentis, parcequ'ils sont puisés dans la nature, qui ne trompe pas plus les ignorants que les savants. En les analysant avec moi, le lecteur verra bien que si mon drame n'est pas mieux fait, c'est moins parceque j'ai marché en aveugle dans un pays perdu, que pour avoir mal exécuté ce que j'avois beaucoup combiné. Le drame lui-même suivra cette analyse; ainsi mes moyens et mes fautes étant sous les yeux de tout le monde, et montrant que le bien appartient à la chose, et le mal à moi seul, serviront également à ceux qui voudront essayer de moissonner ce nouveau champ d'honneur.

Le sujet de mon drame est le désespoir où l'imprudence et la méchanceté d'autrui peuvent conduire une jeune personne innocente et vertueuse, dans l'acte le plus important de la vie humaine. J'ai chargé ce tableau d'incidents qui pouvoient encore en augmenter l'intérêt. Mais j'ai serré l'intrigue de telle sorte que le moins d'acteurs possibles accomplissent tous les évènements de ce jour, afin de réunir le double avantage, essentiel au genre sérieux, d'être fort dans les choses, et simple dans la manière de les traiter. J'ai donné à tous mes personnages des caractères, non pris au hasard, ni propres à con-

traster ensemble (ce moyen , comme l'a très bien prouvé M. Diderot , est petit , peu vrai , et convient tout au plus à la comédie gaie) ; mais je les ai choisis tels , qu'ils concourussent de la maniere la plus naturelle à renforcer l'intérêt principal qui porte sur Eugénie ; et , combinant ensuite le jeu de tous ces caracteres avec le fond de mon roman , j'ai trouvé , pour résultat , le fil de la conduite que chacun y devoit tenir , et presque ses discours.

J'avois dit , ce n'est pas assez que mon héroïne soit graduellement tourmentée dans cette soirée jusqu'à l'excès de la douleur et du désespoir , je dois , pour la rendre aussi intéressante qu'elle est malheureuse , en faire un modele de raison , de noblesse , de dignité , de vertu , de douceur , et de courage. Je veux qu'elle soit seule , et ne tire sa force que d'elle-même ; je vais donc tellement l'entourer , que son pere , son amant , sa tante , son frere , et jusqu'aux étrangers , tout ce qui aura quelque relation avec cette victime dévouée , ne fasse pas un pas , ne dise pas un mot qui n'aggrave le malheur dont je veux l'accabler aujourd'hui.

J'avois dit encore , ce n'est pas assez que la masse des incidents pese sur cette infortunée ; pour accroître le trouble et l'intérêt , je veux que la situation de tous les personnages soit continuellement en opposition avec leurs desirs et le caractere que je leur ai donné , et que l'évènement qui les rassemble ait toujours des aspects aussi douloureux que différens pour chacun d'eux. Ainsi Eugénie , toute stupide de sa faute , voudra la diminuer en l'avoant à son pere , elle en sera détournée par sa tante et son époux. Aussitôt qu'elle aura préféré son amour à toute autre considération , des lumières salutaires , des incidents funestes suivront cet aveu ; et l'on verra , avant la fin du drame , en un instant se succéder

ne puisse s'empêcher de trembler pour sa raison et pour sa vie.

Le comte de Clarendon, amoureux d'Eugénie, mais emporté par l'ambition, desirera cacher, sous des apparences trompeuses, la perfidie que cette passion lui fait faire à sa maîtresse; son amour prêt à le trahir, et les incidents de cette soirée, le mettront sans cesse au point d'être démasqué. Lorsque la tendresse, le repentir et l'honneur le ramèneront aux pieds d'Eugénie, il ne rencontrera par-tout que hauteurs, duretés, et refus; ainsi sa situation, toujours opposée à son caractère et à son intérêt, le troublera sans relâche d'un bout à l'autre du roman.

Le baron Hartley, bon père, mais homme violent, voudra faire approuver à madame Murer l'établissement qu'il a projeté pour Eugénie; mais il ne trouvera dans sa fille, que silence et douleur, dans sa sœur, qu'aigreur et emportements. Aussitôt qu'il saura qu'Eugénie est femme du comte de Clarendon, aussitôt que son amour pour elle l'aura porté à lui pardonner son mariage, à le ratifier même, il apprendra que tout n'est qu'une horrible fausseté: furieux, il voudra se venger; ses mesures seront rompues; il confiera cette vengeance à son fils, l'événement du combat le rendra plus malheureux qu'il n'étoit: ainsi, le faisant passer sans cesse de la colère à la douleur, et de la douleur au désespoir, j'aurai rempli à son égard la tâche que je me suis imposée sur tous les personnages.

Madame Murer, fière, despotique, imprudente, et croyant avoir tout fait pour assurer le bonheur de sa nièce, éprouvera, par les soupçons d'Eugénie, par l'éloignement obstiné de son frère, et par les discours peu mesurés du Capitaine, une contrariété mortifiante pour son orgueil. A peine l'aveu d'Eu-

génie à son pere , et la paix rétablie auront-ils remis son amour-propre à l'aise , que la certitude d'avoir été jouée la jettera dans une fureur incroyable. Elle combinera sa vengeance et s'en croira certaine ; l'arrivée de son neveu renversera ce nouvel édifice ; enfin , l'état affreux d'Eugénie , les reproches de cette infortunée , et les siens propres porteront la mort dans son ame ; plus malheureuse encore de les avoir mérités , que de s'en voir accablée.

Sir Charles , frere d'Eugénie , ne paroîtra qu'avec un homme qui vient de lui sauver la vie , et auquel il se flattera d'avoir bientôt d'autres obligations aussi importantes ; dans l'instant il apprendra que cet homme a déshonoré et trahi lâchement sa sœur. L'honneur le forcera tout à la fois d'être ingrat envers son bienfaiteur , de détester celui qu'il alloit aimer de toute son ame , et de sauver , contre son intérêt , un monstre qu'il ne peut plus qu'avoir en horreur. Bientôt il voudra s'en venger d'une maniere honorable , le sort des armes trompera son espoir. Il ne sera pas moins à plaindre que les autres : ainsi le trouble général se fortifiant par le concours des troubles particuliers , et l'évènement principal devenant de plus en plus affreux pour tout le monde , l'intérêt du drame pourra s'accroître jusqu'à un degré infini.

C'est ainsi que j'ai raisonné mon plan. Une autre cause principale , mais plus cachée , de l'intérêt de ce drame , est l'attention scrupuleuse que j'ai eue d'instruire le spectateur de l'état respectif et des desseins de tous les personnages. Jusqu'à présent les auteurs avoient souvent pris autant de peines pour nous ménager des surprises passageres , que j'en ai mis à faire précisément le contraire. Ecrivain de feu , philosophe poete , à qui la nature a prodigué la sensibilité , le genie et les lumieres , celebre

Diderot, c'est vous qui le premier avez fait une règle dramatique de ce moyen sûr et rapide de remuer l'ame des spectateurs. J'avois osé le prévoir dans mon plan ; mais c'est la lecture de votre immortel ouvrage qui m'a rassuré sur son effet. Je vous ai l'obligation d'en avoir osé faire la base de tout l'intérêt de mon drame. Il pouvoit être plus adroitement mis en œuvre ; mais la foiblesse de l'application n'en prouve que mieux l'efficacité du moyen.

En effet, dès qu'on sait qu'Eugénie est enceinte ; qu'elle se croit et n'est pas la femme de Clarendon ; qu'il doit en épouser une autre demain ; que le frere de cette infortunée est à Londres secrètement et peut arriver d'un moment à l'autre ; que son pere ignore tout, et va peut-être l'apprendre à l'instant ; on prévoit qu'une catastrophe affreuse sera le fruit du premier coup de lumière qui éclairera les personnages. Alors le moindre mot qui tend à les tirer de l'ignorance où ils sont les uns à l'égard des autres jette le spectateur dans un trouble dont il est surpris lui-même. Comme le danger qu'ils ignorent est toujours présent à ses yeux, qu'il espere ou craint long-temps avant eux, il approuve ou blâme leur conduite. Il voudroit avertir celle-ci, arrêter celui-là. J'ai vu des gens sensibles et naïfs, aux représentations de cette piece, s'écrier dans les instants où Eugénie, abusée, trahie, est en pleine sécurité, *Ah ! la pauvre malheureuse !* Dans ceux où le lord étudie les questions qu'on lui fait, échappe aux soupçons, et emporte l'estime et l'amour de ceux qu'il trompe, je les ai entendus crier, *Va-t'en, scélérat !* La vérité qui presse, arrache ces expressions involontaires, et voilà l'éloge qui plaît à l'auteur et le paie de ses peines. L'on doit sur-tout remarquer que les morceaux qui ont déchiré l'ame dans cette

piece ne sont ni des phrases plus fortes , ni des choses imprévues ; ils n'offrent que l'expression simple et vraie de la nature , à l'instant d'une crise d'autant plus pénible pour le spectateur , qu'il l'a vue se former lentement sous ses yeux , et par des moyens communs et faibles en apparence. Ceux qui liront Eugénie dans le véritable esprit où ce drame a été composé sentiront souvent que l'auteur a plus réfléchi qu'on ne croit , lorsqu'il a préféré de dire plus en peu de mots , que mieux en beaucoup de paroles. Alors le premier acte , qu'ils avoient peut-être trouvé long et froid , leur paroîtra si nécessaire , qu'il seroit impossible de prendre le moindre intérêt aux autres , si l'on n'avoit pas vu celui-là. C'est lui qui nous incorpore à cette malheureuse famille , et nous fait prendre , sans nous en apercevoir , un rôle d'ami dans la piece. Plus il y a de choses fortes ou extraordinaires dans un drame , et plus on doit les racheter par des incidents communs , qui seuls fondent la vérité. (C'est encore M. Diderot qui dit cela.) Que ne dit-il pas , cet homme étonnant ! tout ce qu'on peut penser de vrai , de philosophique et d'excellent sur l'art dramatique , il l'a renfermé dans le quart d'un in-12... J'aime-rois mieux avoir fait cet ouvrage.... Revenons au mien.

Après avoir décidé le caractere et la conduite de chaque personnage , j'ai cherché s'il y avoit quelque principe certain pour les faire parler convenablement à leur rôle. Dans un plan bien disposé , le fond des choses à dire est toujours donné par celui des choses à faire ; mais le ton de chacun n'en reste pas moins subordonné au génie et aux lumieres de l'auteur , qui peut se tromper , soit en voyant mal ces rapports qu'il a dû combiner , soit en exécutant foiblement ce qu'il a bien préconçu. J'ai dit , ceux

qu'un grand intérêt occupe ne recherchent point leurs phrases, ils sont simples comme la nature : lorsqu'ils se passionnent, ils peuvent devenir forts, énergiques : mais ils n'ont jamais ce qu'on appelle dans le monde de l'esprit. J'écrirai donc le fond du drame le plus simplement qu'il me sera possible. Le seul Clarendon pourra montrer de l'esprit, c'est-à-dire de l'affectation, quand il voudra tromper ; lorsqu'il sera de bonne foi, il n'aura dans la bouche que les choses naturelles et fortes que je trouverois dans mon cœur si j'étois à sa place.

Aux premiers actes, Eugénie sera noble, tendre et modeste dans ses discours ; ensuite touchante dans la douleur, et presque muette dans le désespoir, comme toutes les âmes extrêmement sensibles. L'excès du malheur lui fera-t-il regarder la mort comme un refuge desirable et certain, alors son style, aussi exalté que son âme, sera modèle sur sa situation, et un peu plus grand que nature.

Le Baron, homme juste et simple dans ses mœurs, en aura constamment la tournure et le style ; mais aussitôt qu'une forte passion l'animera, il jettera feu et flamme, et de ce brasier sortiront des choses vraies, brûlantes et inattendues.

Le ton de Madame Murer sera le plus constant de tous. Le fond de son caractère étant de ne douter de rien ; la bonté, l'aigreur, la contradiction, la fureur, en un mot, tout ce qu'elle dira portera l'empreinte de l'orgueil, qui est toujours aussi confiant et superbe en paroles qu'imprudent et mal-adroît en actions.

Sir Charles doit être uni, reconnoissant dans sa première scène avec le comte de Clarendon ; furieux, hors de lui, mais sublime s'il se peut, lorsque des ressentiments légitimes l'arracheront à sa tranquillité

Si l'on me blâme d'avoir écrit ce drame trop sim-

plement, j'avoue que je suis inexorable, car je me suis donné beaucoup de peine pour l'écrire ainsi. Telle réponse qui paroît négligée a été substituée à une réplique plus travaillée qu'on y voyoit d'abord. Mais qu'il est difficile d'être simple! Je me rappelle à ce sujet une lecture que je fis de l'ouvrage, il y a deux ou trois ans, à plusieurs gens de lettres. Après l'avoir attentivement écouté, l'un d'eux me dit avec une franchise estimable, qui fut un coup de lumière pour moi: « Voulez-vous imprimer ce drame ou le
« faire jouer? — Pourquoi? — C'est qu'il est bien
« différent d'écrire pour être lu, ou d'écrire pour
« être parlé. Si vous le destinez à l'impression, n'y
« touchez pas, il va bien. Si vous voulez le faire
« jouer un jour, montez-moi sur cet arbre si bien
« taillé, si touffu, si fleuri; effeuillez, arrachez tout
« ce qui montre la main du Jardinier. La nature ne
« met dans ses productions ni cet apprêt, ni cette
« profusion. Ayez la vertu d'être moins élégant,
« vous en serez plus vrai ». Je n'hésitai pas. Avec plus de génie je me serois rendu plus simple encore, sans cesser d'être intéressant. Mais quand le style plat, aussi voisin du naïf en poésie que le pauvre l'est du simple en sculpture, m'auroit trompé, quand il me feroit échouer dix fois de suite, je m'accuserois, sans cesser de croire que le genre sérieux et touchant doit être écrit très simplement.

Voilà les principes sur lesquels j'ai composé le drame d'Eugenie. Cette analyse du plan me paroît donner les véritables raisons de l'intérêt que la pièce a inspiré. La lecture de l'ouvrage qui suit cet exposé, montrant combien l'exécution est restée au-dessous du projet, justifiera de même les critiques qu'on en a faites. Eugenie cessera d'être un problème pour beaucoup de gens, qui ne conçoivent pas encore comment l'enthousiasme et le dédain ont pu,

dans le même temps , partager le public sur le même objet. A l'égard de ceux qui , sans examen , comme sans appel , ont jugé la pièce absolument détestable , peut-être seront-ils à bon droit soupçonnés d'être hors d'état d'en juger une plus mauvaise encore.

ACTEURS.

LE BARON HARTLEY, pere d'Eugénie.

LE LORD COMTE DE CLARENDON, amant d'Eugénie, cru son époux.

MADAME MURER, tante d'Eugénie.

EUGENIE, fille du Baron.

SIR CHARLES, frere d'Eugénie.

COWERLY, capitaine de haut bord, ami du Baron.

DRINK ; valet de chambre du comte de Clarendon.

BETSY, femme de chambre d'Eugénie.

ROBERT, premier laquais de madame Murer.

DES VALETS ARMÉS, personnages muets.

HABILLEMENT DES PERSONNAGES,
SUIVANT LE COSTUME DE L'ÉTAT DE CHACUN EN
ANGLETERRE.

LE BARON HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris et veste rouge à petit galon d'or, une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretières noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers carrés et à talons hauts, une perruque à la brigadière ou un ample bonnet, un grand chapeau à Ragotzi, une cravate nouée et passée dans une boutonnière de l'habit, un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

LE COMTE DE CLARENDON, jeune homme de la cour : un habit à la française des plus riches et des plus élégants : dans les quatrième et cinquième actes, un fracq tout uni à revers de même étoffe.

MADAME MURER, riche veuve du pays de Galles : une robe anglaise toute ronde, de couleur sérieuse, à bottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas ; un grand fichu carré à dentelles anciennes attaché en croix sur la poitrine ; un tablier très long, sans bavette avec une large dentelle au bas ; des souliers de même étoffe que la robe ; une barette anglaise à dentelles sur la tête, et par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

EUGENIE : une robe anglaise toute ronde, de couleur gaie, à bottes, comme celle de madame Murer ; le tablier de même que sa tante ; des souliers blancs, un chapeau de paille double et borde de rose, une barette anglaise à dentelles sous son chapeau.

SIR CHARLES : un fracq de drap bleu-de-roi à revers de même étoffe, boutons de métal peints, veste rouge croisée à petit galon, culotte noire, bas de fil gris, grand chapeau uni, cocarde noire, les cheveux re-

doublés en queue grosse et courte ; manchettes plates et unies.

M. COWERLY, capitaine de haut bord ; grand uniforme de marine anglaise : habit de drap bleu-de-roi à parements et revers de drap blanc, un galon d'or à la mousquetaire ; veste blanche , même galon ; double galon aux manches et aux poches de l'habit ; boutons de métal en bosse unis ; grand chapeau bordé ; cocarde noire fort apparente ; cheveux en cadenettes.

DRINK : habit brun à boutonnieres d'or et à taille courte , fait à l'anglaise.

BËTSY, jeune fille du pays de Galles : une robe anglaise de toile peinte toute ronde , à bottes ; très petites manchettes ; fichu carré et croisé sur la poitrine ; tablier de batiste très long ; barette à l'anglaise sur la tête ; point de chapeau.

La scene est à Londres , dans une maison écartée , appartenante au comte de Clarendon.

N. B. Pour l'intelligence de plusieurs scenes dont tout l'effet dépend du jeu théâtral , j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du salon. Aux deux côtés du fond , on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez madame Murer ; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du salon , à droite , est la porte qui mene au jardin ; vis-à-vis , à gauche , est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé ; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du salon est l'aspect relatif aux spectateurs. En lisant la piece , on sentira la nécessité de connoître cette disposition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le dialogue de la premiere scene.

EUGÉNIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon à la française du meilleur goût. Des malles et des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus ; de l'autre, une bouteille de marasquin empailée ; elle verse un verre au Baron, et regarde après de côté et d'autre.

SCENE PREMIERE.

LE BARON HARTLEY, MADAME MURER,
EUGENIE, BETSY.

B E T S Y.
COMME tout ceci est beau ! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir !

LE BARON, après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.

Celle-ci à droite ?

BETSY.

Oui, monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

MADAME MURER.

Vous ne sortez pas, monsieur; il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse... Hé bien! Eugénie, tu ne dis mot : est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon pere.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta tante.

EUGÉNIE.

Cette maison est si recherchée...

MADAME MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGÉNIE, à part.

Que celui à qui elle appartient. (Betsy sort.)

SCENE II.

EUGENIE, LE BARON, MADAME MURER,
ROBERT.

ROBERT.

Monsieur, une voiture...

LE BARON, à Robert en se levant.

Mon chapeau, ma canne...

MADAME MURER.

Robert, il faudra vider ces malles, et remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le temps de se reconnoître.

LE BARON, à Robert.

Où dis-tu que loge le capitaine?

ROBERT.

Dans Sulfock-Street, tout auprès du Bagno.

LE BARON.

C'est bon, (Robert sort.)

SCENE III.

MADAME MURER, LE BARON, EUGENIE.

MADAME MURER.

(Le ton de madame Murer, dans toute cette scene, est un peu dédaigneux.)

J'espere que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le lord comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor; c'est un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres, et vous sentez que ce sont là de ces devoirs...

LE BARON, la contrefaisant.

Le lord Comte un tel, un grand seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

MADAME MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, monsieur?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma sœur; voilà trois fois que

vous le dites : j'irai en sortant de chez le capitaine Cowerly.

MADAME MURER.

Comme il vous plaira pour celui-là ; je ne m'y intéresse , ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment ! le frere d'un homme qui va épouser ma fille ?

MADAME MURER.

Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON.

C'est comme si elle l'étoit.

MADAME MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu , et qui est encore plus ridicule que son frere le capitaine !

LE BARON.

Ma sœur , je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave officier, mon ancien ami.

MADAME MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure , ni son ancienneté : je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON.

De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui sont faits , c'est assez difficile.

MADAME MURER.

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON.

Honnête.

MADAME MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi , presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

MADAME MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme ! Puisqu'il faut vous dire tout ma sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées ; croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre ?

MADAME MURER.

Vous comptiez bien sur mon opposition, quand vous avez fait ce bel arrangement ; il pourra vous coûter quelque chose, mais je ne changerai rien au mien. Je suis veuve et riche ; ma niece est sous ma conduite ; elle attend tout de moi ; et depuis la mort de sa mère, le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois : mais vous n'entendez rien.

LE BARON, brusquement.

Il est donc assez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu, mon Eugénie ; tu m'obéiras. n'est-ce pas ? (Il la baise au front, et sort.)

SCÈNE IV.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Qu'il m'amène ses Cowerly. (après un peu de silence.)
A votre tour, ma niece, je vous examine... Je conçois que la présence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage : mais avec moi que signifie cet air ! J'ai tout fait pour vous ; je vous ai mariée... Le plus bel établissement des trois royaumes ! Votre époux est obligé de vous quitter ; vous êtes chagrine ; vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amène, tout cède à vos desirs...

EUGÉNIE, tristement.

Cette ignorance de mon père m'inquiète, madame; d'un autre côté, milord... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée?

MADAME MURER.

Il est à Windsor avec la cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE.

Il a bien changé!

MADAME MURER.

Que voulez-vous dire?

EUGÉNIE.

Que s'il avoit eu ces torts lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me serois pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

MADAME MURER.

Lorsque je vous ordonnai, miss! A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence; et cependant sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, et surtout confinée pour la vie au château de Cowery... Car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE.

Mais si le Comte a cessé de m'aimer?

MADAME MURER.

En serez-vous moins milady Clarendon...? Et puis, quelle idée! Un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder!

EUGÉNIE, pénétrée.

Il étoit tendre alors. Que de larmes il versa lorsqu'il fallut nous séparer! Je pleurois aussi, mais je sentoie que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles sont partagées. Quelle différence!

MADAME MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, et combien l'espoir de la voir bientôt mère, rend une jeune femme plus chère à son mari ? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante ?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

MADAME MURER.

Et moi, je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerois coupable !

MADAME MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez ; et cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes... croyez-vous tout cela bien raisonnable ?

EUGÉNIE.

Graces aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je devore mes peines. Mais aussi, Milord n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons !

MADAME MURER.

Son valet de chambre est ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser. (Elle sonne.)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, MADAME MURER, DRINK.

DRINK, à Eugénie.

Que veut Milady ?

MADAME MURER.

Encore Milady ? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE, avec bonté.

Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais sont sur la route depuis le matin.

MADAME MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma niece. (A Drink.) Vous, allez voir s'il est arrivé.

DRINK.

Bon ! madame, il seroit accouru...

SCENE VI.

DRINK.

S'il me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement ; mais ça me fait de la peine... C'est un ange que cette fille-là. Quelle douceur ! Elle apprivoiseroit des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper une femme aussi parfaite, et l'abandonner après. Mon maître, oui, je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

SCENE VII.

LE COMTE DE CLARENDON, DRINK. :

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule.

Courage, mons Drink.

DRINK, étonné.

Qui diantre vous savoit là, Milord ? On vous croit à Windsor.

LE COMTE.

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous.

DRINK, d'un ton un peu résolu.

Ma foi, Milord, puisque vous l'avez entendu...

LE COMTE.

Ce lieu est sûr, apparemment?

DRINK.

Il n'y a personne. La niece est chez la tante, le bon homme de pere est sorti.

LE COMTE, surpris.

Le pere est avec elles?

DRINK.

Sans lui et sans un vieux procès qu'on a déterré je ne sais où, auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras! Et elles sont ici?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage?

DRINK.

Oh! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE, avec humeur.

Je crois que le maraud s'ingere...

DRINK.

Parlons, Milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas , veux-tu dire ?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... Un contrat supposé ; des registres contrefaits ; un ministre de votre façon... Dieu sait... Tous les rôles distribués à chacun de nous, et joués. Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la piété de la niece pendant la ridicule cérémonie, et dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins...

LE COMTE fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, et après une petite pause dit froidement :

Monsieur Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connoisse. (Il tire sa bourse, et la lui donne.) Vous n'êtes plus à moi ; sortez : mais si la moindre indiscretion...

DRINK.

Est-ce que j'ai jamais manqué à Milord ?

LE COMTE.

Je déteste les valets raisonneurs, et je me défie surtout des fripons scrupuleux.

DRINK.

Eh bien ! je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais pour la demoiselle, en vérité, c'est dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien ; à la vue de l'or, votre conscience s'apaise... Je ne suis pas votre drape.

DRINK.

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE, refusant de la prendre.

Cela suffit ; mais qu'il ne vous arrive jamais...
Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal ma-
riage...

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclure ?

LE COMTE.

Le roi qui a parlé, mon oncle qui presse, des
avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la
vie, (à part) et plus que tout, la honte que j'aurois
de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici...

LE COMTE, rêvant.

Oh ! je... Quand une fois je serai marié... Et puis,
elles ne verront personne... Cette maison, quoique
assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu...
Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Va tou-
jours m'annoncer ; cette visite prévendra les soup-
çons...

DRINK, se retournant.

Les soupçons ! Qui diable oseroit seulement pen-
ser ce que nous exécutons, nous autres ?

LE COMTE.

Il a raison. (Il le rappelle.) Ecoute, écoute.

DRINK.

Milord ?

LE COMTE, à lui-même, en se promenant.

Je crois que la tête a tourné en même temps à tout
le monde. (A Drink.) Ont-elles déjà reçu des lettres ?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, à lui-même, en se promenant.

C'est mon intendant... Parcequ'il est prêt à rendre l'ame... il me mande... il me fait une frayeur de ses remords... Le malheureux...! après m'avoir lui-même jete dans tous ces embarras... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (à Drink.) Tu iras toi-même à la poste.

DRINK.

Oui, Milord.

LE COMTE.

Prends-y garde, au moins. Il ne faudroit qu'une lettre comme celle que j'en reçois. Tu connois son écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là...

LE COMTE.

Fort bien. Va m'annoncer. (Drink sort par la porte qui monte chez madame Murcr.)

SCENE VIII.

LE COMTE, se promenant avec inquiétude.

Que je suis loin de l'air tranquille que j'affecte...! Elle croit être ma femme... elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espere qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Miserable ambition...! Je l'adore, et j'en épouse une autre... Elle arrive, et l'on me marie... Mon oncle... Oh! s'il savoit... Peut-être... Non, il me déshériteroit... (Il se jette dans un fauteuil.) Que de peines, d'intrigues...! Si l'on calculoit bien ce qu'il en coûte pour être mechant.. (Se levant brusquement.) Les réflexions de cet homme m'ont troublé... Comme si je n'avois pas assez du

eri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets... Elle va venir... Ah! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase... La voici... Qu'elle est belle!

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, en courant, arrive la première; puis elle s'arrête tout-à-coup en rougissant.

LE COMTE, s'avançant vers elle, et lui prenant la main avec quelque embarras.

Un mouvement plus naturel vous faisoit précipiter vos pas, Eugénie. Aurois-je eu le malheur de mériter...? (à madame Murer qui entre, en la saluant.) Ah! madame, pardon: vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

MADAME MURER.

Vous vous moquez, milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des facons?

LE COMTE, prenant la main d'Eugénie.

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurois désobéi à mon oncle, au roi même, si l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE, soupirant.

Ah, milord!

MADAME MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE, vivement.

Eh! de quoi? Vous m'effrayez! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappelez-vous, milord, l'extrême répugnance

que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parents.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE, avec douleur.

Votre présence me soutenoit contre mes réflexions ; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mere mourante... la faute que je commettois contre mon pere absent... l'air de mystere qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre château...

MADAME MURER.

N'étoit-il pas indispensable ?

EUGÉNIE.

Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi... (baissant la voix.) mon état...

LE COMTE, lui baise la main.

Votre état, Eugénie ! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger ? (à part.) Infortunée !

EUGÉNIE, tendrement.

Ah ! qu'il me seroit cher, s'il ne m'exposoit pas...

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi ? Ordonnez.

EUGÉNIE.

Puisqu'il m'est permis de demander, je desire que vous employiez auprès de mon pere cet art de persuader, ah ! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE.

Ma chere Eugénie !

EUGÉNIE.

Je souhaiterois que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-temps sans crime et sans danger pour moi.

MADAME MURER.

Le comte seul peut décider la question.

LE COMTE, avec timidité.

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres... ? Si près de mon oncle.... S'exposer.... Cette colere si redoutable de votre pere... Je pensois que l'on pourroit remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE, vivement.

Où vous viendrez ?

LE COMTE.

J'espérois vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE, tendrement.

Que ne l'écriviez-vous ? Un seul mot de ce dessein nous eût empêchées de venir à Londres.

LE COMTE, vivement.

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serois bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égaloit le vôtre. (d'un ton très affectueux.) Aurois-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi ?

MADAME MURER.

Il est charmant !

EUGÉNIE, baissant les yeux.

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, milord ?

LE COMTE.

Né me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE, avec embarras.

Un cœur sensible s'inquiete de tout. Il m'a semblé voir dans vos lettres une espee d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE, un peu décontenancé.

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. Vos soupçons n'y contraignent : e le ferai. (prenant un ton plus rassuré.) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux : marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, et ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive et toujours nouvelle. Je disois : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur... ! Vous pleurez, Eugénie !

EUGÉNIE, lui tendant les bras, et le regardant avec passion.

Ah ! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah, mon cher époux ! la joie a donc aussi ses larmes !

LE COMTE, troublé.

Eugénie... ! (à part.) Dans quel trouble elle me jette !

MADAME MURER.

Eh bien, ma niece ?

EUGÉNIE, avec joie.

Je n'en croirai plus mon cœur : il fut trop timide.

LE BARON, dehors, sans être aperçu.

Pas un scheling avec.

MADAME MURER.

Reconnoissez mon frere au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, à part.

Il faut avoir une ame féroce pour résister à tant de charmes.

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE, MADAME MURER,
EUGÉNIE.

LE BARON, en entrant, crie dehors.

Renvoyez-le, vous dis-je. (à lui-même, en avançant.) L'indigne séjour! la sotte ville! et sur-tout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absents!

MADAME MURER.

Toujours emporté!

LE BARON.

Hé bien, hé bien, ma sœur! ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME MURER,

Je le crois, monsieur: mais que doit penser de vous milord Clarendon?

LE BARON, saluant.

Ah! pardon, milord.

MADAME MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos juges...

LE BARON, au Comte.

Excusez: l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, monsieur...

LE BARON, se tournant vers sa fille.

Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE, à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie.

La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON, au Comte.

Comment la trouvez-vous, milord? Mais vous vous connoissez déjà : son frere et elle, voilà tout ce qui me reste... Elle étoit gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah ! quand elle sera mariée...! A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE, interrompant.

A moi, monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces dames.

LE BARON.

Eh ! non, non : c'est sur votre mariage.

MADAME MURER, vivement.

Son mariage!

EUGÉNIE, à part, avec frayeur.

Ah, ciel!

LE COMTE, d'un air contraint.

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage...

LE COMTE, interrompant.

Ah, ah!... oui : c'est... c'est un de mes parents. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature...

LE BARON.

Non; il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, embarrassé.

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle, ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche (regardant Eugénie); mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de

ne pas insister. Cela s'est su, et peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a et n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardou, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

MADAME MURER.

Mon frere va s'égayer. Trouvez bon, messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, saluant.

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées. Je vous demande la permission, mesdames, de vous voir le plus souvent...

MADAME MURER.

Jamais aussi souvent que nous le desirons, milord. (Le comte sort, le Baron l'accompagne : ils se font des politesses.)

SCÈNE XI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Avec quelle adresse et quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGÉNIE, honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.

Grondez donc votre folle de niece... A un certain mot de mon pere, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux... ! Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger... Comme il m'a regardée en répondant... ! Ah ! ma tante, que je l'aime !

BEAUMARCHAIS. I.

15

MADAME MURER l'embrasse.

Ma nièce, vous êtes la plus heureuse des femmes.
(Elles vont chez le baron par la porte d'entrée.)

FIN DU PREMIER ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

UN domestique entre. Après avoir rangé les sièges qui sont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret et vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils sont chargés, et sort en regardant si tout est bien en ordre.

L'action théâtrale ne reposant jamais, j'ai pensé qu'on pourroit essayer de lier un acte à celui qui le suit par une action pantomime qui soutiendrait, sans la fatiguer, l'attention des spectateurs, et indiqueroit ce qui se passe derrière la scène pendant l'entr'acte. Je l'ai désignée entre chaque acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité est précieux dans un drame sérieux, et l'illusion tient plus aux petites choses qu'aux grandes. Les comédiens Français, qui n'ont rien négligé pour que cette pièce fit plaisir, ont craint que l'œil sévère du public ne désapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas osé hasarder les entr'actes. Si on les joue en société, on verra que ce qui n'est qu'indifférent, tant que l'action n'est pas engagée, devient assez important entre les derniers actes.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DRINK, un paquet de lettres à la main. Il se retourne en entrant, et crie au facteur qui s'en va :

A moi seul, entendez-vous? (il avance dans le salon.) Un homme averti en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. (Il lit une adresse.) Hem, m, m, à Monsieur, Monsieur le Baron Hartley. Voilà pour le pere. Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, etc. etc. (il en lit une autre.) Hem, m, m... Armée d'Irlande : c'est du fils. Ceci doit encore passer : l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (il en regarde une troisième.) Hem, m, m. Lancaster! voici qui paroît suspect. (il lit.) A Madame, Madame Murer, près du parc Saint-James... Pour la tante... c'est l'écriture de M. Williams, notre marieur, l'intendant de milord... main basse sur celle-ci. Peste! la jeune personne eût appris... A propos, il se meurt, dit mon maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, et l'on apprend quelquefois..! (il hésite un peu, et enfin rompant le cachet, il lit :) « Madame, je

« touche au moment terrible où je vais rendre
 « compte de toutes les actions de ma vie. » (il parle.)
 Un intendant...! le compte sera long. (il lit.) « Les
 « remords me pressent, et je veux réparer autant
 « qu'il est en moi, par cet avis tardif, le crime dont
 « je me suis rendu coupable, en portant le jeune
 « lord, comte de Clarendon, à tromper votre mal-
 « heureuse niece par un mariage simulé. » (il parle.)
 Mon maître s'est douté de cette lettre : c'est un vrai
 démon pour les précautions.

SCENE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE, arrivant par le jardin avec précaution.
 Est-ce toi, Drink ?

DRINK.

Milord ?

LE COMTE.

Un mot, et je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avois oublié.... J'étois si troublé en sortant....
 Mon mariage qui se fait demain, est dans la bouche
 de tout le monde : on ne parle d'autre chose.... Il
 faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui sur-
 tout, ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK.

Elles ne connoissent personne à Londres.

LE COMTE.

Je sais que le pere est fort l'ami d'un certain ca-
 pitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de

mon oncle ; brave homme , mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce ?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du temps de la petite , il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK.

Quoi ! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure , en lui rapportant que lady Alton avoit passé un jour entier ici ?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher lady Alton ?

DRINK.

Ah , vraiment non ! c'est plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Anfalsen ? Ma foi , je confonds les époques : il en est tant venu !

LE COMTE.

Eh , non ! c'est celui qui a marié cette fille soi-disant d'honneur de la reine , à ce benet d'Harlington , quand je la quittai.

DRINK.

Ah ! j'y suis , j'y suis.

LE COMTE.

S'il se présente...

DRINK.

Laissez-moi faire. Il en sera de lui comme du facteur , dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'est ce que je disais : mon maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien ?

DRINK, s'approchant d'un air de confiance.

J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, lui coupant la parole.

Paix! c'est Eugénie.

SCENE III.

EUGENIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE, faisant un cri de surprise.

Ah, milord!

LE COMTE, à Drink.

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

SCENE IV.

EUGENIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, avec joie.

Apprenez la plus agréable nouvelle...

LE COMTE.

Si elle intéresse mon Eugénie...

EUGÉNIE.

Mon pere est enchanté de vous. Ah, j'en étois bien sûre! Il faisoit votre éloge à l'instant. Je me serois mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendoit fiere de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE, ému.

Vous me faites trembler! Exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment!

EUGÉNIE, vivement.

Je sais qu'il est violent; mais il est mon pere. Il

est juste ; il est bon. Venez , milord , que notre profond respect le désarme. Entrons , ce moment sera le plus heureux...

LE COMTE , embarrassé.

Engénie ! quoi , vous voulez... ? quoi , sans nulle précaution... ?

EUGÉNIE , avec beaucoup de feu.

Si jamais je te fus chere , c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donnes-moi cette marque de ton amour. Viens , depuis trop long-temps des soupçons odieux outragent ta femme ; les regards méchants la poursuivent. Fais cesser un pénible état ; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon pere. Viens , il ne nous résistera pas.

LE COMTE , à part.

Quel embarras ! (à Eugénie.) Souffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE , lui prenant la main.

Non ; elles peuvent changer. La premiere impression est pour toi. Non , je ne te quitterai plus.

SCENE V.

MADAME MURER , EUGENIE , LE COMTE.

LE COMTE , apercevant madame Murer.

Ah , madame ! venez m'aider à lui faire entendre raison.

MADAME MURER.

Le comte ici ! J'aurois dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son pere, sa belle ame s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

MADAME MURER.

Ah, milord! gardez-vous-en bien. Mon avis, au contraire, est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveilloit et s'il vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit soupçonner...

LE COMTE, cachant sa joie sous un air empressé.

Tout seroit perdu! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice. (il sort.)

SCENE VI.

MADAME MURER, EUGENIE.

EUGÉNIE le regarde aller, et, après un peu de silence, dit douloureusement :

Il s'en va!

MADAME MURER.

Mais vous avez donc tout-à-coup perdu l'esprit?

EUGÉNIE.

Etre réduite à composer avec son devoir, n'oser regarder son pere, voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence; sa bonté me pese, sa confiance me fait rougir, et ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges, et de sentir qu'on ne les mérite pas!

MADAME MURER.

Mais à Londres, où le comte a tant de ménagements à garder... D'ailleurs, votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE.

N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal que d'en arrêter les progrès? Le temps fuit, l'occasion échappe, les convenances diminuent, l'embarras de parler augmente, et le malheur arrive.

MADAME MURER.

Votre époux est trop délicat pour vous exposer...

EUGÉNIE, vivement.

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, de recherches dans son langage? Cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avoit à la campagne étoit bien préférable.

MADAME MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCENE VII.

MADAME MURER, EUGENIE, DRINK.

MADAME MURER, à Drink, qui tient un paquet.

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Des lettres que le facteur vient d'apporter.

MADAME MURER, parcourant les adresses.

D'Irlande; voici des nouvelles. (Drink range le salon, et écoute la conversation.)

EUGÉNIE, avec vivacité.

De mon frere?

MADAME MURER.

Non; c'est une lettre de son cousin, qui sert dans le même corps. (Elle lit tout bas.)

EUGÉNIE.

Point de lettres de sir Charles? Il est bien étonnant.

MADAME MURER, à Drink, qui ouvre une malle.
Laissez cela. Betsy serrera nos habits. Drink sort.

SCÈNE VIII.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, pendant que madame Murer lit bas.
Son silence me surprend et m'afflige.

MADAME MURER, d'un ton composé.

S'il vous afflige, miss, la lettre de sir Henri ne me paroît pas propre à vous consoler. Votre frere n'a pas reçu nos dernieres : c'est un terrible état que le métier de la guerre!

EUGÉNIE, troublée.

Mon frere est mort!

MADAME MURER.

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de sang.

MADAME MURER.

Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE lit en tremblant.

« Mon cousin, grievement insulte par son colonel, l'a forcé de se battre, et l'a désarmé. Son ennemi vient de le dénoncer ; ce qui a obligé sir Charles à prendre secrettement la route de Londres ; mais le colonel le suit, pour l'accuser chez le ministre. » Ah, mon frere !

SCÈNE IX.

LE BARON, MADAME MURER, EUGENIE.

LE BARON.

Hé bien ! parce que je m'endors un moment en jasant avec vous...

EUGÉNIE, troublée.

Mon frere s'est battu.

LE BARON.

D'où savez-vous cela ?

EUGÉNIE.

C'est ce que mande sir Henri.

MADAME MURER, avec importance.

Et il a désarmé son homme ; si ce n'étoit pas son colonel.

LE BARON.

Son colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE.

Mon pere, ma tante, occupons-nous des moyens de le sauver ?

MADAME MURER.

Où le prendre ?

EUGÉNIE.

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

MADAME MURER.

Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE, baissant les yeux.

Milord Clarendon ne pourroit-il pas... ?

MADAME MURER, d'un ton dédaigneux.

Le cher lord ! Ah, oui. Si monsieur lui fait la grace d'accepter ses services.

LE BARON, lui rendant son air.

Ma foi, ce seroit ma dernière ressource. Donne-

moi la lettre , Eugénie. (il lit bas.) Diable ! (il lit tout haut.) « Quand il ne réussiroit pas à le perdre , « avertissez sir Charles d'être toujours sur ses gar- « des ; le colonel a la réputation de se défaire des « gens par toutes sortes de voies.... » Bon ; cela ne peut pas être : un officier...

MADAME MURER.

Cet événement me ramene à ce que je vous disois tantôt, monsieur : si , au lieu de destiner votre fille à un vieux militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui...

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir, vous aimez les lords, les gens de haut parage, et moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité et la rendre malheureuse.

MADAME MURER.

Et pourquoi malheureuse ?

LE BARON.

Est-ce que je ne connois pas vos petits grands seigneurs ? Voyez-les dans les unions même les plus égales pour la fortune : une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours ; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires ; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent ; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

MADAME MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons ? Vous faites le procès à

la jeunesse , et nullement à la qualité ; c'est dans cet état , au contraire , que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés , un jour ils deviennent sages , et alors les graces de la cour...

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises , n'est-ce pas ? Peut-on solliciter des récompenses , quand on n'a rien fait pour son pays ? Et quand le principe des demandes est aussi honteux , n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées ? Mais je veux encore que son importunité les arrache ; he bien ! je lui préférerai toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir ; et cet homme , c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la cour , il a l'estime de toute l'armée : l'un vaut bien l'autre , je crois.

MADAME MURER.

Mais , monsieur...

LE BARON , impatient.

Mais , madame , si vous êtes éprise à ce point de vos lords , que n'en épousez-vous quelqu'un vous-même ?

MADAME MURER , fièrement.

Vous mériteriez que je le fisse , et que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON , la saluant.

A votre aise , ma sœur. Pour mes enfants moins de fortune , moins d'extravagance , moins d'occasion de sottises.

EUGÉNIE , à part.

Toujours en querelle ! que je suis malheureuse !

SCÈNE X.

ROBERT, LE BARON, MADAME MURER,
EUGÉNIE.

ROBERT.

Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Qu'il entre

SCÈNE XI.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Un moment, s'il vous plait, que nous soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Mais quelle politesse avez-vous donc vous autres? Un de nos amis communs, et qui va nous appartenir.

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, MADAME
MURER, EUGÉNIE.

LE CAPITAINE, d'un ton bruyant.

Bonjour, mon très cher.

LE BARON.

Bonjour, capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournois sans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi ?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens, le plus obstiné valet (je ne sais où je l'ai vu), prétendoit qu'il n'y avoit personne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre. Ma sœur !

MADAME MURER, séchement.

Ni moi. A peine arrives, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte, si je puis vous être utile, et si ces dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'est ma sœur, et voici bientôt la tienne. (montrant sa fille.)

LE CAPITAINE, à Eugénie.

J'envie, mademoiselle, le sort de mon frere ; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

MADAME MURER, d'un air distrait.

Comme dit fort bien monsieur, les précautions sont toujours utiles en affaires ; chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE, cherchant des yeux.

Mais où donc est-il ?

LE BARON.

Qui ?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils ? Qui le sait ?

MADAME MURER.

A quoi tend cette question, monsieur ?

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres ?

LE BARON.

Pas un mot de cela : un maudit procès, dont je ne sais autre chose sinon que j'ai raison... Mais connoitrois-tu déjà l'aventure de mon fils ?

LE CAPITAINE.

C'est une misere, une vètille, moins que rien.

LE BARON.

Sans doute ; il n'y a que la subordination...

MADAME MURER. sèchement.

J'admire comment monsieur a le don de tout deviner : nous en recevons la premiere nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE.

Moi je l'ai vu, madame.

EUGÉNIE.

Mon frere ?

LE CAPITAINE.

Oui, mademoiselle.

LE BARON.

Où ? Quand ? Comment ?

LE CAPITAINE.

Au parc, avant-hier, sur la brune. Sir Charles est ici secrètement depuis cinq jours ; il ne sort que le soir, parce qu'il s'est battu contre son colonel : il se fait appeler le chevalier Campley. N'est-ce pas cela ?

MADAME MURER.

Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, monsieur ?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il ?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en sais rien ; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire : j'ai quelque crédit, comme vous savez.

MADAME MURER, dédaigneusement.

La seule chose dont nous ayons besoin, est justement celle que monsieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure ; et, en lisant tout-à-l'heure le billet du baron, je croyois de bonne foi le rencontrer ici.

MADAME MURER.

Cela est d'autant plus malheureux, que, dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du ministre.

LE CAPITAINE.

Oh ! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il ? Je vous dirai bientôt...

MADAME MURER, dédaigneusement.

Ce n'est que le comte Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de milord duc ?

MADAME MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il est fort de mes amis. Je me charge, si vous voulez...

MADAME MURER, d'un air vain.

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raison. Je regardois en entrant.... Mais ce valet a détourné mon attention.... Eh, parbleu ! c'est un homme à lui. Je disois bien... Je reconnois tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce salon : c'est, comme il l'appelle à la française, sa petite maison.

MADAME MURER, fièrement.

Petite maison, monsieur ?

LE BARON.

Eh, petite ou grande ! faut-il disputer sur un mot ? Il suffit qu'il nous la prête... Il étoit ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui ? Je l'aurois parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'est ma foi vrai. J'oubliois que le mariage se fait à Londres.

MADAME MURER ET EUGÉNIE, en même temps.

Le mariage !

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savois bien moi.

MADAME MURER, dédaigneusement.

Hum.... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire ? Quel mariage ?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre : la fille du comte de Winchester : un gouvernement que le roi donne au jeune lord en présent de noccs. Mais c'est une chose publique et que tout Londres sait.

EUGÉNIE, à part.

Dieux ! où me cacher ?

MADAME MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi ! sérieusement ? Dès que madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il est vrai, capitaine, qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle, moi qu'on a consulté sur tout ; ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses et les diamants achetés, l'hôtel meublé, les articles signés, sont autant de chimères ?

EUGÉNIE, à part.

Ah, malheureuse !

LE BARON.

Mais, ma sœur, cela me paroît assez positif : qu'avez-vous à répondre ?

MADAME MURER.

Que monsieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je sais de très bonne part, moi, que le Comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE.

Ah ! oui. Quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connoissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût pro-

vincial l'avoit tenu quelque temps éloigné de la capitale.

MADAME MURER, dédaigneusement.

Un goût provincial ?

LE BARON, riant.

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, et dont il s'est amusé, apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON, d'un air content.

C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres, et tienne un peu ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les pere et mere, moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE, à part.

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille... ? qu'as-tu donc, ma chere enfant ?

EUGÉNIE, tremblante.

Je ne me sens pas bien, mon pere.

MADAME MURER.

Je vous l'avois dit aussi, ma chere niece; nous devons nous retirer. Venez, laissons ces messieurs se raconter leurs merveilles anecdotes.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

Pardon, Capitaine.

LE CAPITAINE, lui prenant la main.

Adieu, Baron ; je prends bien de la part...

LE BARON, le ramenant.

Ah, ça ! mon fils, je te prie : comment dis-tu qu'il se fait appeler ?

LE CAPITAINE.

Le chevalier Campley.

LE BARON.

Campley ? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassins... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au Parc ; et si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (Ils sortent par la porte du vestibule.)

FIN DU SECOND ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

BETSY sort de la chambre d'Eugénie, ouvre une malle et en tire plusieurs robes, l'une après l'autre, qu'elle secoue, qu'elle déplisse et qu'elle étend sur le sofa du

fond du salon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustements et un chapeau galant de sa maitresse qu'elle s'essaie avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, et l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink et Robert entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'orchestre doit cesser de jouer, et où l'acte commence.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BETSY, DRINK, ROBERT.

E DRINK, à Robert, en disputant.
 ET moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer ?

ROBERT.

Mais c'est que vous ignorez que le capitaine Cowerley est l'intime ami de Monsieur.

DRINK, plus haut, en colere.

L'intime ami du diable ! Est-ce à toi d'entrer dans les raisons ? Es-tu valet de chambre ici ?

BETSY, à genoux, se retourne.

Chut... ! parlez plus bas ; ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (Elle prend des robes sous son bras, et va pour entrer chez Eugénie.)

DRINK, courant après.

Miss, miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles ? (Il veut l'embrasser.)

BETSY, s'esquivant.

Ah ! sans doute... Non, vous pouvez les emporter. (Elle entre chez Eugénie.)

SCÈNE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK, revient prendre la malle.
Que cela t'arrive encore!

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (Ils enlèvent une malle, et sortent.)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, BETSY.

(Eugénie sort de chez elle; elle marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy, qui la suit, lui donne un fauteuil; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux, sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, assise, d'un ton bien douloureux.

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'entourne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (Les valets viennent chercher la deuxième malle, Eugénie reste en silence tant qu'ils restent dans le salon.) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise

à la merci de tout le monde... O ma mere ! c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer ! (Elle se leve vivement.) C'est trop souffrir... Quand cet aven-
me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon pere. L'éat le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah, malheureuse ! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieux ! le voici ! (Elle tombe dans son siège.)

SCENE V.

EUGENIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant ; ton état m'in-
quiete.

EUGÉNIE, à part.

Que lui dirai-je ? (Elle veut se lever, son pere la fait rasseoir.)

LE BARON, avec bonté.

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE, tremblante

Non, non, monsieur ; ses bontés et les vôtres se-
ront toujours présentes à ma memoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je ba-
dinois avec le Capitaine, et le tout pour la contra-
rier un moment : car elle est engouée de ce Milord,
qui, franchement, est bien le plus mauvais sujet...
Dès qu'on en dit un mot, elle vous soute aux yeux.
Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle,
et qu'il l'ait abandonnée. Ce n'est pas la centieme.

On seroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là ; mais lorsqu'elles n'intéressent personne , et que les détails en sont plaisants... C'est une drôle de femme , avec son esprit. Au reste , si notre conversation t'a déplu , je t'en demande pardon , mon enfant.

EUGÉNIE , à part.

Je suis hors de moi !

LE BARON , tirant un siège auprès d'elle , et la baisant avant de s'asseoir.

Viens , mon Eugénie : baise-moi. tu es sage , toi , honnête , douce ; tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE , troublée , se leve.

Mon pere...!

LE BARON , attendri.

Qu'as-tu , mon enfant ? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE , se laissant tomber à genoux.

Ah , mon pere...!

LE BARON , étonné.

Qu'avez-vous donc , miss ? Je ne vous reconnois plus,

EUGÉNIE , tremblante.

C'est moi...

LE BARON , vivement.

Quoi ? c'est moi.

EUGÉNIE , éperdue , se cachant le visage.

Vous la voyez...

LE BARON , brusquement.

Vous m'impatentez. Qu'est-ce que je vois ?

EUGÉNIE , morte de frayeur.

C'est moi... Le Comte... Mon pere...

LE BARON , avec violence.

C'est moi... Le Comte... Mon pere... Achevez : parlerez-vous ? (Eugénie se cache la tête entre les ge-

veux de son pere sans répondre.) Seriez-vous cette malheureuse ?

EUGÉNIE, sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.

Je suis mariée.

LE BARON se leve, et la repousse avec indignation.

Mariée ! sans mon consentement ! (Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le Baron à sa fille pour la relever.)

SCENE VI.

MADAME MURER, accourant, LE BARON, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Quel vacarme ! quels cris ! A qui en avez-vous donc, monsieur ?

LE BARON relevoit tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil, et reprend toute sa colere.

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'insolente miss, mariée à l'insu de ses parents...

MADAME MURER, froidement.

Point du tout : je le sais.

LE BARON, en colere.

Comment, vous le savez !

MADAME MURER, froidement.

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc, moi ?

MADAME MURER, froidement.

Vous êtes un homme très violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, étouffant de fureur.

Hé mais... hé mais, vous me feriez mourir avec votre sang-froid et vos injures. On m'ose déclarer...

MADAME MURER, fièrement.

Voilà son tort. Je le lui avois défendu : c'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE, pleurant.

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse !

MADAME MURER, fièrement.

Laissez-moi parler, milady.

LE BARON.

Milady ?

MADAME MURER.

Oui, milady ; et c'est moi qui l'ai marie de mon autorité privée au lord comte de Clarendon.

LE BARON, outré.

A ce milord ?

MADAME MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre misérable vanité...

MADAME MURER, s'échauffant.

Quelles objections avez-vous à faire ?

LE BARON.

Contre lui ? mille ; et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

MADAME MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique !

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louois son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent, mais qui me l'auroient fait redouter plus

qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

MADAME MURER.

Vous êtes toujours outre. Hé bien, il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui : car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, et scélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu dans le cœur un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE, tout en larmes.

Ah, mon père ! si vous le connoissiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu... Une femme juger son séducteur !

MADAME MURER.

Mais moi... ?

LE BARON, furieux.

Vous... ? vous êtes mille fois...

MADAME MURER.

Point de mots, des choses.

LE BARON, avec feu.

C'est un homme incapable de remord sur un genre de fautes dont la multiplicité seule fait ses délices ; fomentant de gaité de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui seroient son désespoir dans la sienne ; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses dérèglements.

MADAME MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général ; et plus vous recon-

noissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs; de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE, du ton du ressentiment que le respect réprime.

En vérité, Monsieur, je me flatte que jamais le modèle d'un portrait aussi vil n'auroit été dangereux pour moi.

MADAME MURER, avec impatience.

Mais c'est que le Comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il dans le feu de la première jeunesse un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais...

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important?

MADAME MURER.

Quel garant? tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime et augmente la bonne opinion; la franchise de son caractère, qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques, et la bonté de son cœur, qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE, avec amour.

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon pere.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant : tout cela n'est-il pas bien méritoire ? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir ? Et qu'en voulez-vous conclure ?

MADAME MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste et cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON, adouci.

Je le voudrois ; mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, plus doucement.

Mon enfant, l'ame d'un libertin est inexplicable ; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du Capitaine sur sa dernière aventure n'avoient pas rapport à des temps antérieurs : son mariage avec toi.

MADAME MURER.

C'est où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures ; mais quand vous saurez qu'il l'adore...

LE BARON, haussant les épaules.

Il l'adore ! c'est encore un de leurs termes, *adorer*. Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes ; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

MADAME MURER.

Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union...

LE BARON.

Comment?

MADAME MURER, du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.

Lorsqu'avant peu...

LE BARON, à sa fille.

Bon! Est-ce qu'elle dit vrai?

EUGÉNIE, fléchissant le genou.

Ah, mon pere! comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON, la relevant avec tendresse.

Réellement? Hé bien...! hé bien...! hé bien! mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. (à part) Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé!

MADAME MURER.

Milady, embrassez votre pere.

LE BARON, baisant Eugénie.

Laisse là milady; sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE, avec feu.

Toute la vie; mon pere. (par exclamation) Ah, Milord! quel jour heureux pour nous!

LE BARON, du ton d'un homme que ce mot de Milord ramene à d'autres idées.

Mais, dites-moi donc un peu vous autres: puisqu'elle est la femme de ce Milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage? Car aussi on n'y comprend rien.

MADAME MURER.

Il vous l'a dit tantôt: discours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublé e malgré moi.

LE BARON.

C'est que cela n'est pas net, au moins.

MADAME MURER.

Drink est son homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous-même. (Elle sonne.)

SCÈNE VII.

(Cette scene marche rapidement.)

LE BARON, MADAME MURER, EUGENIE,
DRINK.

LE BARON.

Vous avez raison ; je saurai bientôt.. (Saisissant Drink au collet) Viens ici, fripon : dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK regarde autour de lui d'un air embarrassé.

Du mariage... ! Est - ce qu'on auroit appris... maudit intendant... !

LE BARON, vivement,

Cet intendant ? Parleras-tu... ? faut-il... ?

DRINK, effrayé.

Non, non, monsieur... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez ?

LE BARON.

Oui.

DRINK, à part.

Il faut mentir ici. (haut) Il est véritable, le mariage.

LE BARON.

Véritable? Eh bien! ma sœur?

MADAME MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, monsieur.

LE BARON, avec violence.

Tu ne mens pas, misérable?

DRINK, a part.

Allons, tout est découvert; quelqu'autre lettre sera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait: je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monsieur... puisque vous le savez aussi bien que moi...

LE BARON.

Traître!

MADAME MURER, retenant le Baron.

Mon frere!

LE BARON.

Qu'il laisse son verbiage, et qu'il avoue.

DRINK, cherchant et tirant une lettre de sa poche.

Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler... Voici une lettre de M. Williams, l'intendant de Milord.

LE BARON, lui arrachant la lettre.

Pour qui?

DRINK.

Elle est adressée à Madame.

MADAME MURER.

A moi? D'où me vient cette préférence? et quel rapport cet intendant..

DRINK, surpris.

Comment, quel rapport? C'est le même qui a fait le mariage...

MADAME MURER, prenant la lettre au Baron.

D'honneur si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier étant l'époux de ma fille ?

DRINK, tout-à-fait troublé.

Quoi, Monsieur ? c'est du nouveau mariage que vous parlez ?

LE BARON.

Et duquel donc ?

MADAME MURER, ayant lu.

Ah, le scélérat ! (Elle porte les mains à son visage, qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre. (Il sort.)

SCENE VIII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGENIE.

MADAME MURER, avec horreur.

Il nous a trompés indignement ! Ma niece n'est pas sa femme.

EUGÉNIE, les bras levés.

Dieu tout-puissant ! (Elle tombe dans un fauteuil.)

MADAME MURER.

Son intendant a servi de ministre, et toute la race infernale de complices.

LE BARON, frappant du pied.

Rage ! fureur ! ô femmes, qu'avez-vous fait ?

MADAME MURER, effrayée.

Mon frere, par pitié, suspendez vos reproches.
Ne voyez-vous pas l'état où elle est ?

EUGÉNIE, se relevant.

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre
que de vivre... Mon pere, j'implore votre colere...

LE BARON, hors de lui.

Et tu l'as méritée... Sexe perfide ! femme à jamais
le trouble et le déshonneur des familles. Noyez-vous
maintenant dans des larmes inutiles... Avez-vous
eu cru vous soustraire à mon obéissance ? avez-vous
eu cru violer impunément le plus saint des devoirs... ?
Tu l'as osé ; toutes tes démarches se sont trouvées
fausses ; tu as été séduite , trompée , déshonorée ; et
le ciel t'en punit par l'abandon de ton pere et sa
malédiction.

EUGÉNIE, s'élançant vers le Baron, et le retenant à bras
le corps.

Ah, mon pere ! ayez pitié de mon désespoir ; ré-
voquez l'épouvantable arrêt que vous venez de
prononcer.

LE BARON, attendri, la repousse doucement.

Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le
plus misérable des hommes. (Il sort.)

SCENE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, courant dans les bras de sa tante.
Ah, madame ! m'abandonnerez-vous aussi ?

MADAME MURER.

Non, mon enfant ; écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah, ma tante ! venez, secouez-moi : courons

nous jeter aux pieds de mon pere, implorons ses bontés, et sortons tous d'une odieuse maison...

MADAME MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire, et écrire au Comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE, avec horreur.

Lui...! moi...! vous me faites frémir.

MADAME MURER.

Il le faut, il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens; il apprendra que votre pere veut implorer le secours des lois : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE, outrée.

Et je serois assez lâche après son indignité... Je devrois respecter un jour celui que je ne peux plus estimer. J'irois au pied des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, et une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée! Plutôt mourir mille fois.

MADAME MURER, fermement.

Prenez garde, miss, qu'ici l'opprobre seroit le fruit du découragement.

EUGÉNIE, au désespoir.

L'opprobre! m'en reste-t-il encore à redouter? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon pere, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE X.

MADAME MURER, la regarde aller.

Elle me quitte, et n'écrit pas... (Elle se promène.)

Un pere en fureur qui ne connoit plus rien ; une fille au désespoir qui n'écoute personne ; un amant scélérat qui comble la mesure... Quelle horrible situation ! (Elle rêve un moment.) Vengeance , soutiens mon courage ! Je vais écrire moi-même au Comte : s'il vient... Traître , tu paieras cher les peines que tu nous causes !

FIN DU TROISIEME ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Un domestique entre , range le salon , éteint le lustre et les bougies de l'appartement . On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute , et indique par son geste que c'est madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après il repasse avec un bougeoir allumé , et sort par la porte du vestibule ; il rentre sans lumière suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas , et ils passent tous à petit bruit chez madame Murer , qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le salon , courent dehors par le vestibule , et rentrent chez madame Murer par le même salon , armes de couteaux de chasse, d'épées et de flambeaux non allumés. Un moment après , Robert entre par le vestibule , une lettre à la main , un bougeoir dans l'autre . Comme c'est la réponse du comte de Clarendon qu'il rapporte , il se presse de passer chez madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de temps sans mouvement , et le quatrième acte commence.

 ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MADAME MURER ; ROBERT , portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entr'acte : le salon est obscur.

MADAME MURER tient un billet , et en marchant se parle à elle-même.

IL viendra. (Au laquais.) Vous avez été bien longtemps ?

ROBERT.

Il n'étoit pas rentre : j'ai attendu. Et puis , c'est un tapage dans l'hôtel ; il se marie demain : tout est sens dessus dessous : on ne savoit où prendre de l'encre et du papier.

MADAME MURER , à part.

Il viendra... Écoute , Robert , fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin , tout auprès de la petite porte ; tiens-toi là sans remuer ; et quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure , viens vite ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par là ?

MADAME MURER.

Faites ce qu'on vous dit. (Robert sort par la porte du jardin.)

SCENE II.

MADAME MURER, se promenant et frappant du billet sur sa main.

Il viendra... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne! Le parti est violent... c'est le plus sûr... Il convient si bien au caractère du père... Je dois pourtant l'en prévenir. (Elle regarde sa montre.) J'ai le temps... Il est à consoler sa fille : il a jeté son feu maintenant... c'est comme je le veux... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici ! qu'il a l'air accablé !

SCENE III.

LE BARON, MADAME MURER.

MADAME MURER, d'un ton sombre.

Eh bien ! monsieur, êtes-vous satisfait ? Il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur. (Le baron s'assied sans rien dire près de la table, et s'appuie la tête sur les mains.) Des éclats ! de la fureur ! sans choix de personnes.

LE BARON, sourdement.

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

MADAME MURER.

Un homme livré à ses emportements.

LE BARON, désespéré.

Vous abusez de mon état et de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre héritage ; il est trop cher : aussi-

bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (Il se leve et se promene avec égarrement.)

MADAME MURER.

Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris, mon parti.

MADAME MURER.

Quel est-il ?

LE BARON, marchant plus vite et gesticulant.
lemment.

J'irai à la cour... oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du roi : il ne me rejettera pas. (Madame Murer hoche de la tête.) Et pourquoi me rejeteroit-il ? Il est pere... Je l'ai vu embrasser ses enfants.

MADAME MURER.

La belle idée ! Et que lui direz-vous ?

LE BARON, s'arrêtant devant elle.

Ce que je lui dirai ? Je lui dirai : Sire... Vous êtes pere, bon pere... je le suis aussi ; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils et sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes ; vous ne serez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu, mais en homme d'honneur : il sert Votre Majesté comme son bisaïeul, qui fut emporté sous les yeux du feu roi ; il sert comme mon pere, qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles ; il sert comme je servois lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon estomac... mes blessures. Il m'écouterà ; et j'ajouterai : Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite et l'hospitalité ; il a déshonoré ma fille par un faux

mariage... Je vous demande à genoux, sire, grace pour mon fils et justice pour ma fille.

MADAME MURER.

Mais ce suborneur est un homme qualifié, puissant.

LE BARON, vivement

S'il est qualifié, je suis gentilhomme... Enfin je suis un homme. Le roi est juste ; à ses pieds toutes ces différences d'état ne sont rien. Ma sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas, au-dessus tout est égal ; et j'ai vu le roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand. (Il va et vient.)

MADAME MURER, d'un ton ferme.

Croyez-moi, monsieur le Baron, nous suffirons à notre vengeance.

LE BARON n'a entendu que le dernier mot.

Oui, vengeance... ! et qu'on le livre à toute la rigueur des lois.

MADAME MURER, très ferme.

Les lois ! la puissance et le crédit les étouffent souvent ; et puis c'est demain qu'il prétend se marier. Il faut le prévenir : incertitude ! lenteur ! est-ce ainsi qu'on se venge ? Eh ! la justice naturelle reprend ses droits par-tout où la justice civile ne peut étendre les siens. (Après un peu de silence, d'un ton plus bas :) Enfin, mon frere, il est temps de vous dire mon secret : avant deux heures le Comte sera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON.

Comment cela ?

MADAME MURER s'approche de lui.

Écoutez-moi. J'ai envoyé à Milord Duc un détail très étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet ; ensuite... votre

fille n'a jamais voulu s'y prêter ; mais j'ai écrit pour elle au scélérat , qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

MADAME MURER, lui montrant le billet.

Au coup de minuit... voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens et les miens : vous le surprendrez chez elle. J'ai ici un ministre tout prêt : qu'il tremble à son tour.

LE BARON, surpris.

Quoi , ma sœur, un guet-à-pens ! des pièges !

MADAME MURER, avec impatience.

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage ?

LE BARON.

Vous avez raison : mais quand il arrivera , j'irai au-devant de lui , je l'attaquerai.

MADAME MURER, avec effroi.

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera ! Eh bien ! je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCENE IV.

MADAME MURER.

Va , vieillard indocile ! je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal , c'est à moi seule à le réparer.

SCENE V.

MADAME MÜRER, ROBERT.

ROBERT, accourant.

Madame, j'ai entendu essayer une clef à la serrure : je suis accouru de toutes mes forces.

MADAME MÜRER.

Rentrons vite. Je vais prendre ma niece chez elle ; éteignez, éteignez. (Le laquais éteint les bougies, ils sortent.)

SCENE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

(Le Comte est en fraque , le chapeau sur la tête et l'épée au fourreau dans une main ; de l'autre il conduit Sir Charles, qui a son épée nue sous le bras. Le salon est obscur.

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, monsieur ; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant... Mais n'êtes-vous pas blessé ?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit, mais apprenez-moi, de grace, monsieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage, j'aurois infailliblement succombé : ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce service n'est rien ; vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, vivement.

Quoi ! c'est le comte de Clarendon... ! J'étois destiné à vous tout devoir, Milord , et à tenir de vous l'honneur et la vie.

LE COMTE.

Comment serois-je assez heureux... ?

SIR CHARLES.

Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le chevalier Campley, pour qui ma sœur et ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes , et que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte ?

SIR CHARLES.

C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs ; aujourd'hui vous veniez de sortir à pied ; l'on m'a indiqué votre route , j'ai couru , et j'étois près de vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué ; c'est la deuxième fois depuis mon arrivée ; mais ce soir, sans vous , Milord...

LE COMTE.

Je suis enchanté de cette rencontre : le bien que ces dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me suis annoncé sous le nom de Campley , quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE.

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES.

Contre mon colonel. Il me poursuit ; mais vous jugez à ce qui m'arrive quel homme est cet adversaire.

LE COMTE.

Cela est horrible ! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit , crainte d'acci-

dent : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une explication secrète : j'y venois à pied, lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, souriant.

Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE.

Non : ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi, et que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille; elle a en veut de mon mariage, on m'a écrit ce soir : je viens... assez embarrassé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'est une grisette, sans doute?

LE COMTE.

Ah! rien moins! Voilà ce qui m'afflige et qui m'embarrasse. J'ai même un soupçon que ceci pourra bien avoir un jour des suites... Il y a un frere... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin : vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié. (Le Comte le mène au jardin, revient et ferme la porte après lui.)

SCENE VII.

LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

(Le Comte a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte ; Betsy tient une lumière , elle rallume les bougies sur la table , et se retire ensuite.)

MADAME MURER, attirant Eugénie à elle.

C'est trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE, d'un air empressé.

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang ; et les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

MADAME MURER, fièrement.

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil ! A quoi dois-je l'attribuer ?

MADAME MURER, indignée

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous ? Ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré... ?

EUGÉNIE, vivement à elle-même.

Affreuse dissimulation !

MADAME MURER, lui fermant la bouche de sa main.

N'épousez pas le reste de vos forces, ma chère niece. (Au Comte.) Ainsi tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit ? (Eugénie s'assied et couvre son visage de son mouchoir.)

LE COMTE, moins ferme.

Daignez revenir sur le passé, et jugez vous-même : comment se pourroit-il... ?

MADAME MURER, l'examinant.

Vous vous troublez...

LE COMTE, troublé.

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi... j'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

MADAME MURER, froidement.

Pourquoi n'osez-vous l'appeler votre femme ?

EUGÉNIE, outrée, à elle-même.

Qui m'auroit dit que mon indignation pût s'accroître encore !

LE COMTE, absolument déconcerté.

En vérité, madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

MADAME MURER, avec fureur.

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices ; démens celui de ta conscience, qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis. (Elle lui donne la lettre de Williams. Le Comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.)

LE COMTE, ayant lu, à part.

Tout est connu.

MADAME MURER.

Il reste anéanti.

LE COMTE, hésitant.

Je le suis en effet ; et je dois m'accuser puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La frayeur de vous perdre, et la crainte d'un oncle trop puissant, m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voies illégitimes ; mais je jure de tout réparer.

MADAME MURER, à part.

Et plutôt que tu ne crois.

LE COMTE plus vite

Vous fûtes outragée, sans doute, Eugénie; mais votre vertu en est-elle moins pure? a-t-elle pu souffrir un instant de mon injustice? Un profond secret met votre honneur à couvert; et si vous daignez accepter ma main, à qui aurois-je fait tort qu'à moi? L'amant et l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie? Ah! l'égarément d'un jour une fois pardonné sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE se leve et le regarde avec dédain.

O le plus faux des hommes! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Va jurer aux pieds d'une autre femme des sentiments que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre: je sais mourir. (Elle entre dans sa chambre.)

MADAME MURER, au Comte, en entrant après elle et emportant la lumière.

L'abandonnerez-vous en cet état affreux?

LE COMTE, avec chaleur.

Non: je la suis.

SCENE VIII.

LE COMTE.

Elle se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, elle sera à moi. Ah! qu'ai-je fait! Pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCÈNE IX.

LE COMTE; SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES, *dans l'obscurité.*

Milord?

LE COMTE.

Est-ce vous, chevalier Campley?

SIR CHARLES.

C'est moi.

LE COMTE.

Pardon: encore un moment, et nous sortons ensemble. (Il veut entrer chez Eugénie.)

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, Milord? Pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce sont des valets: je vous rejoins.

SCÈNE X.

SIR CHARLES, *d'un air de méfiance.*

Il y a un grand mouvement dans cette maison: on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin: on vient d'en fermer la porte... Il a l'air troublé, Milord... L'explication doit avoir été orageuse.

SCENE XI.

SIR CHARLES, MADAME MURER.

MADAME MURER sort de la chambre d'Engénié sans lumière, et dit à elle-même en marchant :

Le voilà à ses genoux, l'instant est favorable : allons. (Elle traverse le salon, et sort par la porte du jardin.)

SCENE XII.

SIR CHARLES écoute, et n'entendant plus rien, dit :

Ha ! Ha ! cette voix a un rapport singulier... (Il se promène en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.) C'est un homme bien lâche que ce colonel... ! car ces gens n'étoient pas des voleurs... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de milord Clarendon ! mon libérateur ! l'homme qui doit solliciter ma grace auprès du roi ! Que de titres pour l'aimer... ! J'entends du bruit... je vois de la lumière : écoutons.

SCENE XIII.

MADAME MURER, SIR CHARLES.

MADAME MURER rentre, et dit à ses gens qui sont derrière elle :

N'entrez que quand on vous le dira ; vous vous rangerez tous vers la porte, et à sa sortie vous fon-

drez sur lui et l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. (Elle traverse le salon en silence et entre chez Eugénie. Les laquais retournent au jardin.)

SIR CHARLES, après avoir écouté.

Il y a de la trahison ! Serois-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami... ?

SCENE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON entre par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, sans lumière.

Le projet de ma sœur m'inquiète ; Clarendon seroit-il ici ?

SIR CHARLES tire son épée, et marchant fièrement au Baron, lui met la pointe sur le cœur, et lui dit :

Qui que vous soyez, n'avancez pas.

LE BARON crie, en portant la main à la garde de l'épée :
Quel est donc l'insolent ?

SIR CHARLES, d'un ton encore plus fier.
N'avance pas, ou tu es mort.

SCENE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

(Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.)

LE BARON, reconnoissant Sir Charles.
Mon fils !

SIR CHARLES.

O ciel ! mon pere !

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES.

Chez vous? Et quel est donc cet appartement?

(Montrant celui où il a vu entrer le Comte.)

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES, avec un mouvement terrible.

Ah, grands dieux! quelle indignité!

SCENE XVI.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES,
LES GENS.

MADAME MURER, accourant au bruit, et s'écriant
d'étonnement.

Sir Charles...! C'est le ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES, au désespoir.

Affreux événement! Je n'ai que le choix d'être
ingrat ou déshonoré.

MADAME MURER.

Il va sortir.

SIR CHARLES, troublé.

Ma sœur! mon libérateur! Je suis épouvanté de
ma situation.

MADAME MURER.

Osez-vous balancer?

SIR CHARLES, les dents serrées.

Balancer...! Non, je suis décidé.

MADAME MURER, aux valets.

Approchez tous.

SCENE XVII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES,
LE COMTE, EUGENIE, BETSY, LES GENS.

EUGÉNIE, au bruit ouvre sa porte, et retenant le Comte,
dit :

Ils sont armés ! O dieux ! ne sortez pas.

LE COMTE, la repoussant.

Je suis trahi. (A Sir Charles.) Mon ami, donnez-moi mon épée. (Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du Comte.)

Presque en même temps.	}	EUGÉNIE, effrayée.
		C'est mon frere !
		LE COMTE.
		Son frere !
		SIR CHARLES, furieux.
		Oui, son frere !

LE COMTE, à Eugénie, avec mépris.

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abominable !

EUGÉNIE, troublée.

Il m'accuse !

LE COMTE.

Votre colere, vos dédains n'étoient qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE, tombant mourante sur un fauteuil, Betsy la soutient.

Voilà le dernier malheur.

MADAME MURER, au Comte.

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur-le-champ, ou périr.

LE COMTE, avec indignation.

Je céderois au vil motif de la crainte? Ma main seroit le fruit d'une basse capitulation...? Jamais.

MADAME MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure?

LE COMTE, sur le même ton.

Je rendois hommage à la vertu malheureuse : sa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissoit mon cœur, elle alloit triompher ; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

MADAME MURER, fortement aux valets.

Saisissez-le.

SIR CHARLES se jette entre le Comte et les valets.
Arrêtez.

MADAME MURER, plus fort.

Saisissez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES, d'une voix et d'un geste terribles.
Le premier qui fait un pas...

LE BARON, aux valets.

Laissez faire mon fils. (Madame Murer, au désespoir, va se jeter sur un fauteuil en croisant ses mains sur son front comme une personne au désespoir.)

SIR CHARLES, au Comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.

Ma présence vous rend ici, Milord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (Il la lui présente.) C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre, Milord, sortez. Je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE, étonné, regardant Eugénie et Sir Charles, tour-à-tour, dit à plusieurs reprises :

Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi. (Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin ; le Baron retient les valets, et lui livre le passage.)

SCENE XVIII.

EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, SIR CHARLES, LEURS GENS.

MADAME MURER, furieuse, se relevant et s'adressant à son neveu.

C'étoit donc pour l'arracher à nos mains que tu t'es rencontré ici ?

SIR CHARLES, troublé.

Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez... Vous serez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie, dont toute sa famille étoit si vaïne...

MADAME MURER, d'un ton furieux.

Sir Charles, vengez votre sœur, et ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES, pénétré de douleur.

Elle n'est pas coupable ! Ah, ma sœur ! pardonne mon erreur. Recois... (Il lui prend les mains.) Elle ne m'entend pas. (A sa tante.) Ne songez qu'à la secourir. (Madame Murer, Betsy, et Robert qui se détache du groupe des valets, emmènent Eugénie dans sa chambre, par-dessous les bras.)

SCENE XIX.

LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

SIR CHARLES, du ton le plus terrible, en prenant la main du Baron.

Et vous, mon pere! recevez pour elle le serment que je fais... Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour; je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils! (Ils entrent chez Eugénie. Les laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

JEU D'ENTRE ACTE.

BETSY sort de l'appartement d'Eugénie, très affligée, un bougeoir à la main, car il est pleine nuit. Elle va chez madame Murer et en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du salon, ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave, et examine si ces flacons sont ceux qu'on demande. Elle porte ensuite la cave chez sa maîtresse, après avoir allumé les bougies qui sont sur la table. Un instant après, le Baron sort de chez sa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, et de l'autre cherchant une clé dans ses goussets; il s'en va par la porte du vestibule qui conduit chez lui, et en re-

vient promptement avec un flacon de sel ; ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. Il rentre chez elle. On sonne de l'intérieur ; un laquais arrive au coup de sonnette. Betsy vient de l'appartement de sa maîtresse en pleurant , et lui dit tout bas de rester au salon pour être plus à portée. Elle sort par le vestibule. Le laquais s'assied sur le canapé du fond , et s'étend en bâillant de fatigue. Betsy revient avec une serviette sur son bras , une écuelle de porcelaine couverte à la main ; elle rentre chez Eugénie. Un moment après, les acteurs paroissent , le valet se retire , et le cinquième acte commence. Il seroit assez bien que l'orchestre pendant cet entre acte, ne jouât que de la musique douce et triste , même avec des sourdines , comme si ce n'étoit qu'un bruit éloigné de quelque maison voisine ; le cœur de tout le monde est trop en presse dans celle-ci , pour qu'on puisse supposer qu'il s'y fait de la musique.

 ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, MADAME MURER, sortant de la chambre d'Eugénie.

MADAME MURER.

PASSONS ici maintenant qu'elle est un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES, d'un ton terrible.

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris... l'outrage et l'horreur sont à leur comble. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Le sort en est jeté : il va périr.

SCENE II.

MADAME MURER, SIR CHARLES : EUGENIE, sortant de sa chambre, l'air troublé, l'habillement en désordre, les cheveux à bas, sans collier ni rouge, et absolument décoiffée.

EUGÉNIE.

Qu'ai-je entendu? Mon frere...

SIR CHARLES, lui baisant la main.

Chere et malheureuse Eugénie! si je n'ai pu pré-

venir le crime , au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGÉNIE , cherchant à le retenir.

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous...?

SIR CHARLES , avec fermeté.

Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE , d'une voix altérée.

Vous parlez de vertu ! et vous allez égorger votre semblable.

SIR CHARLES , indigné.

Mon semblable ! un monstre !

EUGÉNIE.

Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES , fièrement.

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE , éperdue.

Grand Dieu ! sauvez-moi de mon désespoir... Mon frere, au nom de la tendresse, et sur-tout au nom du malheur qui m'accable... Serois-je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure... quand son souvenir sera effacé sur la terre... (Plus fort.) Et si votre présomption se trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un pere ! Vous , l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au hasard cette vie dont il a tant besoin... ! (D'une voix brisée.) pour une malheureuse fille que tous vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais mourir. (Madame Murer se jette sur un siège contre la table et appuie sa tête dessus.)

SIR CHARLES , avec feu.

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE , désespérée , du ton le plus violent.

Non : je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves ? Ah ! je me meprise trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est , mon cœur se révolte encore

pour lui : je sens que je l'aime malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterais votre victoire ; vous me deviendrez odieux ; mes reproches insensés vous poursuivront partout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, en colere.

L'honneur outragé s'indigne de tes discours, et méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE, égarée.

Ah, barbare ! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir ? (Madame Murer la retient, sir Charles sort.)

SCENE III.

EUGENIE, MADAME MURER, BETSY.

EUGÉNIE, continuant avec égarement.

Le spectacle de son épée sanglante arrachée du sein de mon époux... ! (D'un ton étouffé.) Mon époux ! Quel nom j'ai prononcé ! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent... (Madame Murer et Betsy l'asseient.)

MADAME MURER.

Modérez l'excès de votre affliction..

EUGÉNIE, pleurant amèrement.

Non : l'on ne connoitra jamais la moitié de mes tourments. L'insensé qu'il est ! s'il savoit quel cœur il a déchiré !

MADAME MURER, pleurant aussi.

Consolez-vous, ma chere fille : l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE, hors d'elle-même.

Non, je n'espérerai plus : je suis lasse de courir

au-devant du malheur. Eh! plutôt à Dieu que je fusse entrée dans la tombe le jour qu'au mépris du respect de mon pere, je me rendis à vos instances! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

MADAME MURER, avec saisissement.

Quoi...! vous aussi, miss...!

EUGÉNIE, troublée.

Je m'égaré... Ah! pardon, madame: oubliez une malheureuse... (D'une voix ténébreuse.) Où donc est Sir Charles...? Il ne m'a pas entendu... Le sang va couler... Mon frere ou son ennemi percé de coups...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON entre.

EUGÉNIE, lui crie avec désespoir :

Mon pere, vous l'avez laisse sortir!

LE BARON, pénétré.

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frere va tout réparer (a part.), ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE, au désespoir, avec feu.

Pouvez-vous l'espérer, mon pere? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos pareats, aussi fiers que les siens, laisseron-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé?

LE BARON, en colere.

Imprudente! Un cœur aussi crédule avec autant de moyens de t'en garantir. (Betsy sort par le vestibule.)

SCENE V.

EUGENIE, MADAME MURER, LE BARON; SIR CHARLES, sans épée.

LE BARON, apercevant Sir Charles.

Mon fils!

MADAME MURER.

Sitôt de retour!

LE BARON.

Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES, d'un air consterné.

O mon pere! vous voyez un malheureux... A deux pas d'ici, j'ai trouvé le Comte; il a voulu me parler; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre; mais lorsque je le chargeois le plus vigoureusement... ô rage...! mon épée rompue...

LE BARON.

Eh bien, mon fils...?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le Comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre ressentiment; je connois, comme vous, les lois de l'honneur; nous nous verrons dans peu... Il est parti...

MADAME MURER.

Pour aller terminer son mariage: voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES, d'un ton désespéré.

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur! ma chere Eugénie! je t'avois promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGENIE, assise, d'un ton mourant.

Le ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis

qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... O mon pere... ! ô mon frere... ! serez-vous plus inflexibles que lui ? La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille. (Ici sa voix baisse par degrés.) Mais ce sacrifice lui suffit ; j'étois seule coupable , et le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir et la mort. (Elle tombe épuisée, madame Murer la reçoit dans ses bras.)

SCENE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, MADAME MURER,
EUGÉNIE (les yeux fermés, renversée sur le fauteuil),
BETSY.

BETSY, accourant.

On frappe à coups redoublés.

MADAME MURER.

A l'heure qu'il est... si matin... courez. Qu'on n'ouvre pas. (Betsy sort.)

SCENE VII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES,
EUGÉNIE.

LE BARON.

Pourquoi ?

MADAME MURER.

Il y a tout à craindre... un homme aussi méchant... son oncle...

LE BARON.

Que peut-on nous faire ?

MADAME MURER.

Après ce qui s'est passé cette nuit, mon frere...
un ordre supérieur... votre fils... que sait-on...?

SIR CHARLES.

Il n'est pas capable de cette lâcheté.

MADAME MURER.

Il est capable de tout.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BETSY, accourant.

BETSY, tout essouffée.

C'est le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, MADAME MURER, ensemble.
Clarendon !

LE BARON.

Je le voudrois.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour... le même habit. Il me
suit.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE DE CLARENDON
entre précipitamment sans épée.

LE BARON, avec horreur.

C'est lui.

MADAME MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (Il avance vers lui, et met l'é-
pée à la main.) Défends-toi, peride.

SIR CHARLES, se jetant au-devant.

Mon pere , il est sans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir étoit la seule qui convînt au coupable. (Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.) Eugénie , tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissoit en te trompant ; je te jure un amour, un respect éternels. (Se levant avec effroi.) O ciel ! l'horreur et la mort m'environnent ! Que s'est-il donc passé ?

SIR CHARLES, pleurant.

Ces nouvelles arrivent trop tard ; l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE COMTE, vivement.

Non , non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

MADAME MURER, pleurant.

Hélas ! nous n'espérons plus rien. (Betsy est debout derriere le fauteuil de sa maîtresse, et s'essuie les yeux avec son tablier.)

LE COMTE, effrayé.

Craindriez-vous pour elle ? Ah ! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (D'un ton plus doux.) Eugénie ! chere épouse ! cette voix qui avoit tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi ? (Il lui prend la main.)

EUGÉNIE, rappelée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le Comte, se retourne, et dit :

Dieux... ! j'ai cru le voir...

LE COMTE, se remettant à ses pieds.

Oui , c'est moi.

EUGÉNIE, dans les bras de sa tante, dit en frissonnant sans regarder :

C'est lui... !

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit , l'honneur et l'amour me ramenant à vos pieds... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE , les yeux fermés et levant les bras.

Qu'on me laisse... qu'on me laisse...

LE COMTE , avec feu.

Non , jamais. Ecoutez-moi. Cette nuit , en vous quittant , le cœur plein d'amour pour vous et d'admiration pour un si noble ennemi (il montre Sir Charles en se levant) , j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle , et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au-dessus de la honte. Il a vu mes remords , ma douleur ; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et votre vertu. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous ; il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais , le dirai-je ? il a craint que je ne pusse jamais obtenir mon pardon. Prononcez , Eugénie , décidez de mon sort.

EUGÉNIE , d'une voix foible , lente et coupée.

C'est vous... ! J'ai recueilli le peu de forces qui me restent , pour vous répondre... Ne m'interrompez point... Je rends grâce à la générosité de Milord Duc... Je vous crois même sincère en ce moment... Mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir , ont rompu tous les liens...

LE COMTE , vivement.

N'achevez pas. Je puis vous être odieux ; mais vous m'appartenez : mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE , douloureusement.

Malheureux... ! qu'osez-vous rappeler ?

LE COMTE, avec feu.

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne et vous ôte la liberté de refuser ma main; vous n'avez plus le choix de votre place; elle est fixée au milieu de ma famille: interrogez l'honneur; consultez vos parents; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, au Comte.

Ce qu'elle se doit est de refuser l'offre que vous lui faites; je ne suis pas insensible à votre procédé; mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, pénétré.

Laissez-vous toucher, Eugénie; je ne survivrois pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE veut se lever pour sortir, sa faiblesse la fait retomber assise.

Cessez de me tourmenter par de vaines instances; le parti que j'ai pris est inébranlable: j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, regardant autour de lui, s'adresse enfin à madame Murer.

Madame, je n'espère plus qu'en vous.

MADAME MURER, fièrement.

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, d'une voix forte et d'un ton de dignité.

Vous avez raison, celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... (A Eugénie, avec plus de chaleur.) Mais, cruelle! quand

le ciel et la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein? et l'être infortuné qui te devra bientôt le jour n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution? C'est pour lui que j'éleve une voix coupable : lui raviras-tu, par une double cruauté, l'état qui lui est dû? et l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature? (Eu s'adressant à tous.) Barbares! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces, que le monstre qui a pu outrager sa vertu, et qui meurt de douleur à vos pieds. (Il tombe aux genoux du Baron.)
Mon pere!

LE BARON, le relevant, lui serre les mains, et après un moment de silence.

Je vous la donne.

LE COMTE s'écrie.

Eugénie!

LE BARON, à Eugénie.

Rendons-nous, ma fille; celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais. (Eugénie regarde son pere, laisse tomber sa main dans celle du Comte, et va parler. Le Comte lui coupe la parole.)

LE COMTE, par exclamation.

Elle me pardonne!

EUGÉNIE, après un soupir.

Va! tu mérites de vaincre, ta grace est dans mon sein; et le pere d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frere! ah, ma tante! la vue du contentement que je fais naître en vous tous me remplit de joie à mon tour. (Madame Murer l'embrasse avec joie.)

LE COMTE, transporté.

Eugénie me pardonne; ah! la mienne est extrême : cet événement va nous rendre tous aussi heureux

que vous êtes dignes de l'être, et que j'ai peu merve de le devenir.

SIR CHARLES, au Comte.

Généreux ami! que d'éloges nous vous devons!

LE COMTE.

Je rougirois de moi, si je n'avois aspiré qu'à les obtenir; le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, et l'estime des honnêtes gens: voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, avec joie.

Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui: vous en recevez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE, baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.

O ma chère Eugénie...! (Tous se rassemblent autour d'elle, et la toile tombe.)

FIN D'EUGÉNIE.

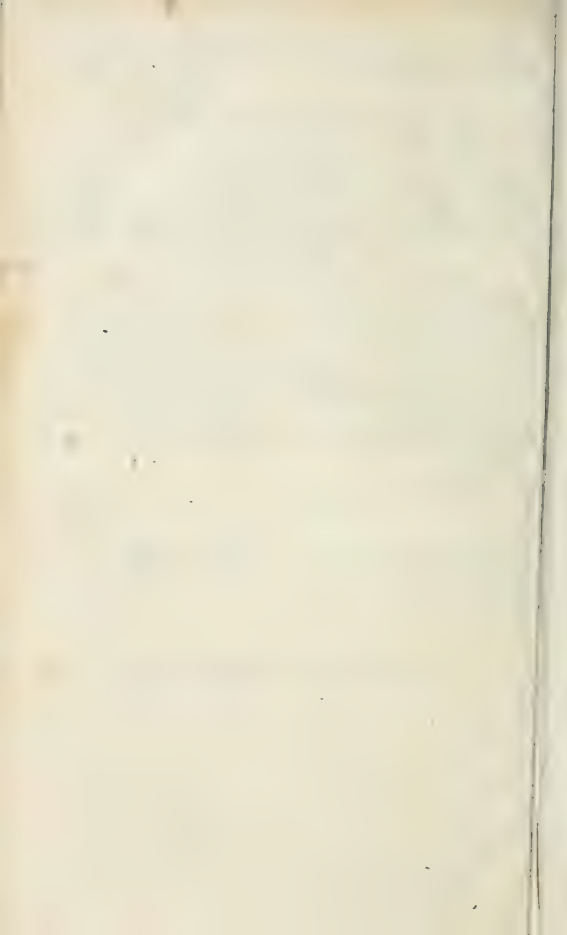
TABLE DES PIÈCES

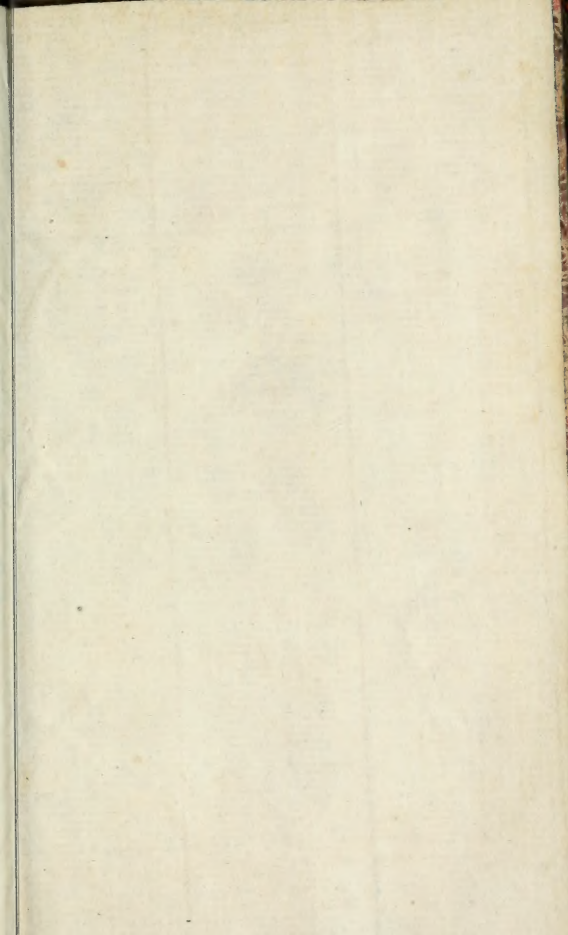
CONTENUES

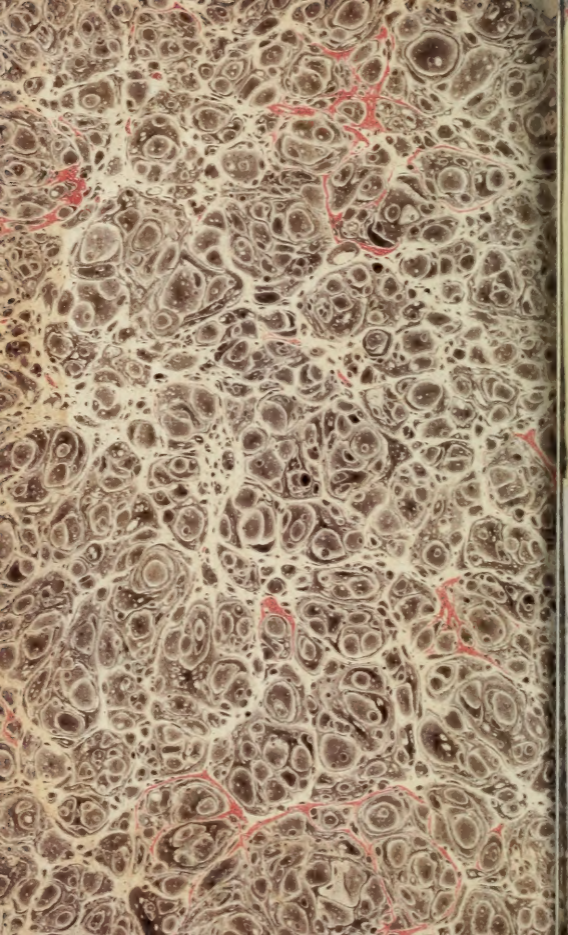
DANS CE PREMIER VOLUME.

N OTICE sur Beaumarchais ,	page	v
LES DEUX AMIS , DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE ,		1
Avertissement ,		3
Acteurs ,		4
EUGENIE , DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE ,		115
Essai sur le genre dramatique sérieux ,		117
Acteurs ,		148

FIN DE LA TABLE ET DU PREMIER VOLUME.







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ	Beaumarchais, Pierre
1956	Augustin Caron de
A116	OEvres choisies de
1913	Beaumarchais
v.1	

